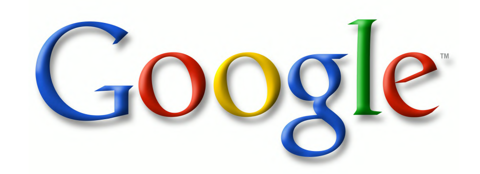
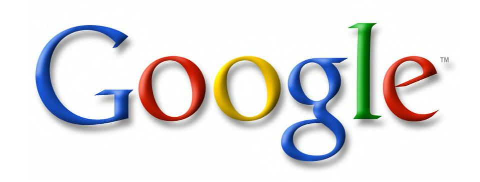
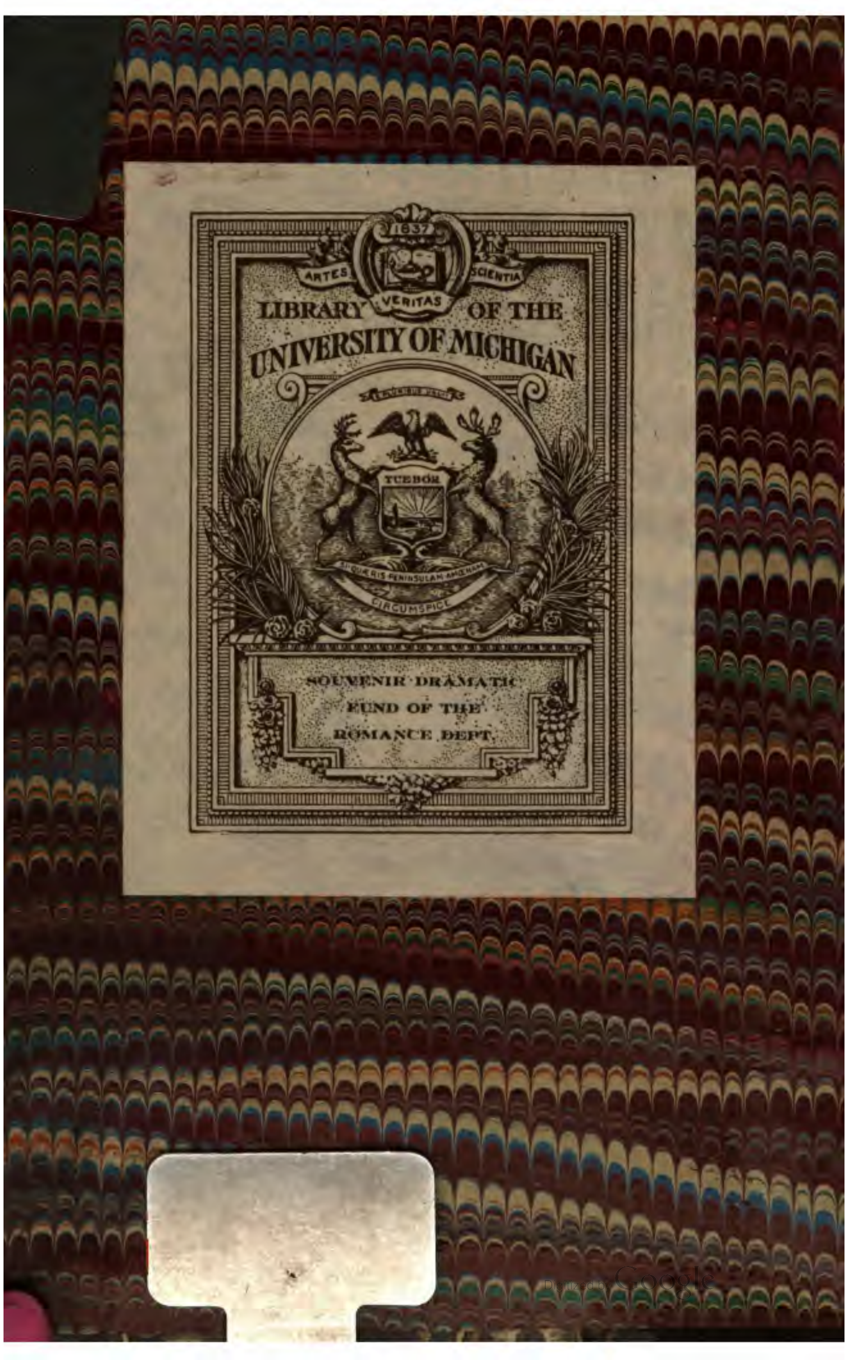
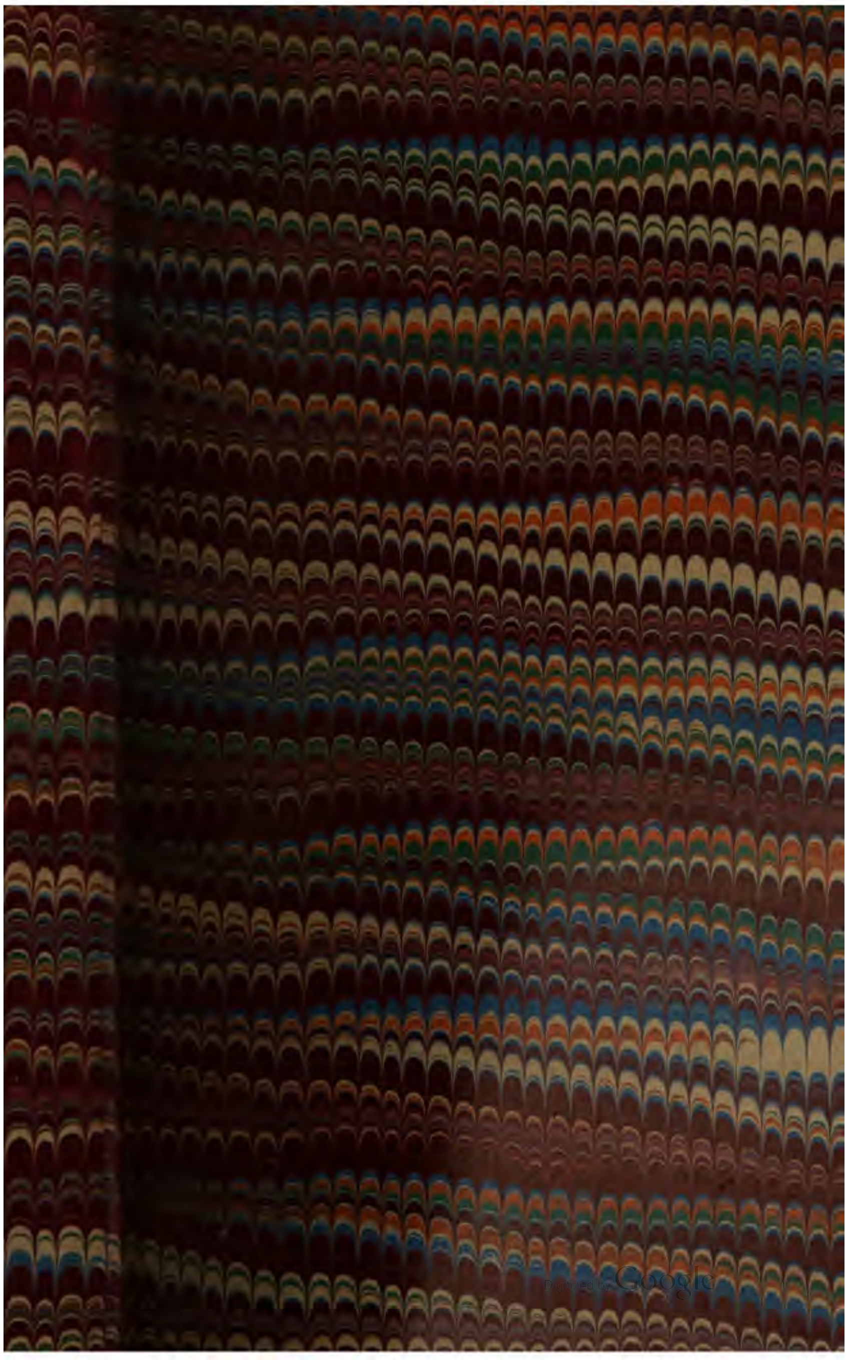





1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
SOUVENIR DRAMATIC
FUND OF THE
ROMANCE DEPT.



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1879

IV. — 9.



Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. 1495 — 78

ZANETTA

OU

JOUER AVEC LE FEU

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

En société avec M. de Saint-Georges

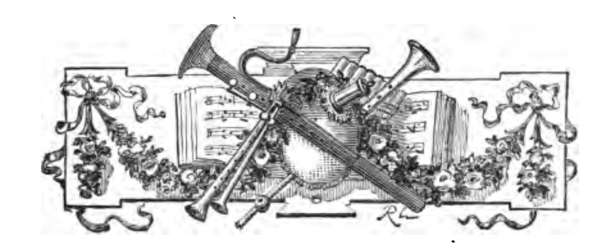
MUSIQUE DE D.-F.-E. AUBER.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — 18 Mai 1840.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CHARLES VI, roi des Deux-Siciles	MM. MOCKER.
RODOLPHE DE MONTEMART, favori du roi.	COUDERC.
LE BARON MATHANASIUS DE WAHRENDORF, médecin et conseiller de l'électeur de Bavière	GRIGNON.
DIONIGI, seigneurs de la cour . . .	SAINTE-FOY.
RUGGIERI, seigneurs de la cour . . .	EMON.
TCHIRCOSSHIRE, heiduque du baron. . .	HAUSSARD.
NISIDA, princesse de Tarente	Mmes ROSSI.
ZANETTA, jardinière du château royal de Palerme	CINTI-DAMOREAU.

LE CHANCELIER. — SEIGNEURS et DAMES DE LA COUR. — UN PAGE.

En Sicile, à Palerme, de 1740 à 1744.



ZANETTA
OU
JOUER AVEC LE FEU

ACTE PREMIER

Des jardins élégants dans le château royal de Palerme. — A droite du spectateur, un bosquet; à gauche, une table richement servie.

SCÈNE PREMIÈRE.

RODOLPHE, MATHANASIUS, DIONIGI, RUGGIERI **et plusieurs** JEUNES SEIGNEURS **achèvent de déjeuner;** TCHIRCOSSHIRE **est debout derrière Mathanasius et lui sert à boire.**

LE CHOEUR.

A quoi bon s'attrister sur les maux de la vie ?
A table, mes amis, gaîment on les oublie...
Et jusqu'aux bords quand ma coupe est remplie,
Je respire, je bois et je nargue soudain
Le chagrin !

DIONIGI.

Bravo !... mais assez de musique.

RUGGIERI.

C'est juste, on ne s'entend pas; et avec vos tarentelles, vous n'avez pas permis à M. le docteur de placer un mot.

MATHANASIUS, gravement.

Nous autres Allemands, nous pensons beaucoup, mais nous parlons peu, surtout à table. (Au domestique qui lui verse à boire.) N'est-ce pas, Tchircosshire ?

TCHIRCOSSHIRE.

Ia.

RODOLPHE.

Et moi, au risque d'être indiscret, je me permettrai d'adresser une question à M. le baron Mathanasius de Warendorf, médecin et conseiller intime de l'électeur de Bavière, ou plutôt de Sa Majesté impériale Charles VII, et je lui demanderai comment il est ici, en Sicile, au moment où son maître se fait proclamer, à Francfort, empereur d'Allemagne ?

MATHANASIUS, froidement.

Je vais vous le dire, messieurs. J'ai une prétention : c'est qu'en médecine, comme en toute autre chose, je ne me suis jamais trompé. (Tendant son verre à son domestique.) N'est-ce pas, Tchircosshire ?

TCHIRCOSSHIRE.

Ia.

RODOLPHE.

Vous êtes bien heureux !

MATHANASIUS.

Or, il a paru en Espagne et en Sicile une maladie qui, selon moi, menace d'envahir l'Europe... une fièvre...

RODOLPHE.

D'ambition ?

MATHANASIUS.

Non, une autre encore... une espèce de fièvre jaune !

RUGGIERI.

La *maladetta* qui cause tant de ravages?

MATHANASIUS.

Fléau brutal et sans égards, qui n'épargne ni les empereurs ni les bourgeois ! aussi, par ordre supérieur, et dans l'intérêt de la science, je suis venu ici pour étudier et observer.

RODOLPHE.

S'il en était ainsi, vous n'auriez pas amené avec vous la jolie Mathilde de Warendorf, votre femme, pour l'exposer de vous-même au danger ! et il faut, monsieur le docteur, que quelqu'autre motif vous retienne depuis un mois auprès de notre jeune roi Charles VI.

MATHANASIUS.

Un grand souverain, messieurs, jeune, brave et galant ! qui a conquis avec son épée le royaume de Naples !... je bois à sa santé !

RODOLPHE.

Monsieur le baron ne répond pas...

MATHANASIUS, tenant son verre.

Impossible ; je bois au roi, messieurs !

TOUS, se levant.

Au roi !

RUGGIERI.

Et maintenant, à nos dames !

MATHANASIUS.

C'est trop juste !

RUGGIERI.

Que chacun boive à celle dont il est le chevalier... moi d'abord à la comtesse Bianca !

DIONIGI.

A la belle Zagorala... la divine chanteuse !

MATHANASIUS.

Moi, messieurs, je bois à ma femme !

TOUS.

C'est de droit.

DIONIGI.

Et toi, Rodolphe ?

RODOLPHE.

Moi, messieurs, je suis fort embarrassé.

RUGGIERI.

En effet, je ne connais à Palerme ni à Naples aucune dame qui reçoive ses hommages.

MATHANASIUS.

Me sera-t-il permis d'adresser à mon tour une question à monsieur le comte Rodolphe de Montemart, et de lui demander comment, lui, jeune, riche, de haute naissance, favori d'un roi, il n'a pas fait un choix parmi nos jeunes Siciliennes ?

RODOLPHE.

Beautés divines et piquantes... (Levant son verre.) A leurs attraits, messieurs !

MATHANASIUS.

Monsieur le comte ne répond pas ?

RODOLPHE, tenant son verre et du même ton que le baron.

Impossible, je bois.

RUGGIERI.

Et tu nous la feras connaître ?

RODOLPHE.

Dès qu'elle existera... dès que j'en aurai une.

LE CHŒUR.

Buvons donc, mes amis, buvons à l'inconnue !
Qu'un fortuné hasard la présente à nos yeux,
Qu'elle paraisse, et peut-être à sa vue,

(Montrant Rodolphe.)

Nous allons comme lui brûler des mêmes feux.

(Ils sont tous debout et trinquent près de la table. Le roi paraît au fond du théâtre, ils l'aperçoivent et quittent la table.)

SCÈNE II.

LES MÊMES ; LE ROI.

MATHANASIUS.

Le roi, messieurs !

LE ROI, gaîment.

Ne vous dérangez pas... nous ne sommes plus à Naples ; et dans cette maison de plaisance, point de cérémonial, point d'étiquette, le roi n'est pas ici... il n'y a que Charles, votre ami et votre camarade, qui regrette de n'être pas arrivé plus tôt, pour prendre part à votre toast... est-il temps encore ?

RUGGIERI.

Toujours, sire.

LE ROI.

Ruggieri, mon échanson, verse donc ; et maintenant, messieurs, à qui buviez-vous ?

RUGGIERI.

À la passion de Rodolphe.

LE ROI, posant le verre.

Ah !

MATHANASIUS.

A sa passion future... à celle qu'il aura.

LE ROI, avec amertume.

Vraiment ! et vous, monsieur le baron, vous avez pris part à ce toast ?

MATHANASIUS.

Certainement ; oserais-je demander à Votre Majesté pourquoi elle ne nous imite pas ?

LE ROI.

Cela devient inutile, puisque vous avez déjà porté une pareille santé ! je bois alors à la vôtre, monsieur de Warendorf.

MATHANASIUS.

C'est bien de l'honneur pour moi.

LE ROI, s'adressant aux jeunes gens.

Messieurs, j'ai pensé à nos plaisirs de la journée. Ce soir, nous avons un bal, et ce matin une expédition navale.

MATHANASIUS, à demi-voix.

Voilà un prince qui connaît le prix des instants.

LE ROI, à Ruggieri et aux autres seigneurs.

Je vous ai compris dans la promenade en mer et la partie de pêche que nous devons faire aujourd'hui avec ma sœur, la princesse de Tarente, et toutes les dames de la cour... Les yachts sont commandés pour midi.

MATHANASIUS.

Votre Majesté me permettra-t-elle de l'accompagner ?

LE ROI, d'un air aimable.

Certainement, ainsi que madame la baronne, votre femme.

RODOLPHE.

Aurai-je l'honneur de suivre Votre Majesté ?

LE ROI, froidement.

Rien ne vous y oblige ; vous avez d'autres occupations, dont je serais désolé de vous distraire.

(Rodolphe salue profondément et sort.)

DIONIGI, pendant ce temps, vivement et à voix basse.

Mais il est donc en disgrâce ?

RUGGIERI, de même.

En disgrâce complète.

DIONIGI, de même.

Lui, le favori ! (Au roi, d'un air joyeux.) Ah ! Sire, nous ne pouvions le croire.

RUGGIERI, au roi, du même air.

Il est donc vrai que le comte Rodolphe...

LE ROI.

Assez, assez, messieurs !... (Avec dignité.) Voici le roi qui revient, laissez-nous !... (Tous saluent respectueusement et sortent. A Mathanasius qui veut les suivre.) Vous, monsieur de Warendorf, demeurez, je vous prie.

SCÈNE III.

LE ROI, MATHANASIUS.

LE ROI.

Monsieur le baron, j'ai entendu dire que vous étiez non-seulement un savant docteur, mais un homme fort, plein de tact et de finesse.

MATHANASIUS.

Je l'ignore, Sire, mais j'ai la prétention de ne m'être jamais trompé.

LE ROI.

C'est ce que l'on dit. On assure même que votre maître, l'électeur de Bavière, actuellement le puissant empereur Charles VII, vous emploie souvent dans des affaires importantes, (Mathanasius s'incline sans répondre.) dans des négociations délicates et secrètes, où, sans caractère officiel, vous lui rendez plus de services que bien des ambassadeurs reconnus et accrédités. (Mathanasius s'incline de nouveau.) J'ai cru même, je l'avouerai, qu'une mission de ce genre vous attirait à ma cour... et que la *maladetta*, cette fièvre terrible et contagieuse, que vous êtes venu observer en Sicile, n'était qu'un prétexte.

MATHANASIUS.

C'était l'exacte vérité.

LE ROI.

Eh bien! alors... (Hésitant.) Mais je crains de vous fâcher...

MATHANASIUS.

Un diplomate ne se fâche jamais.

LE ROI.

Comment vous, si fin, si adroit, n'avez-vous pas deviné ce que j'ai découvert, moi, qui, par mon état de prince, ne dois jamais rien voir, comment n'avez-vous pas compris que ce jeune imprudent... ce Rodolphe, au mépris du respect que vous deviez trouver dans ma cour, ose en secret porter ses vues sur une personne dont l'honneur est le vôtre?

MATHANASIUS, froidement.

Eh! qui donc?

LE ROI, avec impatience.

Votre femme, puisqu'il faut vous avertir du danger... votre femme, la baronne Mathilde, à qui il a fait, dès son arrivée, la cour la plus assidue...

MATHANASIUS.

D'accord... mais il a bien vu que cela ne me convenait pas, et il s'est bien gardé de continuer ses poursuites.

LE ROI, avec chaleur.

Parce qu'ils s'entendent, parce qu'ils sont d'intelligence... et vous n'êtes ni ému, ni troublé?

MATHANASIUS.

Un diplomate ne s'émeut jamais! et si je ne craignais à mon tour de fâcher Votre Majesté...

LE ROI.

De ce côté, vous n'avez rien à craindre.

MATHANASIUS.

Je lui dirais que je ne conçois pas qu'un prince si habile,

si éclairé, n'ait pas déjà deviné ce que j'ai cru découvrir, moi, étranger à sa cour. (S'arrêtant.) Mais, pardon, si j'ose...

LE ROI, souriant.

Achevez, monsieur, achevez! je ne crains rien... pas même la vérité.

MATHANASIUS.

C'est comme moi : je la cherche toujours!... mon état est de la trouver.

LE ROI.

Et le mien de l'entendre... j'ai peu de mérite dans cette occasion... car je ne suis pas comme vous; je n'ai pas de femme!...

MATHANASIUS, lentement.

Mais vous avez une sœur?

LE ROI, vivement.

Monsieur...

MATHANASIUS.

Je puis me tromper, quoique ce ne soit pas mon habitude... mais ce Rodolphe, qui combattit à vos côtés, ce compagnon d'armes et de plaisirs, admis matin et soir dans l'intérieur du palais et de votre famille, n'aura peut-être pu voir sans danger la princesse de Tarente, dont on vante dans toute l'Europe la beauté, l'esprit, les talents?

LE ROI.

Qui vous le fait présumer?

MATHANASIUS.

Ce jeune seigneur, si aimable et si brillant, n'adresse ses hommages à personne, et n'a point de passion reconnue... Votre Majesté comprend... ce qui fait supposer quelque sentiment profond et secret, qu'il a grand intérêt à cacher!

LE ROI, avec hauteur.

Et vous pourriez croire que c'est ma sœur?

MATHANASIUS, saluant.

Votre Majesté pensait bien que c'était ma femme!

LE ROI.

La sœur de son souverain, le sang de Philippe V ! Non... non... ce n'est pas possible !... une pareille ingratitude, un pareil crime, n'aurait pas de châtiment assez grand... et vous vous trompez, docteur... vous vous trompez !

MATHANASIUS.

Ce serait donc la première fois.

LE ROI.

C'est votre femme, vous dis-je ! votre femme qu'il aime et dont il est aimé... Silence !... la princesse vient de ce côté, seule et rêveuse... pas un mot devant elle, et observons...

MATHANASIUS.

Je ne demande pas mieux... comme mari et comme diplomate.

(Tous les deux s'éloignent, en se promenant, par le bosquet à droite.)

SCÈNE IV.

LA PRINCESSE, seule.

AIR.

Plus doucement l'onde fuit et murmure,
Les fleurs semblent s'épanouir !
O verts gazons !... doux zéphirs, onde pure,
Sauriez-vous donc qu'il va venir ?

De cette cour qui m'environne,
J'ai trompé les yeux surveillants ;
Libre des soins de la couronne,
Me voilà seule ! et je l'attends !...
Je l'attends !...

Plus doucement, l'onde fuit et murmure, etc.

Pauvre princesse,
Dans la tristesse,

Il faut sans cesse
Passer ses jours!
Ennui suprême,
Le diadème,
Nous défend même
Pensers d'amours.
Dans ces demeures,
Royal séjour!
Toutes les heures
Sont tour à tour
A la fortune,
A la grandeur;
Et jamais une
Pour le bonheur!

Pauvre princesse, etc.

(Elle reste à gauche, assise et absorbée dans ses réflexions.)

SCÈNE V.

LA PRINCESSE, à gauche; LE ROI, MATHANASIUS, sortant du bosquet à droite.

TRIO.

MATHANASIUS, bas au roi.

Oui, si vous daignez m'approuver
Et croire à mon expérience,
Cette ruse peut vous prouver
Leur mutuelle intelligence.

LE ROI.

Soit, essayons!

LA PRINCESSE, levant les yeux et les apercevant, à part.

O fâcheux contre-temps!
Mon frère et ce docteur...

(Regardant autour d'elle.)

Lorsqu'ici je l'attends!
Puisse-t-il à présent ne pas venir!

(Le roi salue sa sœur et Mathanasius s'incline.)

MATHANASIUS, s'inclinant.

Madame!

(Tous les deux s'inclinent et tournent le dos au bosquet sous lequel Rodolphe paraît.)

LA PRINCESSE, à part avec effroi, apercevant Rodolphe qui se trouve en face d'elle.

C'est lui!...

(Elle lui fait signe de la main de s'éloigner. Rodolphe disparaît vivement dans le bosquet.)

Dérobons-leur le trouble de mon âme!

(Avec gaîté, à Mathanasius.)

Salut à vous, savant docteur!
Pourquoi cet air mélancolique,
Qui jette un voile de douleur
Sur votre front scientifique?

MATHANASIUS, bas au roi.

Vous allez voir à l'enjoûment
Succéder la pâleur mortelle!

(Haut.)

Hélas! un horrible accident,
Dont on nous apprend la nouvelle...

LA PRINCESSE.

Qu'est-ce donc?

MATHANASIUS.

Un infortuné,
Victime, hélas! de son audace,
Par un cheval fougueux, renversé, puis traîné...
Il est mort, dit-on, sur la place.

LA PRINCESSE.

Mais c'est horrible!... et dites-moi, de grâce,
Qui donc?

MATHANASIUS, bas au roi.

Regardez bien!

(S'adressant à la princesse.)

Rodolphe!

LA PRINCESSE tressaille, puis répond froidement.

Ah ! c'est fâcheux...

(Au roi.)

Pour vous, Sire! un ami!... puis mourir à la chasse,
Lui! qui dansait si bien... l'accident est affreux!...

Ensemble.

LE ROI.

Son maintien est le même,
Ni trouble, ni pâleur!
De votre stratagème
Que dites-vous, docteur?

MATHANASIUS.

Ma surprise est extrême,
Ni trouble, ni pâleur,
Ce n'est pas lui qu'elle aime;
Oui, j'étais dans l'erreur.

LA PRINCESSE.

Ah ! c'est un stratagème
Pour éprouver mon cœur?
Cachons-leur que je l'aime,
Conservons leur erreur.

LA PRINCESSE, à Mathanasius.

Et vous l'avez vu?

MATHANASIUS, troublé.

Non, vraiment!
On me l'a dit, et l'accident
N'est peut-être pas véritable?

LA PRINCESSE, froidement.

Il n'aurait rien d'invraisemblable;
Rodolphe était de son vivant,
Étourdi, léger, imprudent!...

LE ROI, bas à Mathanasius.

Grand diplomate... eh bien! qu'ai-je dit?

MATHANASIUS, de même.

Quel soupçon!...

LE ROI, de même.

Vous le voyez, moi seul avais raison !

Ensemble.

MATHANASIUS.

Dupe de ma ruse,
Je suis sans excuse ;
Et de moi s'amuse
Un amant heureux !
Dans le fond de l'âme,
Le courroux m'enflamme ;
Et c'est de ma femme
Qu'il est amoureux !

LE ROI.

Dupe de sa ruse,
Le docteur s'abuse,
Et de lui s'amuse
Un amant heureux.
Oui, ce trait infâme
De fureur m'enflamme,
Car c'est de sa femme
Qu'on est amoureux!

LA PRINCESSE.

L'amour qui m'excuse,
Ici, les abuse;
Oui, par cette ruse,
Trompons-les tous deux.
L'honneur le réclame,
Qu'au fond de mon âme,
Imprudente flamme
Se cache à leurs yeux !

LE ROI, bas à Mathanasius.

Ainsi donc, votre expérience,
Savant docteur, vous a trahi !
Cette secrète intelligence,
N'est pas entre ma sœur et lui !

LA PRINCESSE, à part.

De le revoir plus d'espérance !

Ils ne s'en iront pas d'ici.

MATHANASIUS, *à part, avec douleur.*

Il est donc vrai, le corps diplomatique,
Jusqu'à ce point peut s'abuser, hélas!

LA PRINCESSE, *à Mathanasius.*

On doit m'attendre au salon de musique,
J'y vais voir votre femme...

MATHANASIUS.

Oserais-je, en ce cas,
De Votre Altesse accompagner les pas?

Ensemble.

MATHANASIUS.

Dupe de ma ruse, etc.

LE ROI.

Dupe de sa ruse, etc.

LA PRINCESSE.

L'amour qui m'excuse, etc.

(*Mathanasius a offert sa main à la princesse ; tous les deux sortent par la gauche.*)

SCÈNE VI.

LE ROI, *seul ; puis* RODOLPHE.

LE ROI.

Oui, oui, ce n'était que trop vrai! je ne m'étais pas abusé! et c'est ce qui double mon dépit... (*Avec froideur, apercevant Rodolphe.*) Ah! c'est vous, monsieur le comte?...

RODOLPHE.

Moi-même, Sire, qui viens prendre congé de Votre Majesté... Votre accueil de ce matin me dit assez que j'ai perdu vos bonnes grâces...

LE ROI, *froidement.*

Est-ce à tort? et m'accuserez-vous d'injustice, quand notre amitié fut trahie par vous?

RODOLPHE, *à part.*

C'est fait de moi ! il sait tout !

LE ROI.

Depuis l'Espagne, où nous avons été élevés ensemble, mes projets, mes peines, mes chagrins, ne vous ai-je pas tout confié ?... et vous...

RODOLPHE.

Grâce, Sire, grâce !... Je veux, je dois tout vous avouer...

LE ROI.

Parlez donc !... Je vous attends.

RODOLPHE, *dans le plus grand trouble.*

Eh bien ! oui, c'est de la folie, de la démence... une passion absurde, impossible ; mais croyez qu'au prix de ma vie... le plus grand mystère... le plus profond secret...

LE ROI.

Il est trop tard, monsieur ! J'ai tout découvert... j'ai tout dit.

RODOLPHE.

A qui donc ?

LE ROI.

A son mari.

RODOLPHE, *stupéfait.*

Son mari !...

LE ROI.

Oui, à lui-même.

RODOLPHE, *à part.*

Qu'allais-je faire ? nous n'y sommes plus.

LE ROI.

C'est moi... votre ami... qui vous ai dénoncé... qui ai prévenu le baron de Warendorf... qui l'ai mis en garde contre vos projets coupables !

RODOLPHE.

Mais, Sire...

LE ROI.

Que vous ayez adressé vos hommages à toute autre personne, peu m'importait!... mais séduire la femme d'un ambassadeur, sous mes yeux, à ma cour, malgré l'hospitalité, malgré le droit des gens... voilà ce que je ne pardonne pas, dans l'intérêt des mœurs et de ma couronne.

RODOLPHE.

Et Votre Majesté a raison. Aussi ne lui répondrai-je qu'un seul mot : c'est que je n'aime et n'aimerai jamais la baronne.

LE ROI.

Que dis-tu?

RODOLPHE.

Qu'elle m'est tout à fait indifférente.

LE ROI.

Tu me trompes!

RODOLPHE.

Je le jure par l'honneur... et si je connaissais un ami qui en fût épris, loin de le traiter en rival, j'offrirais de le servir.

LE ROI, avec empressement.

J'accepte!

RODOLPHE.

Vous, Sire?...

LE ROI, gaîment.

Oui, je l'aimais sans le lui dire, et, te croyant préféré, j'étais furieux contre elle, jaloux contre toi... et, dans ma colère, j'ai été injuste... je t'ai trahi... Pardonne-moi, Rodolphe!

RODOLPHE.

Ah! Sire...

LE ROI.

Non, c'est mal! J'ai fait cause commune avec un mari; ça ne se doit pas, et j'en serai puni... car, maintenant, j'ai

éveillé ses soupçons ; le voilà sur ses gardes. Il est fin, il est adroit... et réussir sera difficile...

RODOLPHE, souriant.

Moins que vous ne croyez !...

LE ROI.

Ah ! s'il était vrai... dès aujourd'hui, je me déclarerais.

RODOLPHE.

Je ne vois pas ce qui pourrait vous en empêcher... (Riant.) à moins que ce ne soit le droit des gens ?

LE ROI, de même.

Tais-toi ! tais-toi !... je te tiendrai au courant. Tu viens d'abord avec nous à cette promenade en mer, à cette partie de pêche...

RODOLPHE.

Je n'en suis donc plus exclu ?

LE ROI, avec bonté.

Est-ce que je peux te quitter et me passer de toi ?... Et ta passion, nous en causerons. Un amour, disais-tu, absurde, impossible. En quoi donc ?... cela dépend-il de moi ?

RODOLPHE, avec émotion.

Non, non... de mon père... de ma famille.

LE ROI.

Une mésalliance ?...

RODOLPHE.

Oui, justement. J'en ai honte, j'en rougis ; n'en parlons jamais... je vous en prie.

LE ROI.

Au contraire... et, quels que soient les obstacles, Rodolphe, compte sur ton roi... et, mieux encore, sur ton ami.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

RODOLPHE, seul.

Ah ! c'est indigne à moi ! Trahir mon maître, mon bienfaiteur... Hélas ! j'avais perdu la raison ; tout m'avait enivré : l'amour d'une princesse, l'éclat du rang suprême. Quel autre eût eu le courage de résister à tant de charmes... à tant d'illusions ?... et si je suis coupable... eh bien ! il y va de mes jours ; le danger ennoblit tout... et, quoi qu'il arrive maintenant, il n'y a plus à se repentir ; le sort en est jeté !

SCÈNE VIII.

RODOLPHE, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE, avec agitation.

Vous encore !... vous ici ! Dieu soit loué !... Je sors du salon de musique, où mon frère vient d'entrer... et, toujours suivie de ces dames d'honneur, qui ne me quittent jamais, je me promenais dans ces jardins, lorsque j'ai aperçu de loin des fleurs que j'ai désirées... elles sont occupées à les cueillir.

RODOLPHE.

Et je puis vous dire toutes mes craintes.

LA PRINCESSE, lui faisant signe de s'éloigner d'elle.

N'approchez pas ! On a des soupçons... le roi lui-même...

RODOLPHE.

Il n'en a plus.

LA PRINCESSE.

Mais ce docteur, ce baron de Warendorf... il faut, à ses yeux, aux yeux de toute la cour, dissiper jusqu'au moindre doute.

RODOLPHE.

Et comment faire ?... Mon Dieu ! à peine si mes regards osent de loin rencontrer les vôtres. Et, du reste, dans cette cour nombreuse qui vous entoure, je ne parle à personne.

LA PRINCESSE.

C'est là le mal. Cela est remarqué, et, dans notre intérêt même, il faudrait, avec quelque assiduité, s'occuper de toute autre.

RODOLPHE.

Que dites-vous ?

LA PRINCESSE.

Oui, monsieur... c'est moi qui vous le demande.

RODOLPHE.

Jamais !...

LA PRINCESSE.

Il faut que l'on puisse vous croire amoureux. (Vivement.) Qu'il n'en soit rien, je vous en prie ; mais qu'on le dise, qu'on le répète, que ce soit reconnu, que ce soit le bruit général... et, alors, nous sommes sauvés !

RODOLPHE.

Moi qui ne pense qu'à vous au monde, comment voulez-vous que j'adresse des hommages à une autre ?

LA PRINCESSE.

On prend sur soi... on fait son possible.

RODOLPHE.

Et qui choisir ? mon Dieu !...

LA PRINCESSE.

La baronne de Warendorf... vous aviez commencé à vous occuper d'elle.

RODOLPHE.

Par votre ordre !

LA PRINCESSE.

C'était bien.

RODOLPHE.

Vous me l'avez défendu.

LA PRINCESSE.

C'est vrai; sa coquetterie m'effrayait... mais maintenant...

RODOLPHE.

Maintenant, impossible... par ordre supérieur... Le roi...

LA PRINCESSE.

Comment?...

RODOLPHE, gaîment.

Le roi lui-même en est épris.

LA PRINCESSE, de même.

Bien, bien; n'en parlons plus... mais, alors, cela vous regarde... qui vous voudrez.

RODOLPHE.

La duchesse de Buttura?

LA PRINCESSE.

Oh! non... elle est trop belle!... Si vous veniez à l'aimer...

RODOLPHE.

Eh bien! la comtesse de Velletri?... une figure si insignifiante...

LA PRINCESSE.

Oui... mais elle a tant d'esprit... Elle vous plairait... et, à la cour, il y en a tant d'autres...

RODOLPHE.

Eh! mon Dieu! non... je n'y pensais plus. J'ai déjà parlé au roi d'une passion romanesque et impossible... d'une mésalliance... Dans le trouble où j'étais, je ne savais que lui dire.

LA PRINCESSE.

Silence!... on vient.

SCÈNE IX.

LES MÊMES; ZANETTA.

ZANETTA, tenant une corbeille de fleurs et faisant la révérence.

COUPLETS.

Premier couplet.

Voici la jardinière
Qui choisit, pour vous plaire,
Ses plus jolis bouquets!
Ces fleurs, par moi chéries,
Que pour vous j'ai cueillies,
Madame, acceptez-les!
Prenez, noble princesse;
C'est la seule richesse
De l'humble Zanetta!
Son bouquet, le voilà,
Le voilà,
Là!

Deuxième couplet.

Voyez, dans ma corbeille,
Près la rose vermeille,
Le blanc camélia!
Voyez, ces fleurs nouvelles,
Qui sont fraîches et belles
Comme vous, signora.
Prenez, noble princesse;
C'est la seule richesse
De l'humble Zanetta!
Son bouquet, le voilà,
Le voilà,
Là!

LA PRINCESSE.

Eh mais!... ce présent est très-gracieux, très-aimable... et vous aussi, ma belle enfant!... Qui êtes-vous?...

ZANETTA.

Zanetta... la jardinière du château. C'est mon père qui est le concierge... Piétro Thomassi... un ancien militaire... un brigadier... un grand seigneur lui a fait avoir cette place, à cause de ses blessures.

LA PRINCESSE.

Le grand seigneur a fort bien fait, et je l'approuve.

ZANETTA.

J'ai aperçu des dames de votre suite qui, par vos ordres, cueillaient des fleurs. J'en demande pardon à Votre Altesse, mais toutes grandes dames qu'elles sont, elles ne s'y connaissent pas du tout... tandis que moi, j'ai choisi, tout de suite, ce qu'il y avait de mieux.

LA PRINCESSE.

Je vous en remercie. (A Rodolphe.) Je ne l'avais pas encore vue.

RODOLPHE, la regardant à peine.

Ni moi non plus.

ZANETTA.

Je crois bien !... quand la cour vient ici, vous ne sortez pas de vos appartements dorés, et vous ne descendez jamais dans nos jardins, qui en valent cependant la peine... je m'en vante !...

LA PRINCESSE.

C'est un tort que je réparerai... et, en attendant, ma chère Zanetta, je veux me charger de toi et de ton avenir.

ZANETTA.

Ça se pourrait bien !

LA PRINCESSE, riant.

Comment ? cela se pourrait bien !... Je te dis que cela est.

ZANETTA.

Eh bien ! ça ne m'étonne pas, et je m'y attendais presque.

LA PRINCESSE, *étonnée.*

Et pour quelles raisons ?

ZANETTA.

Je vais vous le dire : Il y a, dans les environs de Palerme, une vieille sibylle qui, pour un demi-carolus, apprend l'avenir à tout le monde.

LA PRINCESSE.

Et tu l'as consultée ?

ZANETTA.

Pas plus tard qu'hier... et en regardant, avec sa lunette, dans ma main, elle m'a dit : « Voilà une ligne qui indique que vous ferez fortune... que vous aurez un ou deux seigneurs... peut-être plus, qui vous feront la cour... finalement, vous serez une grande dame... » Or, la sorcière dit toujours vrai quand on la paie comptant, et j'ai payé d'avance.

LA PRINCESSE.

Alors, il n'y a pas de doute possible ?

ZANETTA.

Aussi, vous voyez... ça commence déjà... voilà votre protection qui arrive, et peut-être d'autres encore...

LA PRINCESSE, *souriant.*

En effet, cela ne m'étonnerait pas... Petite, tu viendras tous les matins renouveler les fleurs du pavillon. En attendant, arrange-moi, pour ce matin, un bouquet à la place de celui-ci (*Montrant celui qu'elle détache de sa ceinture.*) et un autre pour le bal de ce soir.

ZANETTA.

Votre Altesse a raison, cela vaudra toujours mieux (*Montrant le bouquet que la princesse tient à la main.*) que vos fleurs artificielles... quelque belles qu'elles soient...

(*Zanetta s'approche du bosquet à droite, où est une table, sur laquelle elle a placé sa corbeille. Elle y prend des fleurs qu'elle assortit, et dont elle forme un bouquet.*)

LA PRINCESSE, pendant ce temps, prenant Rodolphe à part.

Écoutez-moi, Rodolphe : vous voyez cette jeune fille... c'est d'elle dont il faut que vous soyez l'amoureux en titre.

RODOLPHE.

Votre Altesse n'y pense pas ?

LA PRINCESSE.

Si vraiment !...

RODOLPHE.

Mais, c'est d'une extravagance !...

LA PRINCESSE.

Tant mieux ! on s'en occupera davantage... plus ce sera absurde et bizarre, et plus cela fera du bruit à la cour ; c'est justement ce qu'il faut pour détourner de nous l'attention publique.

RODOLPHE.

Permettez, cependant...

LA PRINCESSE.

N'est-ce pas d'ailleurs cette inclination romanesque et impossible, cette mésalliance que vous avez promise à mon frère ?... vous lui tenez parole.

RODOLPHE.

Mais quelque envie que j'aie de vous plaire et de vous obéir, je ne pourrai jamais...

LA PRINCESSE, souriant.

C'est ce que je veux.

RODOLPHE.

Il me sera impossible d'être galant et assidu auprès de cette paysanne... de cette petite niaise.

LA PRINCESSE.

Vous n'en aurez que plus de mérite. Tout dépend d'ailleurs de l'imagination : ce que vous lui direz, persuadez-vous que c'est à moi que vous l'adressez.

RODOLPHE.

Ah ! cruelle !... vous me raillez encore ?

LA PRINCESSE.

Non ! mais je le veux... je l'exige... ou plutôt, j'ai tort de parler en princesse, (Lui tendant la main.) mon ami, je vous en prie. Et à mon tour, pour reconnaître un si beau dévouement... (Lui présentant le bouquet de fleurs artificielles qu'elle tenait à la main.) Tenez... gardez ces fleurs, et quelque demande que vous m'adressiez un jour... je jure ma parole royale, de vous l'accorder sur-le-champ... à la vue seule de ce bouquet !...

RODOLPHE, avec transport.

Ah ! madame !...

LA PRINCESSE, retirant sa main.

Imprudent !... (S'avançant vers Zanetta.) Eh bien ! ce bouquet est-il prêt ?

ZANETTA.

Oui, madame... et digne d'une reine, comme probablement vous le serez un jour !

LA PRINCESSE, vivement.

Non pas... je l'espère ! (Bas à Rodolphe.) Je vous laisse... faites votre déclaration ; mais hâtez-vous, car je vais m'arranger pour vous envoyer des témoins.

(Elle sort en laissant son éventail sur la table du bosquet et en faisant signe à Rodolphe de faire la cour à Zanetta.)

SCÈNE X.

RODOLPHE, ZANETTA.

DUO.

RODOLPHE, à part.

M'imposer un devoir semblable !
Ah ! pour moi, quel mortel ennui !

Et dans le dépit qui m'accable,
Que faire ?... et que lui dire ici ?...

ZANETTA, à part.

Qu'il est gentil, qu'il est aimable !
Et qu'il me paraît bien ainsi !...
Mais, hélas ! quel chagrin l'accable,
Et dans ses traits quel sombre ennui !
Qui peut donc l'attrister ainsi ?
(S'approchant de lui timidement, après une révérence.)
Je voudrais bien, monseigneur, mais je n'ose
Vous aborder !...

RODOLPHE.

Pourquoi pas ?... tu le peux !

ZANETTA, avec compassion.

Vous avez l'air si malheureux !

RODOLPHE, vivement.

Tu dis vrai !

ZANETTA.

C'est bien mal !... qui donc ainsi s'expose
A vous fâcher ?

RODOLPHE, à part.

La pauvre enfant
Me le demande ingénument
ne sait pas, morbleu ! qu'elle seule en est cause !...
(Haut.)
Mais, à mon tour, Zanetta, je voudrais...

ZANETTA, vivement.

Quoi donc ?

RODOLPHE, s'approchant d'elle, avec embarras.

C'est que, vois-tu...
(A part et s'éloignant d'elle.)
Je ne pourrai jamais !

Ensemble.

RODOLPHE.

Vous, qui brillez par vos conquêtes,
Apprenez-moi comment vous faites

Pour exprimer sans embarras,
L'amour que vous n'éprouvez pas?
Moi, je le veux... et ne peux pas!
J'essaie en vain, je ne peux pas;
Non, non, je ne peux pas!

ZANETTA.

Quoi! détourner ainsi la tête,
Lorsqu'à l'écouter je m'apprête!...
Mais on ne doit peut-être pas,
Aux grands seigneurs, parler, hélas!
Je n'ose plus faire un seul pas!...
Je n'ose pas!
Non, non, je n'ose pas!

RODOLPHE, à part, et cherchant à se donner du courage.

A ma promesse, allons! soyons fidèle...
Mais, avant de tomber aux genoux d'une belle,
Il faut lui dire au moins son nom!

(Haut.)

Ma belle enfant,
Savez-vous qui je suis?

ZANETTA.

Depuis longtemps!

RODOLPHE, étonné.

Comment?

ZANETTA.

Depuis plus de trois ans!... c'était lors de la guerre...
Le comte Rodolphe, autrefois,
S'arrêta dans notre chaumière!
Il l'a sans doute oublié?

RODOLPHE.

Non!...

(A part, riant.)

Je crois
Que j'y suis enfin!

(Haut, avec chaleur.)

Non, ma chère!
J'en ai toujours gardé fidèle souvenir.

ZANETTA.

Serait-il vrai?

RODOLPHE.

Rien n'a pu le bannir!
Et s'il faut que je vous apprenne
Ces noirs chagrins, cette secrète peine,
Sur lesquels votre cœur interrogeait le mien...

ZANETTA, avec émotion.

Eh bien! monseigneur?...

RODOLPHE, hésitant.

Eh bien! eh bien!...

Ensemble.

RODOLPHE, à part, et s'éloignant d'elle.

Ah! dites-moi comment vous faites,
Vous qui brillez par vos conquêtes?
Comment peindre sans embarras
L'amour que l'on n'éprouve pas?
Moi, je le veux... et ne peux pas!
J'essaie en vain, je ne peux pas,
Non, non, je ne peux pas!

ZANETTA.

Quoi! détourner ainsi la tête,
Lorsqu'à l'écouter je m'apprête!...
Mais c'est bien étonnant, hélas!
Pourquoi donc ne parle-t-il pas?
Oui... l'on dirait qu'il n'ose pas!
Il n'ose pas!
Non, non, il n'ose pas!

RODOLPHE, à part, regardant du côté du bosquet.

Dieu! le baron qui vient de ce côté!
Et que vers nous, sans doute, envoya la princesse.
Allons! allons! il le faut... le temps presse!
Et j'ai déjà trop longtemps hésité!...

(En ce moment paraît le baron dans le bosquet. Il aperçoit et prend sur la table l'éventail que la princesse y a laissé, et qu'elle lui a envoyé chercher. Il va s'éloigner, lorsqu'il aperçoit Rodolphe en tête-

à-tête avec Zanetta. Il fait un geste de surprise et de curiosité, et se retire dans l'intérieur du bosquet en faisant signe qu'il va écouter.)

RODOLPHE, qui, pendant ce temps, a suivi de l'œil le baron, s'adresse à haute voix et avec véhémence à Zanetta.

Eh bien! à votre cœur, il faut faire connaître
Ce secret dont le mien enfin n'est plus le maître...

ZANETTA, étonnée.

Que dit-il?...

RODOLPHE.

Je voulais et vous fuir et bannir
Un amour dont mon nom m'oblige de rougir;
Mais malgré mes combats, malgré vous et moi-même,
Il le faut... il le faut!... Zanetta, je vous aime!

(Zanetta pousse un cri. Le baron avance sa tête dans le bosquet, fait un geste de joie et de surprise, et se retire en indiquant qu'il écoute toujours.)

Ensemble.

ZANETTA.

Non... non... non, c'est un songe
Qui se prolonge!
Et plus j'y songe,
Plus j'ai frayeur
Que soudain cesse
Si douce ivresse,
Et disparaisse
Rêve enchanteur!

RODOLPHE, à part et riant.

Ah! l'heureux songe!
L'adroit mensonge!
Qu'amour prolonge
Sa douce erreur!
Feinte tendresse
Qui l'intéresse!...
(Montrant le bosquet.)
Et dont l'adresse
Trompe un trompeur!

ZANETTA, vivement et avec joie.

Quoi! dès longtemps?...

RODOLPHE.

Mon cœur soupire!

ZANETTA.

Et vous m'aimez?

RODOLPHE.

Sans te le dire,
Cherchant de loin à te revoir!

ZANETTA, ingénument.

C'est donc ça que parfois, le soir,
Sous ma fenêtre solitaire,
On s'avançait avec mystère...

RODOLPHE, souriant.

C'était moi!

ZANETTA.

Puis on fredonnait
Sur la guitare un air discret...

RODOLPHE, de même.

C'était moi!...

ZANETTA.

Que j'entends encor!... tra, la, la, la.

RODOLPHE.

Justement! c'est bien celui-là.

ZANETTA, redisant l'air.

Tra, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la.

RODOLPHE, à part, en souriant, et pendant qu'elle chante.

D'autres, si je crois m'y connaître,
Venaient alors incognito!

ZANETTA, ingénument.

Moi qui n'ouvrais pas ma fenêtre,
Croyant que c'était Gennaio!
Et c'était vous?

RODOLPHE.

C'était moi-même!

ZANETTA, avec expression.

Ah! monseigneur!... si j'avais su!...

RODOLPHE, sans l'écouter, avec passion.

Silence!... Je t'aime!... je t'aime!...

(A part et regardant du côté du bosquet.)

J'espère au moins qu'il a tout entendu!

(A haute voix.)

Je t'aime!... je t'aime!

Ensemble.

ZANETTA.

Non... non... non, c'est un songe, etc.

RODOLPHE.

Ah! l'heureux songe! etc.

SCÈNE XI.

LES MÊMES; MATHANASIUS.

FINALE.

(A la fin de ce duo, le baron sort du bosquet et s'adresse à Zanetta, qu'il salue.)

MATHANASIUS.

A merveille, mademoiselle!

RODOLPHE, à part.

Tout va bien!

ZANETTA, effrayée et se réfugiant près de Rodolphe.

O terreur mortelle!

Ensemble.

(Mystérieusement et à demi-voix.)

O ciel! il écoutait!
Il sait notre secret!

Que vais-je devenir?
De honte il faut mourir!

RODOLPHE, à part, gaîment.

Vivat!... il écoutait!
Il sait notre secret!
Et pour mieux nous servir
Il va tout découvrir.

MATHANASIUS, à part.

Ce bosquet indiscret
M'a livré leur secret!...
Ah! pour moi quel plaisir!
J'ai su le découvrir.

ZANETTA, allant au baron, d'un air suppliant.

Monsieur, vous me promettez bien
D'être discret...

MATHANASIUS.

Ne craignez rien!

ZANETTA.

Vous le jurez?

MATHANASIUS.

Eh! oui! sans doute!
C'est pour me taire que j'écoute!

RODOLPHE, bas à Zanetta.

C'est le roi!... c'est sa sœur!

(Zanetta se retire à l'écart.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES; LE ROI, entrant, donnant la main à LA PRINCESSE.

(En apercevant la princesse, le baron va au-devant d'elle et lui présente son éventail, en lui indiquant qu'il a eu beaucoup de peine à le retrouver, et qu'il était là, dans le bosquet. Pendant que la princesse et Mathanasius sont à droite du spectateur, et Zanetta un peu au fond

du théâtre au milieu, le roi prend Rodolphe à part, à gauche du spectateur.)

LE ROI, bas à Rodolphe, avec joie.

Je me suis déclaré!

RODOLPHE, de même.

Fort bien!

LE ROI, de même.

O sort prospère!
La charmante baronne a reçu sans colère
L'hommage de son prince et l'offre de son cœur!

RODOLPHE, bas.

Et son époux, l'habile diplomate?

LE ROI, de même.

Ne sait rien!

MATHANASIUS, passant mystérieusement près du roi, et à voix basse.

Je sais tout!

(Voyant l'étonnement du roi.)

Ou du moins, je m'en flatte!
Ma femme est innocente, et votre sœur aussi!

LE ROI.

Vraiment!

MATHANASIUS, montrant Rodolphe.

Celle qu'il aime en secret... est ici!

LE ROI.

Eh! qui donc?

MATHANASIUS, montrant Zanetta qui se tient à l'écart.

Regardez!

LE ROI, haussant les épaules.

Allons donc!

MATHANASIUS.

Vraiment oui!
Je l'ai vu!

LE ROI.

Pas possible!

LA PRINCESSE.

Eh mais! chacun son goût.

LE ROI, réfléchissant, et prenant à part le baron et la princesse.

C'est donc ça que tantôt...

ZANETTA, les voyant tous trois en groupe, s'approche de Rodolphe, et lui dit avec dépit, en montrant le baron.

Allons, il leur dit tout!

Ensemble.

ZANETTA.

Par lui, chacun connait
Déjà notre secret!
Que vais-je devenir?
De honte il faut mourir!

LE ROI, à Rodolphe.

Quoi! c'est là ton secret?
(Regardant Zanetta.)
C'est fort bien en effet!
Et l'on peut sans rougir
A ton choix applaudir.

MATHANASIUS.

Ce bosquet indiscret
M'a livré leur secret!
Ah! pour moi quel plaisir!
Je l'ai su découvrir!

LA PRINCESSE.

Très-bien! il écoutait!...
Il connait leur secret,
Et pour mieux nous servir,
Il va le découvrir.

RODOLPHE, au roi.

Oui! c'est là mon secret,
Votre cœur le connait;
Et dussé-je en rougir,
Je prétends la chérir.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; SEIGNEURS et DAMES DE LA COUR.

LE CHOEUR.

Le temps est beau, la mer est belle,
Entendez-vous les matelots ?
La tartane qui nous appelle
Est prête à sillonner les flots.

RODOLPHE, pendant ce temps, s'approche de la princesse et lui dit à demi-voix et tendrement.

A mon serment je suis fidèle !
D'un pareil dévoûment, vous me devez le prix !

LA PRINCESSE, à Rodolphe.

Prenez garde !...
(Lui montrant Zanetta.)
Restez auprès de votre belle !
(Souriant.)
C'est le devoir d'un amant bien épris.

MATHANASIUS, à Dionigi et à Ruggieri, avec qui il cause.

Voilà le fait ! n'en dites rien !...

RUGGIERI, qui a causé avec d'autres seigneurs.

Voilà le fait ! n'en dites rien !...
Du roi lui-même je le tien !

(Chacun se répète à voix basse la nouvelle qui circule dans tous les groupes en se montrant Zanetta.)

ZANETTA, à part, avec douleur, les regardant.

Encor ! encor !

LA PRINCESSE et RODOLPHE, à part, les regardant.

Très-bien !... très-bien !

Ensemble.

ZANETTA.

De nous ils semblent rire !

Ah ! mon cœur se déchire,
On vient de tout leur dire,
C'est affreux ! c'est bien mal !
(Montrant Rodolphe.)
Il me maudit peut-être ?...
(Montrant le baron.)
Et c'est lui ! c'est ce traître,
Qui leur a fait connaître
Ce mystère fatal !

LE CHŒUR.

C'est charmant ! il faut rire
De son tendre martyre !
C'est vraiment du délire,
C'est trop original !
Daphnis va reparaître,
Et cet amour champêtre,
A la cour fait renaître
Le genre pastoral !

RODOLPHE.

Oui, messieurs, l'on peut rire
De mon tendre délire,
De l'objet qui m'inspire
Un amour sans égal !...

RODOLPHE et LA PRINCESSE, montrant le baron.

Oui, lui-même, ce traître
Ne peut s'y reconnaître ;
Le bonheur va renaître !
Je brave un sort fatal.

ZANETTA, voyant tous les regards tournés vers elle.

Sur moi s'arrêtent tous les yeux !
Pourquoi ?... pour un seul amoureux !
(Pleurant.)
On croirait que les grandes dames,
A la cour n'en ont jamais vu !...

RODOLPHE, allant à elle en souriant, et cherchant à la consoler.

Quoi ! tu pleures vraiment ?

ZANETTA.

Oui, je lis dans leurs âmes,
Ils vont tous m'accabler, et je l'ai bien prévu !
(Essuyant ses yeux.)
Avec ces dames si hautaines
Je ne troquerais pas mon sort !

RODOLPHE.

Et pourquoi ?

ZANETTA.

Leurs plaisirs sont moins doux que mes peines !

RODOLPHE, étonné.

Que dit-elle ?

LE ROI, prenant amicalement le bras de Rodolphe qu'il emmène.

Allons, viens !

RUGGIERI, voyant Rodolphe à qui le roi donne le bras.

Il n'est donc pas encor
En disgrâce ?

LE ROI.

Partons !...

LE CHŒUR.

C'est charmant !... il faut rire
De son tendre martyre !
C'est vraiment du délire,
C'est trop original !
L'âge d'or va paraître,
Et cet amour champêtre
A la cour fait renaître
Le genre pastoral.

TOUS.

Le temps est beau, la mer est belle !
Voici les cris des matelots !
Partons ! le plaisir nous appelle,

Partons ! lançons-nous sur les flots !

(**Le baron donne la main à la princesse. Le roi tient Rodolphe sous le bras, et cause avec lui. Le reste de la cour les suit. Zanetta, restée seule, les regarde s'éloigner.**)





ACTE DEUXIÈME

Un riche boudoir, dans le palais du roi.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHANASIUS, LE ROI, assis près l'un de l'autre, et causant intimement.

LE ROI, à Mathanasius.

Voilà donc enfin, monsieur le baron, le motif qui vous amenait à ma cour.

MATHANASIUS.

J'en conviens !

LE ROI.

Et la fièvre épidémique... la *maladetta*... ce fléau terrible?

MATHANASIUS.

Un heureux prétexte dont je me suis servi pour déguiser ma mission.

LE ROI.

Et pourquoi, depuis un mois, gardez-vous un silence absolu sur cette mission, et ne m'en parlez-vous qu'aujourd'hui ?

MATHANASIUS.

Je vais vous l'avouer avec franchise.

LE ROI.

Laquelle ?

MATHANASIUS.

Franchise définitive... la dernière... mon *ultimatum*. L'empereur, un matin que je lui tâtais le pouls, me dit : « Mathanasius, toi qui ne t'es jamais trompé... j'ai bien envie de t'envoyer à Naples. Il y a là une princesse belle, spirituelle, savante, distinguée dans les arts... possédant plusieurs langues ; enfin, une princesse accomplie, comme toutes celles qui sont à marier... mais dès qu'il s'agit de mariage, je tiens avant tout à la pureté, à la rigidité des principes... et ce que je ne saurais point par un ambassadeur officiel, je puis l'apprendre par toi... que je charge de tout voir et de tout observer... »

LE ROI.

A merveille ! inquisition intérieure dans ma famille... espionnage !...

MATHANASIUS.

Honorable... ce que nous appelons diplomatie intime. « Si les renseignements que tu me donnes sont fidèles et satisfaisants, continua l'empereur, ta fortune est faite ; mais si tu me trompes ou te laisses tromper, je te fais jeter dans une forteresse pour le reste de tes jours. »

LE ROI.

J'en ferais autant à sa place.

MATHANASIUS.

Vous comprenez alors avec quelles craintes, quelle circonspection je m'avançais ! croyant deviner ou pressentir du côté de la princesse une nuance de préférence pour le comte Rodolphe... je me serais bien gardé d'avouer à Votre Majesté le but de ma mission !... Mais aujourd'hui que j'ai reconnu mon erreur, je puis enfin, comme j'y suis autorisé, remettre à Votre Majesté cette lettre autographe de mon auguste maître... et celle-ci, pour Son Altesse Royale la princesse de Tarente.

LE ROI.

Je vais lui en donner communication.

MATHANASIUS.

Dès aujourd'hui ?

LE ROI.

Dès aujourd'hui. Silence, on vient !

MATHANASIUS.

Le comte Rodolphe !... c'est encore un secret pour lui !

LE ROI.

Pour tout le monde.

SCÈNE II.

LES MÊMES; RODOLPHE.

RODOLPHE, au roi.

Je viens savoir des nouvelles de Votre Majesté.

MATHANASIUS, vivement.

C'était aussi l'objet de ma visite.

RODOLPHE, au roi.

Elle ne s'est pas ressentie de l'accident de ce matin ?

LE ROI.

Pas le moins du monde.

MATHANASIUS.

C'est la faute de ma femme !

LE ROI.

C'est la mienne ; j'ai voulu retenir le bracelet que madame la baronne laissait tomber à la mer... un mouvement trop brusque m'a précipité moi-même, et sans ce pauvre Rodolphe...

MATHANASIUS.

Qui m'a prévenu et s'est élancé.

LE ROI.

Sans savoir nager plus que moi.

RODOLPHE, *souriant.*

Nous autres, grands seigneurs, on ne nous apprend rien. Aussi ai-je été bien heureux à mon tour de trouver ce brave marin qui m'a porté au rivage... où il est arrivé évanoui... je l'ai fait transporter dans mon palais, et si vous voulez, monsieur le docteur, me faire le plaisir de le visiter...

MATHANASIUS.

C'est un devoir ! je m'y rends à l'instant... et j'irai après rassurer ma femme qui est fort inquiète de Votre Majesté.

LE ROI, *avec joie.*

En vérité !... j'espère que nous la verrons ce soir, au bal de la cour ?

MATHANASIUS.

J'irai avec elle.

LE ROI.

Mais elle viendra auparavant au concert de ma sœur ?

MATHANASIUS.

Je l'y accompagnerai.

LE ROI, *à part, avec dépit.*

Toujours avec elle !...

MATHANASIUS.

De cette manière, je ne quitterai pas ce soir Votre Majesté; et si elle a besoin de mon zèle et de mes talents...

LE ROI.

Mon seul vœu serait de pouvoir les utiliser, car je porte grande envie à votre souverain... qui peut à son gré... à sa volonté... vous envoyer où il lui plaît.

MATHANASIUS.

Votre Majesté est trop bonne, et je ne peux lui prouver

ma reconnaissance... que par un attachement de tous les instants.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LE ROI, RODOLPHE.

LE ROI.

COUPLETS.

Premier couplet.

C'est vraiment un homme terrible,
Il ne sait point vous laisser,
On ne peut s'en débarrasser !
Soupçonneux, susceptible,
Il tient à ses droits,
Et se montre, à la cour, jaloux comme un bourgeois!
C'est vraiment un mari terrible!
A qui donc nous adresser,
Qui pourra m'en débarrasser ?
(A Rodolphe.)
C'est ton seul appui
Qui peut aujourd'hui
M'épargner l'ennui
D'un pareil mari.

RODOLPHE, riant.

Pour moi,
Si noble emploi!...
C'est trop d'honneur, mon oi!

LE ROI, gaîment.

Ton ami, ton roi
N'espère qu'en toi!
Soyons tous unis
Contre les maris.

Deuxième couplet.

Que ce soir ton zèle s'applique
A ne pas t'en séparer;
Dans le parc cherche à l'égarer!
Parle-lui politique
Ou bien gouvernement,
Pendant qu'à sa moitié je parle sentiment.
Oui, pendant que la politique
Du mari va s'emparer,
Les amours vont nous égarer.

C'est ton seul appui, etc.

RODOLPHE.

Mais la baronne... qui la préviendra?...

LE ROI.

C'est déjà fait : une lettre que je lui ai fait remettre dans un bouquet, par cette petite Zanetta, qui ne s'en doutait pas.

RODOLPHE.

Que dites-vous?

LE ROI.

Sais-tu, mon cher ami, qu'elle est charmante, délicieuse, originale!... Nos jeunes seigneurs, qui se moquaient d'abord de ton choix, te portent tous envie... ils en raffolent... et c'est à qui te l'enlèvera.

RODOLPHE.

En vérité!...

LE ROI.

C'est à qui lui fera les offres les plus brillantes, et je les conçois... il est certain que c'est bien plus piquant que toutes les beautés de la cour; et moi-même, je te le jure!... si pour le moment, je n'en adorais pas une autre... et puis si ce n'était la maîtresse d'un ami... (Apercevant Zanetta qui passe la tête par la porte du fond.) Mais, tiens... tiens! la voici qui te cherche sans doute. (A Zanetta.) N'aie pas peur!... tu peux entrer. (A Rodolphe.) Je ne veux pas... moi, qui lui de-

vrai un tête-à-tête, déranger les tiens... adieu! adieu!... tu vois que je suis bon prince.

(Il sort en prenant le menton à Zanetta.)

SCÈNE IV.

RODOLPHE, ZANETTA.

ZANETTA.

Ah! vous voilà, monsieur!... on a assez de peine à vous trouver. Je ne vous ai pas revu depuis votre belle promenade en mer.

RODOLPHE.

Et tu étais inquiète?

ZANETTA.

Du tout... j'ai su ici la première qu'il ne vous était rien arrivé.

RODOLPHE.

La première?... et comment?

ZANETTA.

Par quelqu'un qui était... qui était là, grâce au ciel! près de vous... et qui m'a appris que vous étiez sauvé!... sans cela!...

RODOLPHE, souriant.

Sans cela!... qu'aurais-tu fait?

ZANETTA, tranquillement.

Tiens!... c'te demande... il n'y avait plus rien à faire! (Négligemment.) La mer est assez grande... il y a place pour tout le monde.

RODOLPHE.

Que dis-tu?

ZANETTA.

C'est tout naturel... où vous restez, je reste... où vous allez... j'irai!

RODOLPHE.

Toi! Zanetta?

ZANETTA.

Ah!... ce que je dis là... vous n'en auriez jamais rien su... si je vous en parle aujourd'hui, c'est parce que vous m'avez parlé le premier... parce que vous m'avez avoué ce matin que vous m'aimiez.

RODOLPHE.

Et cet amour-là ne t'a pas étonnée?

ZANETTA, tranquillement.

Mais non!... moi je vous aimais tant... il se peut bien que ça se gagne!... et depuis deux ans...

RODOLPHE, surpris.

Deux ans?...

ZANETTA.

Dame!... vous savez bien... depuis la chaumière.

RODOLPHE, avec embarras.

Certainement... cette chaumière...

ZANETTA.

Quand je vous vis apporter... tout pâle... et sans connaissance... un grand coup de sabre... là, à la poitrine!... Ah! la vilaine chose que la guerre!

RODOLPHE.

Oui, oui... à la bataille de Bitonto! je crois me rappeler.

ZANETTA.

Pardine! un coup de sabre comme celui-là, ça ne s'oublie pas... j'étais aussi pâle que vous. Et mon père qui disait : « Est-elle bête, elle a peur d'un blessé! » Ce n'était pas de la peur que j'avais...

RODOLPHE.

Oui... près de mon lit... une jeune fille qui me soignait... qui tenait ma main!...

ZANETTA.

C'était moi... Vous m'avez donc vue?...

RODOLPHE, vivement et lui serrant la main.

Mais certainement!...

ZANETTA.

Je ne le croyais pas... car le lendemain, quand votre père, le général, vint vous chercher... à peine aviez-vous repris connaissance... Mais il ne nous oublia pas... lui... Et cette place de concierge, ici... dans ce château...

RODOLPHE.

C'est mon père qui vous l'a fait obtenir... qui s'est chargé d'acquitter ma dette.

ZANETTA.

Juste! et le battement de cœur que j'ai eu la première fois que je vous ai aperçu dans les jardins, avec une foule de seigneurs... Ah! je n'en voyais qu'un seul!... mais je serais morte plutôt que de vous parler... Seulement, une fois... Mais ça n'est pas bien... et je ne sais pas si je dois vous le dire...

RODOLPHE.

Dis toujours!

ZANETTA.

ROMANCE.

Premier couplet.

Dans ces magnifiques jardins,
Où je me tiens sans qu'on me voie,
Un jour s'échappa de vos mains
Un riche et beau mouchoir de soie;
Je m'approchai, bien lentement...
Je le ramassai doucement,
En tremblant...
Et tout ce qu'en mon trouble extrême,
J'éprouvai dans ce moment-là...

(Montrant le mouchoir qu'elle porte noué en écharpe autour de son cou.)

Demandez-lui? (*Bis.*) mieux que moi-même,
Il vous le dira!

Deuxième couplet.

C'était mal! et je sentais bien,
Qu'à ma place, une honnête fille
Eût dû vous rendre votre bien...
Je le cachai sous ma mantille!
Tous les jours je le regardais...
Lui parlais!...
Et tous les soirs, je lui disais
Mes secrets...

(Elle porte vivement le mouchoir à ses lèvres, sans que le comte la voie.)

Et tout ce qu'en mon trouble extrême,
J'ai pensé depuis ce jour-là...

(Détachant son mouchoir et le présentant au comte.)

Demandez-lui? (*Bis.*) mieux que moi-même,
Il vous le dira!

RODOLPHE, prenant le mouchoir.

Merci, Zanetta! merci!... je le garderai... comme souvenir... de votre amitié... d'une amitié qui me rend plus coupable que je ne croyais.

ZANETTA.

En quoi donc?

RODOLPHE.

Mais si, par exemple, il m'était impossible de la reconnaître... en ce moment, du moins...

ZANETTA.

Ah! je ne suis pas pressée... maintenant que vous m'aimez, j'ai de la patience... La sorcière, dont je vous parlais ce matin et que j'ai consultée, en lui montrant cette écharpe, m'a bien prédit que la personne de qui je la tenais m'aimerait et m'épouserait.

RODOLPHE, vivement.

Par exemple!

ZANETTA.

C'est étonnant, n'est-ce pas? Voilà déjà la moitié de la prédiction accomplie... le plus difficile... (Négligemment.) Pour le reste... quand vous le voudrez... (Geste de Rodolphe.) Non... j'ai voulu dire : quand vous le pourrez... peut-être jamais!... Qu'importe!... je vous attendrai toute ma vie, s'il le faut.

RODOLPHE, vivement et faisant un geste vers elle.

Zanetta!...

ZANETTA.

Qu'avez-vous donc?

RODOLPHE.

Je t'ai fait peur!...

ZANETTA.

Non... mais au geste que vous avez fait, j'ai cru que vous vouliez m'embrasser.

RODOLPHE.

Et cela ne te fâchait pas?

ZANETTA.

Du tout!... un fiancé...

(Rodolphe l'embrasse.)

SCÈNE V.

LES MÊMES ; MATHANASIUS.

MATHANASIUS.

Pardon, si je vous dérange encore...

ZANETTA, à part.

Ah! mon Dieu! c'est comme un fait exprès... celui-là arrive toujours au bon moment.

MATHANASIUS.

Je viens de voir, par vos ordres, monsieur le comte, ce brave homme... ce marin... à qui vous devez la vie.

RODOLPHE.

Eh bien ?...

MATHANASIUS.

Il était déjà sur pied... ce ne sera rien... et vous-même vous pourrez le remercier au palais, où il demeure.

RODOLPHE.

Comment ?

MATHANASIUS.

C'est le concierge du château.

RODOLPHE, à Zanetta.

Ton père ?...

ZANETTA.

Que j'aime encore plus depuis qu'il vous a sauvé...

RODOLPHE.

Et tu ne me le disais pas...

ZANETTA.

Tiens !... est-ce que vous parlez jamais des services que vous rendez ?

RODOLPHE, à part, avec colère.

Son père !... Il est dit que ces gens-là m'accableront de bienfaits... et moi, par reconnaissance, j'ai été justement choisir sa fille pour la tromper, l'abuser indignement... Ah ! si je l'avais su... Mais il en est temps encore... (Haut.) Zanetta ! je m'acquitterai envers ton père... et dussé-je partager avec lui ma fortune...

ZANETTA.

Ah ! ce n'est pas cela qu'il demande... il n'y tient pas !... et il y a autre chose qui, j'en suis sûre, lui ferait bien plus de plaisir...

RODOLPHE.

Parle ! et je te le jure, par tout mon pouvoir, par tout mon crédit près du roi...

ZANETTA.

Voici ce que c'est : Mon père est un ancien soldat, qui a reçu trois blessures sur le champ de bataille... Ce n'est pas tout : l'année dernière encore, lorsque la princesse de Tarente fit ce voyage *incognito* dans la Calabre, il faisait partie de l'escorte qui repoussa si vaillamment les brigands... Aujourd'hui, en présence de monsieur le baron et des autres seigneurs qui étaient dans la chaloupe royale, il vous a sauvé la vie... à vous qui défendiez celle du roi... Et maintenant, Paolo Tomassi, soldat... voudrait, non de l'or, mais des titres de noblesse.

MATHANASIUS.

La noblesse, à lui !

RODOLPHE.

Et à qui donc la réservez-vous, si ce n'est aux nobles actions ?... Zanetta, ton père sera noble, je le jure !... monsieur le baron et les autres seigneurs ne te refuseront pas une attestation, par écrit, de ce qu'ils ont vu ce matin. Tu demanderas en même temps, à la princesse, un mot de sa main, sur ce qui est arrivé en Calabre... Tu m'apporteras tout cela... aujourd'hui... le plus tôt possible ; je présenterai la demande et les pièces à l'appui, au roi... à la chancellerie... et dès demain, ce sera une affaire terminée.

ZANETTA.

Ah ! monseigneur, quelle reconnaissance ! (Regardant vers la porte du fond.) Voici le roi.

RODOLPHE, à Zanetta.

Va vite écrire ta pétition.

ZANETTA.

Ce ne sera pas long... je reviens !

(Elle sort par la porte du fond, après avoir fait une révérence au roi et à la princesse qui entrent.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES; LE ROI, entrant en donnant la main à LA PRINCESSE.

LE ROI, à demi-voix.

Oui, ma sœur... ce mariage est glorieux pour notre maison et utile à l'État... nous y donnons notre consentement.

LA PRINCESSE, à part.

O ciel!

LE ROI.

Et nous comptons sur le vôtre... demain, vous partirez avec le baron!

MATHANASIUS, bas à la princesse.

En attendant le retour de Sa Majesté, je suis entré dans ce boudoir, où l'on m'avait précédé. (A demi-voix, en souriant.) Le comte en perd décidément l'esprit.

LA PRINCESSE, souriant.

En vérité?

MATHANASIUS.

Je l'ai trouvé ici, en tête-à-tête avec cette jeune fille qu'il embrassait...

LA PRINCESSE, avec hauteur, se retournant vers Rodolphe, qui est à sa gauche.

Comment?

RODOLPHE, à demi-voix avec embarras.

Il l'a fallu... il nous regardait.

LA PRINCESSE, à voix basse.

N'importe! c'était de trop... (Rapidement.) Il faut que je vous parle aujourd'hui.

RODOLPHE, de même.

Et comment?

LA PRINCESSE.

Je vous le dirai...

LE ROI.

Venez, mon cher baron, j'ai une réponse à vous rendre.

MATHANASIUS.

Réponse que j'attends avec grande impatience.

LA PRINCESSE, bas à Rodolphe, avec joie.

Ils s'en vont !...

LE ROI, à Rodolphe.

Ne nous quittez pas, Rodolphe ; j'ai auparavant à vous donner, pour ce soir, des ordres importants... vous savez...

RODOLPHE.

Oui, Sire ; mais...

LE ROI.

Venez, vous dis-je.

LA PRINCESSE, à part.

Allons, impossible de se voir !

(Le roi, Mathanasius et Rodolphe sortent.)

SCÈNE VII.

LA PRINCESSE, ZANETTA, rentrant, un papier à la main.

DUO.

LA PRINCESSE, à part, s'asseyant.

Contre l'hymen, qu'ordonne un frère,
Et dont l'aspect me fait trembler,
Seule, en ces lieux, que puis-je faire ?
Comment le voir et lui parler ?

ZANETTA, s'approchant de la princesse qui vient de s'asseoir.

La voilà seule !... et, pour mon père,
C'est le moment de lui parler !
Pourtant, je ne sais comment faire;

Malgré moi, je me sens trembler !
(S'avançant plus près de la princesse, qui a la tête appuyée sur sa main.)
Madame !...

LA PRINCESSE.

Que veux-tu ?

ZANETTA.

Souvent, vous avez dit
Qu'en Calabre, autrefois, lors de votre voyage...
Paolo Tomassi...

LA PRINCESSE.

S'est bravement conduit !

ZANETTA, timidement.

C'est mon père !

LA PRINCESSE, avec indifférence.

Vraiment ?

ZANETTA.

Pour ce trait de courage,
Le comte Rodolphe...

LA PRINCESSE, vivement, et levant la tête.

Ah !

ZANETTA.

Voulait le présenter
Au roi... Mais il fallait d'abord le témoignage
De Votre Altesse...

LA PRINCESSE.

Ah ! je dois attester...

ZANETTA, déployant sa pétition.

Oui, là... sur cet écrit, que je vais lui porter...

LA PRINCESSE, vivement.

A Rodolphe ?...

ZANETTA.

Oui, vraiment !

LA PRINCESSE, de même.

A lui seul ?

ZANETTA.

A l'instant.

LA PRINCESSE, à part.

O hasard prospère,
Qui vient me servir !
Moyen téméraire,
Qui peut réussir !...
De ma messagère
Empruntant le nom,
Par elle j'espère
Tromper le soupçon !

(Elle s'assied près de la table et se dispose à écrire.)

ZANETTA, lui indiquant le bas de la page.

C'est là, madame... au bas !

LA PRINCESSE, s'arrêtant.

Eh ! dis-moi, sais-tu lire ?

ZANETTA.

J'écris aussi...

(Montrant le papier.)

Voyez plutôt, très-couramment.
La langue du pays s'entend !

LA PRINCESSE, souriant.

Et l'espagnol ? et l'allemand ?

ZANETTA.

C'est différent !... mais j'espère m'instruire.

LA PRINCESSE, ayant achevé d'écrire, plie la pétition en quatre, et la tenant toujours à la main.

Et tu pourras parler à Rodolphe ?

ZANETTA.

Oui, vraiment ?

LA PRINCESSE.

Il est avec le roi !

ZANETTA.

C'est égal, en sortant,
Chez lui, m'a-t-il dit, il m'attend !

LA PRINCESSE.

A lui seul ?

ZANETTA.

Oui, vraiment !

LA PRINCESSE et ZANETTA.

A ton secours
Quand j'ai recours,
Hasard heureux,
Comble mes vœux !
Ta main propice
Et protectrice
Veille toujours
Sur les amours !

ZANETTA, regardant le papier que vient de lui remettre la princesse.

Ah ! c'est bien écrit de sa main.
C'est drôle, je n'y puis rien lire,
C'est donc du grec ou du latin ?
(Cherchant à lire.)
Mein lieber, ich muss durchaus
Sie diesen Abend sehen...
Eh ! quoi, cela veut dire
De protéger mon père ?...

LA PRINCESSE.

Eh ! oui, vraiment !

ZANETTA.

Mein lieb... ich muss durchaus...

LA PRINCESSE.

Mein lieb...

ZANETTA.

Ah ! c'est charmant !

Ensemble.

LA PRINCESSE.

Que ces mots écrits
De la main d'une altesse,
Soient par toi remis
A leur adresse !

(A part.)
Billet,
Discret,
Qui sert ma tendresse,
Et doit ici,
Me rapprocher de lui !
O doux espoir ! heureux moments !
Il est un dieu pour les amants !
(A Zanetta.)
Habile messagère,
Il faut surtout se taire !
Tu comprends
Tout le sens
De ces mots importants ;
A l'instant, leste et vive,
Porte cette missive ;
(A part.)
Talisman,
D'où dépend
Le bonheur qui m'attend !

Que ces mots écrits, etc.

ZANETTA, à la princesse.
Oui, ces mots écrits
De la main d'une altesse
Vont être remis
A leur adresse !
(A part.)
Billet,
Discret,
Qui sert ma tendresse,
Et doit ici,
Me rapprocher de lui.
O doux espoir ! heureux moments !
Il est un dieu pour les amants !

Habile messagère,
Ah ! je saurai me taire ;
Je comprends
Tout le sens

De ces mots importants,
Et je vais, leste et vive,
Porter cette missive ;
Talisman,
D'où dépend
Le bonheur qui m'attend.

Oui, ces mots écrits, etc.

LA PRINCESSE.

C'est dit, c'est convenu !

ZANETTA.

A Rodolphe, à lui-même !

LA PRINCESSE.

A lui-même !...

ZANETTA.

Je porte cet ordre suprême !

LA PRINCESSE.

A lui-même !...

ZANETTA.

Ne craignez rien... c'est entendu !

Ensemble.

LA PRINCESSE.

Que ces mots écrits, etc.

ZANETTA.

Oui, ces mots écrits, etc.

(La princesse sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

ZANETTA, seule; puis MATHANASIUS.

ZANETTA.

Voilà une aimable princesse !... Courons vite... Ah ! voilà monsieur le baron, ce seigneur allemand... si j'osais,

pendant que j'y suis... lui demander aussi une apostille... Mais je n'ose pas, il a l'air si occupé...

(Elle tourne timidement autour de Mathanasius, qui vient de s'avancer au bord du théâtre.)

MATHANASIUS, se frottant les mains.

Ma fortune est assurée, car, grâce à moi, cette glorieuse alliance est enfin conclue... Je viens d'en expédier la nouvelle à ma cour, par un vaisseau fin voilier, qui s'éloigne du port à l'instant, et l'empereur, mon auguste maître, va me devoir une épouse jeune, belle, et surtout vertueuse, je m'en vante... Ça m'a donné bien de la peine, mais aussi, je suis sûr de mon fait. (Se retournant et apercevant Zanetta qui a sa pétition à la main et n'ose l'aborder.) Qu'est-ce que c'est? qu'y a-t-il?...

ZANETTA.

C'est cette pétition en faveur de mon père... que vous avez promis de signer.

MATHANASIUS, gaîment.

Très-volontiers, ma chère enfant... j'y suis tout disposé!

ZANETTA.

La princesse a déjà daigné y mettre une apostille.

MATHANASIUS.

Et je vais faire de même... trop heureux de placer mon nom à côté de celui de très-noble, très-haute, très-vertueuse princesse... (Lisant; à part.) Ah! mon Dieu!...

ZANETTA, à part.

Qu'a-t-il donc?

MATHANASIUS.

Ces mots écrits de sa main, et en allemand : (A part.) « Mon ami... il faut absolument que je vous voie! Au lieu « d'aller au bal, dites-vous malade, et, ce soir, à dix « heures... au pavillon de Diane... Je vous attends. »

ZANETTA, à demi-voix.

Eh bien! il hésite...

MATHANASIUS.

Non, non. (A part.) « Je vous attends ! au pavillon de « Diane. » Ce n'est pas possible, (A demi-voix.) et je ne puis croire que la princesse...

ZANETTA.

Vous en doutez ?... C'est bien d'elle... c'est de sa main... elle l'a écrit tout à l'heure... ici, devant moi.

MATHANASIUS, à part.

Celle que j'ai choisie pour impératrice ! Ah ! si mes dépêches n'étaient pas parties... mais comment rejoindre ce vaisseau, qui est déjà en pleine mer ? Non, non ; c'est ici qu'est le danger, et pour préserver maintenant mon empereur et son auguste tête...

ZANETTA.

Eh bien, monsieur, écrivez donc !

MATHANASIUS, s'asseyant.

M'y voici. Je vais t'apostiller, te recommander. (A part.) Là, avant l'écriture de la princesse... il y a de la place. (Écrivant.) Et une ligne seulement. (Après avoir écrit.) Tiens, mon enfant... tiens, porte tout cela à celui que l'on t'a dit, que l'on t'a désigné.

ZANETTA.

Je n'irai pas loin... le voici.

MATHANASIUS, à part, avec colère.

Rodolphe ! Quand je le disais ce matin...

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; RODOLPHE, LE ROI, DIONIGI, RUGGIERI, QUELQUES COURTISANS et TCHIRCOSSHIRE.

ZANETTA, courant à Rodolphe.

Tout va à merveille... ma pétition... vous savez bien...

j'ai la signature de la princesse... Tenez, tenez... et la recommandation de monsieur le baron.

RODOLPHE.

C'est bien.

ZANETTA.

Lisez tout de suite... et surtout ne me faites pas languir, comme il arrive toujours avec vous autres, messieurs de la cour.

RODOLPHE, souriant.

Sois tranquille, mon enfant... sois tranquille...

(Zanetta sort.)

MATHANASIUS.

Monsieur le comte a l'air bien joyeux...

RODOLPHE, ouvrant la pétition.

Oui, jamais je ne me suis senti plus dispos et mieux portant.

LE ROI, qui causait bas avec les courtisans, s'avançant au bord du théâtre.

Oui, messieurs, je vous annoncerai, demain, solennellement et officiellement, une importante nouvelle, qui convient fort à monsieur le baron...

MATHANASIUS, à part, faisant la grimace.

Joliment !

RODOLPHE, à part, après avoir lu.

O ciel !... « Ce soir... à dix heures, feignez d'être malade ! »

MATHANASIUS, l'observant.

C'est bien pour lui.

LE ROI.

Nouvelle qui vous plaira, j'en suis sûr ; car ce sont de nouveaux plaisirs qui nous arrivent... sans compter ceux d'aujourd'hui.

DIONIGI.

Le concert sera charmant.

RUGGIERI.

Et le bal délicieux !

LE ROI.

Quoique ma sœur ne puisse y paraître qu'un instant.

RUGGIERI et DIONIGI.

En vérité !

LE ROI.

Elle sera obligée de se retirer de bonne heure.

MATHANASIUS, *à part, avec colère.*

C'est bien cela... tout s'accorde !

LE ROI, *bas à Mathanasius.*

A cause du départ de demain et des préparatifs nécessaires... Vous savez ?

MATHANASIUS, *à part.*

Oui, je ne sais que trop bien !

LE ROI.

Mais nous... nous y passerons gaiement toute la nuit... N'est-ce pas, Rodolphe ?... (*Le regardant.*) Ah ! mon Dieu ! qu'as-tu donc ?

RODOLPHE.

Rien, Sire ; je ne me sens pas bien... une douleur soudaine et rapide...

MATHANASIUS, *à part.*

A merveille !... cela commence. (*Haut.*) Vous qui, tout à l'heure encore, vous portiez si bien !

RODOLPHE.

Oui, c'est inattendu... un frisson... une chaleur intérieure... une fièvre qui n'a rien d'apparent.

LE ROI.

Eh mais ! voilà monsieur le baron !... un docteur dis-

tingué... qui ne se trompe jamais. Il nous dira ce que c'est.

RODOLPHE, à part.

Ah ! diable... cela devient plus difficile.

MATHANASIUS, lui tâtant le pouls et secouant la tête.

Hum ! hum !...

TOUS.

Eh bien ! eh bien !...

MATHANASIUS.

C'est grave... très-grave !...

RODOLPHE, ne pouvant retenir un éclat de rire.

En vérité !...

MATHANASIUS.

Vous riez !... et vous avez tort ; ce n'est pas risible... Vous êtes dans un état qui peut devenir très-dangereux.

RODOLPHE, à part.

Ah ! l'excellent docteur !... C'est charmant !

MATHANASIUS.

Il y va de la vie... jeune homme !

LE ROI, vivement.

Serait-il possible ?

RODOLPHE, à part.

Il me seconde à merveille ! (Feignant de souffrir.) Ah !... je crains bien qu'il me soit impossible d'aller ce soir à ce concert, à ce bal !

MATHANASIUS.

Comme docteur, je le défends ! Vous resterez ici, de peur d'aggraver le mal, qui n'est déjà que trop considérable ; et si de simples mesures de précaution ne suffisent pas, j'ai, de plus, une ordonnance d'un effet immanquable... que je vais faire préparer... si vous voulez bien me le permettre.

LE ROI.

Comment donc !...

MATHANASIUS, faisant signe à son valet, qui est resté au fond, et lui parlant à part.

Tchircosshire, il faut me trouver trois lazzaroni armés de leur escopette, trois bravi dont tu sois sûr.

TCHIRCOSSHIRE.

Ia !

MATHANASIUS.

Qu'avant dix heures du soir ils soient en embuscade dans les bosquets qui entourent le pavillon de Diane...

TCHIRCOSSHIRE.

Ia !

MATHANASIUS.

Et s'ils voient un homme vouloir escalader le balcon...

TCHIRCOSSHIRE.

Ia !

MATHANASIUS, faisant le geste de tirer.

Cinquante ducats à chacun !... cela rentrera dans les fonds secrets de l'ambassade.

TCHIRCOSSHIRE.

Ia !

(Il s'éloigne.)

RODOLPHE, pendant ce temps et bas au roi.

Je suis désolé, Sire, de ce contre-temps... Vous qui comptiez sur moi pour retenir ce soir le docteur !

LE ROI, à demi-voix.

Je n'en ai plus besoin ; j'ai mieux que cela. Tu sauras tout demain matin.

RODOLPHE.

Bonne chance à Votre Majesté !

LE ROI, sortant.

Adieu, Rodolphe... adieu !

RUGGIERI, s'apprêtant à le suivre.

Adieu, mon cher. Je suis vraiment bien peiné ; mais nous viendrons te tenir fidèle compagnie... nous viendrons tour à tour assidûment.

DIONIGI, bas à Mathanasius.

Ah çà ! docteur, qu'est-ce qu'il a donc, décidément ?

MATHANASIUS.

Quoi ! vous ne l'avez pas deviné ?... Cette maladie terrible... contagieuse... qui ne fait pas de grâce...

RUGGIERI, s'éloignant de Rodolphe.

O ciel... la *maladetta !*

MATHANASIUS.

Précisément... Je lui disais bien que, s'il n'y prenait garde, il y allait de sa vie.

DIONIGI, s'éloignant de Rodolphe avec frayeur.

Adieu, Rodolphe, adieu !

RUGGIERI, de même.

Adieu, mon cher, à bientôt !

DIONIGI.

Certainement, à bientôt !

RUGGIERI.

Adieu ! adieu ! au plaisir !

(Ils sortent tous.)

SCÈNE X.

RODOLPHE, seul et riant.

A merveille ! l'effroi va se répandre, ainsi que la nouvelle. Ils s'éloignent rapidement, et j'entends derrière eux se fermer toutes les portes !... (Après un moment de silence.) A dix

heures!... elle va m'attendre! Et, ce matin, elle m'a dit en me donnant ce bouquet, ce ruban : (Tirant lentement le bouquet de son sein.) « Quelque prière... quelque demande que vous m'adressiez... » (Souriant.) C'est clair!... (Regardant la pendule.) Huit heures, à peine... Il y a loin encore, et, d'ici-là, je crois que je puis être tranquille pour ma soirée; les visites ne m'importuneront pas, et personne ne se dérangera du bal pour venir ici s'exposer au terrible fléau. C'est une belle invention que la *maladetta!*... admirable épreuve pour connaître et apprécier ses véritables amis!... Moi, qui en ai tant d'ordinaire!... moi, qui en suis accablé... (Regardant autour de lui.) Me voilà seul!... (Souriant.) C'est l'amitié réduite à sa plus simple expression!... et je peux, sans peine, compter ceux qui m'aiment.

(Il se rassied dans son fauteuil.)

SCÈNE XI.

RODOLPHE, ZANETTA.

(Zanetta s'est avancée doucement au milieu de l'appartement. Elle jette un coup d'œil sur Rodolphe, qui est étendu dans le fauteuil, va tranquillement prendre une chaise et vient s'asseoir à côté de lui, sans rien dire. Après un instant de silence, Rodolphe lève la tête, la regarde et pousse un cri.)

RODOLPHE.

Ah!

ZANETTA, froidement.

Me voilà!

RODOLPHE.

Toi, Zanetta!

ZANETTA, de même.

Oui, mon ami. Je ne faisais pas de bruit... j'ai cru que vous dormiez!



RODOLPHE, avec surprise et attendrissement.

Comment!... tu sais donc?...

ZANETTA.

Tous ces jeunes seigneurs, qui étaient ici, nous l'ont dit en s'en allant.

RODOLPHE, avec admiration.

Et tu viens!...

ZANETTA.

Tiens... cette surprise!... (D'un ton de reproche.) Eh bien, par exemple! est-ce que vous ne m'attendiez pas?... Je suis votre fiancée... votre femme... c'est ici ma place, et m'y voilà!... (Négligemment.) Voyons, monsieur, comment ça va-t-il?

RODOLPHE, hors de lui, et comme accablé.

Je n'en sais rien... je ne peux te dire ce que j'éprouve.

ZANETTA.

Allons!... allons, du courage!... ce ne sera rien!... bien d'autres en sont revenus... Le docteur a-t-il ordonné quelque chose?... non!... tant mieux!... je m'y entends mieux que lui, et je ne vous quitterai pas!... c'est-à-dire jusqu'à ce soir... parce que mon père ne sait pas que je suis ici.

RODOLPHE.

En vérité!...

ZANETTA.

Il me croit retirée dans ma chambre... il croit que je dors!... dormir!... ah! bien oui!... pendant qu'il fait, comme concierge du château, sa ronde ordinaire dans les jardins, je me suis échappée, sans lui en parler... parce que, quoiqu'il ait confiance en vous... de me voir ainsi venir toute seule... ici, vous soigner... il n'aurait peut-être pas voulu!... (Avec fermeté.) Et moi, je voulais!...

RODOLPHE.

Que je te remercie!...

ZANETTA.

A condition que je m'en irai de bonne heure.

RODOLPHE.

Rassure-toi !... je te renverrai avant dix heures.

ZANETTA.

Sitôt !... et pourquoi ?...

RODOLPHE.

C'est convenable.

ZANETTA.

Vous croyez ?

RODOLPHE, rêvant.

Et puis à dix heures... il faudra...

ZANETTA.

Quoi donc ?...

RODOLPHE.

Rien... rien !... une autre idée qui m'occupait... mais nous avons le temps d'ici-là... (Regardant la pendule.) Une heure, au moins.

ZANETTA.

Eh bien ! comment vous trouvez-vous ?...

RODOLPHE, la regardant.

Ah ! bien mieux... depuis que tu es là !

ZANETTA.

J'en étais sûre !... voilà pourquoi je suis venue. (Lui passant la main sur le front et sur les lèvres.) La peau est très-bonne... encore un peu sèche... un peu brûlante... (Retirant vivement sa main que Rodolphe vient d'embrasser.) Ah çà ! monsieur, voulez-vous être malade ?... oui ou non !...

RODOLPHE.

C'est ta faute, Zanetta ! tu es une garde-malade si séduisante, si dangereuse... (La repoussant de la main.) Tiens, Zanetta... laisse-moi... éloigne-toi.

ZANETTA.

Est-ce que ça va plus mal ?... est-ce que vous souffrez ?...

RODOLPHE.

Oui, cela me fait mal... de parler.

ZANETTA.

Oh ! alors, taisez-vous ! je ne vous ferai plus causer... Voulez-vous que je vous lise quelque chose ?

RODOLPHE.

Si tu veux !

ZANETTA.

Je ne lis pas trop bien !... à moins que vous n'aimiez mieux que je chante ?...

RODOLPHE.

Tu chantes donc ?...

ZANETTA.

Pas trop mal !... nous autres Siciliennes, nous savons toutes chanter... et puis, si ça vous ennuie... si ça vous endort... ce sera toujours ça de gagné pour un malade.

(Rodolphe est assis dans un fauteuil sur l'avant-scène, et Zanetta est placée sur un tabouret près de lui.)

Écoutez donc sans peur !... je cesserai
Dès que je vous endormirai !

AIR.

Sur les rivages de Catane,
Et sous les beaux mûriers en fleurs,
Etait gentille paysanne
Aux brunes et fraîches couleurs ;
Le rossignol chantait comme elle ;
Chacun se disait : Qu'elle est belle !
Chacun lui faisait les yeux doux...

(S'arrêtant et regardant Rodolphe.)

Dormez-vous, monseigneur ? dormez-vous ?

RODOLPHE.

Je n'ai garde !... sais-tu que c'est fort bien chanter ?
L'heure est encore loin ! j'ai le temps d'écouter.

ZANETTA.

Mais du pays cette merveille
Tout à coup languit dans les pleurs;
Et cette rose si vermeille,
Perd son éclat et ses couleurs!
Plaisirs, amours, s'éloignent d'elle,
De cette voix, jadis si belle,
Le rossignol n'est plus jaloux...
(S'arrêtant.)
Dormez-vous, monseigneur? dormez-vous?

RODOLPHE.

Impossible, ma chère!... en t'écoutant chanter.
(Regardant la pendule.)
Plus d'un quart d'heure encor, j'ai le temps d'écouter.

ZANETTA.

Qu'avait-elle,
Cette belle
Qui causait
Ce regret,
Ce chagrin
Si soudain?
Voulait-elle
Ou dentelle,
Ou brillant
Diamant?
Voulait-elle
Un amant?
Non, vraiment!...
Car elle en avait tant...
Et pourtant,
Quand on lui demandait
Les tourments qu'elle avait,
Francesca se taisait,
Soupirait
Et pleurait.
Ah! ah! ah! ah!

Vous ne pouvez croire
Une telle histoire?

Le fait est prouvé,
Il est arrivé !
Aucun ne l'ignore,
Et moi, je sens là
Que peut-être encore
Il arrivera !

Car j'ai su,
J'ai connu
Quel était
Son secret !
Elle aimait,
Adorait...
— Eh ! qui donc ?
Un garçon
Du canton ?...
— Mon Dieu ! non.
— Ce sergent
Si vaillant ?
Ce Beppo
Jeune et beau,
Qui portait
Un plumet
Élégant ?...
— Non, vraiment !
Elle aimait
En secret...
Le seigneur du pays,
Un séduisant marquis...
Et lui ne voyait pas
La pauvre fille, hélas !
Qui, pour lui, languissait
Et pleurait...
Ah ! ah ! ah ! ah !...

Vous ne pouvez croire,
Une telle histoire ?...
Le fait est prouvé,
Il est arrivé !
Aucun ne l'ignore,
Et moi, je sens là

Que peut-être encore
Il arrivera !...
(A Rodolphe qui se lève.) Ah ! ce n'est pas tout encore !

RODOLPHE.

Tant mieux !

ZANETTA.

Vous allez voir comment ça finit, et comment elle fut payée de son amour, la pauvre fille !

Un jour le seigneur passe
Pour aller à la chasse ;
Seigneurs l'accompagnaient,
Les cors retentissaient !
Sur son chemin, il voit
S'avancer un convoi ;
Filles de nos campagnes,
Portaient, d'un pas tremblant,
Une de leurs compagnes
Ceinte d'un voile blanc !...
— Ah ! dit-il, quelle est-elle ?
— C'est Francesca, la belle,
Qui n'a vécu qu'un jour...
Et qui mourut d'amour !...
— Vraiment, dit-il... la pauvre enfant...
Mais à la chasse on nous attend... —
Le cor au loin retentissait...
Et le convoi passait !...

Vous ne pouvez croire,
Une telle histoire ?...
Le fait est prouvé,
Il est arrivé !
Aucun ne l'ignore,
Et moi, je sens-là
Que peut-être encore
Il arrivera !

RODOLPHE, très-ému.

Ta chanson est touchante !...

ZANETTA.

Et véritable, hélas!

RODOLPHE.

Du moins, elle est charmante!

(Lui prenant la main.)

Et toi bien plus encore.

ZANETTA, retirant sa main.

Y pensez-vous, monsieur? un malade!

RODOLPHE.

Non pas,

Je suis guéri!...

ZANETTA, gaîment.

Alors donc, je m'en vas!

RODOLPHE, la retenant.

J'entends toujours ta voix et flexible et sonore!...

ZANETTA, souriant.

Dormez, monsieur, n'écoutez pas!

RODOLPHE.

Je vois toujours ces traits et ces yeux que j'adore!

ZANETTA.

Dormez, et ne regardez pas!

DUO.

RODOLPHE, la retenant.

Eh quoi! vouloir sans cesse
Partir!

ZANETTA.

Il faut que je vous laisse
Dormir.

RODOLPHE.

Lorsqu'en mon cœur s'élève
L'espoir!...

ZANETTA.

Bonne nuit et bon rêve...
Bonsoir!

RODOLPHE.

Un seul instant, ma chère,
Encor!

ZANETTA.

Je vais près de mon père,
Qui dort!

RODOLPHE.

Quand mes sens sont par elle
Charmés!...

ZANETTA.

A mes ordres fidèle,
Dormez!

Ensemble.

RODOLPHE.

Restons encore ensemble,
L'heure est loin, il me semble!
Près de moi son cœur tremble
Et d'amour et d'effroi!...
Oui, je vois qu'elle m'aime,
Et la sagesse même,
En ce moment suprême,
Cèderait comme moi!

ZANETTA, que Rodolphe retient.

Ne restons pas ensemble,
Il est tard, il me semble;
Je tressaille et je tremble
Et d'amour et d'effroi!
Rodolphe, ô toi que j'aime!
O toi, mon bien suprême,
De ma tendresse extrême,
Sauve-moi! défends-moi!

(Dans ce moment, on entend sonner au loin l'horloge de la ville.)

RODOLPHE.

C'est dix heures... ô ciel! ah! revenons à nous!

ZANETTA, regardant la pendule.

Eh! non; c'en est bien onze!

RODOLPHE.

Onze heures! que dit-elle?

ZANETTA, lui montrant le cadran.

Voyez plutôt!

(Prête à partir.)

Bonsoir!

RODOLPHE, qui a été regarder le cadran ; à part.

Grand Dieu! mon rendez-vous!
Il n'est plus temps!... Quelle excuse? laquelle?
On m'attendait!...

(Haut.)

Et moi, sans m'être méfié,
Près de toi, j'ai tout oublié.

ZANETTA, s'approchant de Rodolphe, qui vient de se jeter dans un fauteuil.

Et moi de même; il faut que je vous quitte,
Il se fait tard, bien tard...

(Gaîment.)

Et vous êtes guéri!
Mon père doit avoir terminé sa visite,
Et tout serait perdu s'il me trouvait ici.

(Elle gagne la porte à droite, et prête à sortir lui envoie un baiser.)

Adieu donc! bonne nuit!...

(On entend en dehors fermer les verrous de la porte à droite, puis ceux de la porte à gauche.)

Ah! grand Dieu!

RODOLPHE.

Qu'avez-vous?

ZANETTA.

Mon père, qui faisait sa ronde accoutumée,
De cette porte a tiré les verrous,
Et me voilà... près de vous enfermée!

RODOLPHE, gaîment.

Enfermés tous les deux par lui!

(A part.)

Du rendez-vous j'ai passé l'heure,

Et maintenant je vois qu'ici...
(Haut.)
Il faut bien, Zanetta, qu'avec toi je demeure
(Lui prenant la main.)
Eh quoi! tu trembles?

ZANETTA.

Oui!
Je ne puis dire, hélas! le trouble extrême,
Dont tous mes sens sont agités,
Je crains la nuit, notre amour... et moi-même!
(Lui montrant la croisée du fond.)
Si vous m'aimez, monsieur, partez!

RODOLPHE.

Moi, partir! quand jamais à mes yeux enchantés
Tu ne parus plus belle...

ZANETTA.

O trouble extrême!
Si vous m'aimez, partez! partez!...

RODOLPHE.

A sa voix il me semble
Que j'hésite et je tremble,
L'amour qui nous rassemble
La défend malgré moi!
(Il serre Zanetta contre son cœur; elle glisse entre ses bras et tombe à ses pieds.)
Pauvre fille! elle m'aime,
Je dois, ô trouble extrême!
Partir à l'instant même,
L'honneur m'en fait la loi.

Oui, que de l'honneur seul la voix soit écoutée!
Et pour être plus sûr de tenir mes serments,
(S'approchant du balcon du fond, dont il ouvre la fenêtre.)
Adieu, je pars!
(Il s'élance dans les jardins et disparaît.)

ZANETTA, seule, à genoux sur le devant du théâtre.

Et moi!... moi, qu'il a respectée,

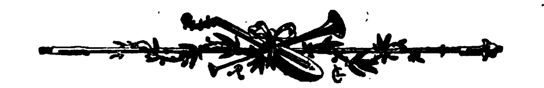
Je l'aime plus encore!

(On entend dans les jardins plusieurs coups de feu; elle pousse un cri.)

Ah! qu'est-ce que j'entends!

(Elle court au balcon du fond, et y tombe évanouie.)





ACTE TROISIÈME

Un pavillon circulaire à l'italienne. Une coupole soutenue par des colonnes, qui, de tous les côtés, donnent du jour et laissent apercevoir les jardins. — Au fond, un grand escalier de marbre, par lequel on descend dans le parc. — Deux portes latérales donnant dans d'autres appartements. — Dans les entre-deux des croisées, des consoles en marbre sur lesquelles sont des vases de fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

PLUSIEURS DAMES D'HONNEUR, puis LA PRINCESSE.

(Au lever du rideau, toutes les dames d'honneur de la princesse sont assises à travailler. La princesse entre lentement sur la ritournelle de l'air qui suit. Les dames se lèvent et la saluent avec respect, puis se rassoient sur un signe de la princesse.)

LA PRINCESSE, à part.

AIR.

Pendant toute la nuit, mon attente fut vaine!...
Dans mon mortel effroi, je compte les instants.
Il ne vient pas!... affront plus cruel que ma peine...
Et moi, fille de roi, je l'aime et je l'attends!...

Dans l'âme délaissée
Que l'amour a blessée,
La douce paix ne renaîtra jamais!

5.

Cette mer irritée,
Que le vent soulevait,
Cesse d'être agitée
Et le calme renaît;
Mais, dans l'âme offensée
Que l'amour a blessée,
La douce paix ne renaîtra jamais!...

(La princesse va s'asseoir devant son métier à tapisserie.)

SCÈNE II.

LES MÊMES; MATHANASIUS, montant par l'escalier du fond.

UN PAGE, annonçant.

M. le baron Mathanasius de Warendorf...

MATHANASIUS, s'approchant de la princesse et la saluant.

Qui vient faire sa cour à Votre Altesse et s'informer de son auguste santé... Vous avez hier quitté le bal de bien bonne heure.

LA PRINCESSE.

Oui... j'étais indisposée...

MATHANASIUS, avec intention.

Je l'ai bien vu... Votre Altesse semblait absorbée, et, contre son ordinaire, prêtait peu d'attention aux nouvelles que je lui racontais.

LA PRINCESSE.

Et que vous aviez peut-être composées exprès pour moi... Je vous en demande pardon, et j'espère que ce matin vous m'en dédommagerez... Qu'y a-t-il de neuf?... que dit-on à la cour?

MATHANASIUS.

Des choses fort extraordinaires... et qui pourront peut-être divertir ces dames.

LA PRINCESSE.

Je ne demande pas mieux.

MATHANASIUS.

C'est une aventure piquante, mystérieuse et tragique, arrivée cette nuit... une anecdote secrète et inexplicable.

LA PRINCESSE.

Un mot seulement... Est-elle vraie?..

MATHANASIUS.

Authentique... elle a, du reste, fait déjà assez de bruit... et ces dames ont dû entendre hier, à minuit, dans les jardins, plusieurs coups de feu...

LA PRINCESSE, avec distraction.

Oui... je crois me rappeler... j'étais déjà renfermée dans mon appartement.

MATHANASIUS.

C'était presque sous vos fenêtres... à deux pas...

LA PRINCESSE.

J'y ai fait peu d'attention, j'ai cru que c'était le signal d'un feu d'artifice...

MATHANASIUS.

C'était mieux que cela... (L'examinant.) Un homme, dit-on, descendant d'un balcon... ou essayant d'y monter... c'est ce dont on n'a pu s'assurer... La vérité est que c'était aux environs du pavillon de Diane...

LA PRINCESSE, à part, avec émotion.

O ciel!

MATHANASIUS.

Et des gens fidèles... que l'on ne connaît pas, que l'on n'a plus revus... mais que l'on suppose des gardiens du château ou des jardins...

LA PRINCESSE.

Eh bien! monsieur...

MATHANASIUS.

Ont fait feu dans l'ombre...

LA PRINCESSE.

Mais c'est affreux!... Sans savoir qui ce pouvait être?...

MATHANASIUS.

Un voleur... un malfaiteur... pas autre chose... ou pis encore, un conspirateur...

LA PRINCESSE.

Qui vous l'a dit?

MATHANASIUS.

Je le présume... malheureusement rien ne le prouve... car le coupable...

LA PRINCESSE, *vivement.*

N'a pas été atteint?...

MATHANASIUS.

Si vraiment... on a vu ce matin quelques gouttes de sang sur les marches de marbre du pavillon.

LA PRINCESSE, *à part.*

Ah! le malheureux... je ne lui en veux plus, je lui pardonne!

MATHANASIUS.

Et l'on prétend que le fugitif a été atteint au bras...

LA PRINCESSE, *vivement.*

Qu'en savez-vous?

MATHANASIUS.

On l'a dit... c'est une rumeur... un bruit... comme tous les bruits qui courent... et il s'en répand souvent de si singuliers... de si absurdes...

LA PRINCESSE.

Lesquels?

MATHANASIUS.

On prétend... mais c'est de la dernière invraisemblance, qu'un rendez-vous mystérieux... qu'un amant d'une de ces dames... (*Brouhaha parmi les dames d'honneur.*) Je vous ai dit que

c'était absurde... Du reste, si quelqu'un de la cour est le héros de cette aventure nocturne, il sera facile de le reconnaître...

LA PRINCESSE, avec émotion.

Et comment?...

MATHANASIUS.

A la blessure qu'il a reçue... Le premier bras en écharpe que nous verrons paraître...

LA PRINCESSE, de même, à part.

O ciel!...

MATHANASIUS.

A moins que prudemment ce chevalier malencontreux ne reste chez lui et ne s'abstienne de se montrer... ce qui voudra dire exactement la même chose...

LA PRINCESSE, à part.

Je suis perdue!...

UN PAGE, annonçant.

M. le comte Rodolphe de Montemart.

SCÈNE III.

LES MÊMES, RODOLPHE.

(Rodolphe entre vivement, salue de loin et avec respect la princesse et les dames qui l'entourent.)

LA PRINCESSE, à part, avec émotion.

C'est lui!

(Tous les regards se tournent vers Rodolphe, qu'on examine curieusement. Rodolphe s'approche de Mathanasius et lui tend la main gauche, que celui-ci secoue vivement.)

MATHANASIUS, à part et regardant le bras de Rodolphe.

C'est étonnant...

RODOLPHE, traversant et s'approchant de la princesse.

Son Altesse se porte-t-elle bien?

LA PRINCESSE, avec émotion.

Et vous, monsieur le comte, on vous disait souffrant?

MATHANASIUS.

Oui... hier soir... cette attaque de fièvre si subite... nous avait tous effrayés.

RODOLPHE.

Tout cela s'est dissipé... et ce matin, il n'en reste aucune trace...

MATHANASIUS, vivement en lui prenant la main droite qu'il secoue plus fortement que l'autre.

J'en suis enchanté... (A part.) Rien!... pas blessé...

LA PRINCESSE, stupéfaite, à part.

Ah! je reprends ma colère...

MATHANASIUS, à part.

Que sont-ils donc venus me raconter?...

LA PRINCESSE, à Rodolphe, lui montrant son métier à tapisserie.

Que pensez-vous de ce dessin, monsieur le comte?

RODOLPHE, s'approchant.

Délicieux!

LA PRINCESSE, à voix basse.

Je vous ai attendu hier.

RODOLPHE, de même et avec embarras.

Un obstacle terrible... imprévu... (Haut et ayant l'air d'examiner la tapisserie.) Ce bouquet me semble nuancé avec une délicatesse admirable...

LA PRINCESSE, à voix haute.

Vous trouvez?...

RODOLPHE, à voix basse.

Une affaire diplomatique, dont le roi m'avait chargé. (Haut.) Ces couleurs-là sont un peu sombres peut-être...

LA PRINCESSE, avec intention.

Oui... il faudrait éclaircir, si c'est possible... (Bas.) Le roi aurait-il des soupçons ?...

RODOLPHE, bas.

Je le crains... car retenu hier et renfermé par lui... (Au baron qui s'approche, et lui montrant l'ouvrage de la princesse.) N'est-ce pas, monsieur le baron... il y a là un peu de confusion ?

LA PRINCESSE.

Un peu d'obscurité...

MATHANASIUS, examinant la broderie.

Oui... oui... je suis de l'avis de Votre Altesse, tout cela me semble fort obscur... (A part.) Impossible d'y rien comprendre... et d'autant plus que j'ai vu de mes yeux... des taches de sang... Qui donc alors cela peut-il être ?

LE PAGE, annonçant.

Le roi, messieurs !

(Tout le monde se lève.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES; LE ROI, ayant le bras en écharpe.

LA PRINCESSE, courant à lui.

Eh ! mon Dieu !... qu'a donc Votre Majesté ?...

LE ROI.

Rien, ma chère sœur... moins que rien... une égratignure... Hier, en sortant du bal, où il faisait une chaleur étouffante... j'ai voulu prendre l'air... dans les jardins...

LA PRINCESSE.

Et vous êtes tombé ?

LE ROI.

Non... je me promenais... tranquillement... du côté de l'appartement de ces dames et du vôtre... le pavillon de Diane...

MATHANASIUS, à part.

Les maladroits !...

LE ROI, gaiment.

Lorsque tout à coup... j'ignore qui diable s'amuse à chasser dans mon parc à cette heure-là... plusieurs coups de feu partis d'un bosquet...

RODOLPHE et LA PRINCESSE.

Blessé... blessé !...

LE ROI.

Cela ne vaut pas la peine d'en parler... Mais si je peux découvrir les braconniers à qui je dois cette surprise... je les ferai pendre...

MATHANASIUS, à part, avec terreur.

Ah ! mon Dieu !...

LE ROI.

Non pour moi... mais pour ces dames, que cela pouvait effrayer...

RODOLPHE, bas.

Quelle imprudence, Sire !...

LE ROI, de même.

Que veux-tu ?... j'avais un rendez-vous de la baronne...

RODOLPHE, bas.

Et tenter de gravir ce balcon...

LE ROI, de même en riant.

Du tout, je descendais...

SCÈNE V.

LES MÊMES ; ZANETTA, tenant une corbeille de fleurs.

QUINTETTE.

LE ROI, à Rodolphe.

Mais tiens ! c'est Zanetta, c'est l'objet de ta flamme !
(A Zanetta.)

Que cherches-tu, ma belle? Est-ce lui?

ZANETTA.

Vraiment, non!
Je viens, par l'ordre de madame,
De fleurs garnir ce pavillon.

LA PRINCESSE, regardant Zanetta.

Des larmes dans tes yeux?

ZANETTA, les essuyant vivement.

Qui? moi!

LA PRINCESSE.

Je le vois bien!

RODOLPHE, vivement et se retenant.

Quoi! tu pleures?

ZANETTA.

Non, ce n'est rien!

(Se remettant à pleurer.)

COUPLETS.

Premier couplet.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Si je suis encor tout émue,
C'est que mon père m'a battue,
Et quand il bat, c'est de bon cœur!
Et pourquoi m'a-t-il chapitrée?
Pour avoir passé la soirée,
Hier, auprès de monseigneur.

(Elle montre Rodolphe.)

LA PRINCESSE, à part.

Avec lui! la soirée!..,

ZANETTA, continuant.

Et mon cher père que j'honore,
Et que j'ai toujours révéré,
M'a dit : Corbleu! je te battrai.
Si jamais ça t'arrive encore!
Et j'ai grand'peur, car d'après ça,

Il est bien sûr qu'il me battra!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

Deuxième couplet.

C'est malgré moi, je vous l'atteste,
Mais où l'on est il faut qu'on reste,
Quand on se trouve emprisonné;
Il le serait encor, peut-être,
S'il n'eût sauté par la fenêtre,
Alors qu'onze heures ont sonné!

LA PRINCESSE, à part.

Onze heures!...

ZANETTA, continuant.

Et mon cher père que j'honore,
Et que j'ai toujours révéré,
M'a dit : Corbleu! je te tuerai,
Si jamais tu l'aimes encore!...
Et j'ai grand'peur, car d'après ça,
Il est bien sûr qu'il me tuera!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

Ensemble.

LA PRINCESSE, à part.

L'on me trompe, l'on m'abuse!
C'est un mensonge, une ruse,
Que bientôt je connaîtrai,
Et qu'ici je déjouerai;
Je saurai tout... je le saurai!

MATHANASIUS, à part.

On nous trompe, on nous abuse,
Tout ceci, n'est qu'une ruse,
Que bientôt je connaîtrai,
Et qu'ici je déjouerai!
Je saurai tout... je le saurai!

ZANETTA.

Lorsque mon père m'accuse,
A ses yeux, jamais d'excuse,
Il l'a dit!... il l'a juré!

Je te battrai!... te battrai,
Je te battrai!... je te tuerai!

LE ROI, à part, regardant Mathanasius.

De son sang-froid je m'amuse,
Grâce au ciel! de notre ruse,
Il n'aura rien pénétré,
Notre amour est ignoré,
Oui, notre amour est ignoré!

RODOLPHE, à part, regardant la princesse.

Pour qu'à ses yeux je m'excuse,
Comment trouver quelque ruse?
Un moyen désespéré...
Non, jamais, je ne pourrai!
Non, non, jamais! je ne pourrai!

LE ROI, à la princesse qui voudrait interroger Zanetta.

Allons, venez, ma sœur;
Vous savez bien qu'avec monsieur l'ambassadeur
Nous devons ce matin causer.

LA PRINCESSE, à Rodolphe.

Monsieur le comte,
Mon éventail, mes gants...
(Bas à Rodolphe qui les lui présente.)
Que veut dire ce que j'apprends?

RODOLPHE, à voix basse et avec embarras.

Rien de plus simple... et quand vous saurez tout...

LA PRINCESSE, à voix basse.

J'y compte!

(Voyant le roi qui s'approche et lui présente la main, elle dit à voix haute à Rodolphe qui fait quelques pas pour sortir.)

J'ai des ordres pour aujourd'hui,
A vous donner!...

RODOLPHE, s'inclinant.

Je demeure!

LA PRINCESSE.

De chez le roi, quand tout à l'heure
Je sortirai, veuillez m'attendre ici.

MATHANASIUS, à part.

Ici !

Ensemble.

LA PRINCESSE.

L'on me trompe, l'on m'abuse, etc.

LE ROI.

De son sang-froid je m'amuse, etc.

MATHANASIUS.

On nous trompe, on nous abuse, etc.

ZANETTA.

Lorsque mon père m'accuse, etc.

RODOLPHE.

Pour qu'à ses yeux je m'excuse, etc.

(Le roi, la princesse, Mathanasius sortent par la porte à gauche, les dames d'honneur par le fond.)

SCÈNE VI.

RODOLPHE, sur le devant de la scène, ZANETTA, mettant des fleurs dans les vases du pavillon.

RODOLPHE.

Des ordres!... des ordres!... et que lui dire?... comment me justifier? Tromper et mentir encore... rougir à ses yeux!... ah! quelle honte!... quel esclavage!... mieux vaut tout lui avouer... mais c'est exposer à sa colère cette pauvre jeune fille, qui pour moi déjà n'a que trop souffert... et son père, ce brave soldat, qui la croit coupable...

ZANETTA, avec un soupir de résignation.

C'est là le plus terrible... mais n'importe, c'est pour vous !

RODOLPHE.

Zanetta !

ZANETTA.

Vous d'abord! vous toujours !

RODOLPHE, à part.

Ah ! je suis un indigne !... je suis un ingrat !... tant de générosité, tant de dévouement... pour moi qui combats et qui hésite encore... (Haut.) Écoute, Zanetta, il faut que je te l'avoue... il faut que tu saches la vérité... (Avec passion.) Je t'aime !

ZANETTA, en riant.

Eh bien !... cette nouvelle !... je le sais bien, et depuis longtemps.

RODOLPHE, avec entraînement.

Non, tu ne sais pas ce que j'ai ressenti depuis hier... jamais, jusqu'ici, je n'avais éprouvé d'attachement pareil... d'amour véritable... c'est ce qui fait que maintenant j'essaierais en vain de le cacher, malgré mes efforts on le verra, on s'en apercevra.

ZANETTA.

Pardine ! ce n'est pas un secret, tout le monde le sait !... et voilà pourquoi mon père veut me tuer... parce que je vous ai aimé... « Insensée ! m'a-t-il dit, ne vois-tu pas que ce grand seigneur veut t'abuser et te séduire ? » (Geste de Rodolphe.) Soyez tranquille, je vous ai défendu !... Je lui ai dit qu'hier encore vous vouliez m'épouser... que c'est moi qui n'avais pas voulu à cause de votre famille, et du roi, et de la cour.

RODOLPHE, la regardant avec émotion.

Pauvre fille !

ZANETTA.

Mais ces vieux militaires, ça n'entend rien... « Et s'il en est ainsi, a-t-il continué... porte-lui seulement la promesse que je vais t'écrire... » et moi j'ai refusé ! je n'ai pas besoin de promesse, votre parole vaut mieux encore !

RODOLPHE, troublé.

Ah ! Zanetta !

ZANETTA.

Mais alors il ne veut pas me laisser près de vous, et nous allons partir aujourd'hui, dans un instant... il prépare la barque qui doit nous emmener.

RODOLPHE, avec agitation.

Partir !... tu as raison ! c'est ce que je devrais faire !... oui, je m'expliquerai... je quitterai la cour... je partirai avec toi.

ZANETTA, vivement.

Ça n'est pas possible, mon père ne voudra jamais... ou il vous parlera encore d'engagement et de promesse.

RODOLPHE, avec chaleur.

Ah ! s'il ne tenait qu'à moi... si j'étais libre...

ZANETTA.

Quoi ! vraiment ?

RODOLPHE.

Je voudrais plus encore.

ZANETTA, avec joie.

Non, non, pas davantage... Ça suffit pour mon père.

RODOLPHE.

Mais écoute-moi, Zanetta, écoute-moi... Dieu ! la princesse !...

ZANETTA.

Qu'importe ?

RODOLPHE, troublé.

Devant elle, devant le roi, pas un mot, ou tout serait perdu.

ZANETTA.

Je n'en parlerai qu'à mon père... car maintenant nous pouvons partir tous les trois... et, dès que la barque sera prête, je viendrai vous le dire ici.

RODOLPHE, très-agité.

Non ! qu'on ne te revoie plus.

ZANETTA.

Eh bien! alors, je chanterai au pied de ce pavillon... ce sera le signal.

RODOLPHE.

Tout ce qu'il te plaira... mais va-t'en! va-t'en vite.

(Il la pousse vivement vers le fond et Zanetta sort.)

SCÈNE VII.

LA PRINCESSE, RODOLPHE, au fond du théâtre.

LA PRINCESSE, entrant avec agitation.

Oui... il n'y a que ce parti... il ne m'en reste pas d'autre... (Apercevant Rodolphe qui redescend.) Ah! vous voilà, monsieur... les instants sont précieux... et d'abord... ces explications que vous me devez...

RODOLPHE, avec embarras.

Je l'ai dit à Votre Altesse... une conférence secrète dont le roi m'avait chargé avec l'ambassadeur de France...

LA PRINCESSE.

Hier soir?

RODOLPHE.

Oui... madame.

LA PRINCESSE, avec ironie.

L'ambassadeur était parti hier matin.

RODOLPHE, à part.

O ciel! (Haut et vivement.) Pour tout le monde, mais pas pour nous... et à l'issue de cette conférence, enfermé, comme je vous l'ai dit, prisonnier dans ce pavillon, je serais encore sous les verrous, sans la fille du concierge qui, hier soir, m'a enfin délivré.

LA PRINCESSE.

Comment cela?

RODOLPHE.

En m'ouvrant une persienne qui donnait sur les jardins, et par laquelle, pour vous rejoindre, je suis sorti, mais trop tard, d'une prison que je devais, je le crains bien, à la défiance du roi.

LA PRINCESSE, *vivement.*

Vous le croyez?

RODOLPHE, *de même.*

J'en suis sûr!... car lui, pendant ce temps, rôdait à ma place, et en sentinelle, sous votre balcon...

LA PRINCESSE.

Oui... oui... il avait des soupçons... et d'après ce mariage qu'ils ont résolu.

RODOLPHE.

Que dites-vous?

LA PRINCESSE.

Eh oui! monsieur... ce baron Mathanasius, qui nous épiait... est un envoyé de l'archiduc de Bavière, il venait demander ma main, que mon frère a accordée...

RODOLPHE.

Il serait vrai?

LA PRINCESSE.

Voilà depuis hier ce que je voulais vous dire... mais ne pouvant ni vous voir, ni m'entendre avec vous... il m'a fallu me confier à l'une de mes dames d'honneur, la comtesse Bianca, pour les préparatifs.

RODOLPHE.

Lesquels?

LA PRINCESSE, *avec expression.*

Vous me le demandez!

DUO.

A cet hymen, pour me soustraire,
Je n'avais plus qu'un seul espoir :

Loin de la cour et de mon frère,
C'est de fuir avec vous, ce soir!
(A Rodolphe qui tressaille.)
Quoi! vous tremblez!

RODOLPHE.

Pour vous, madame!
Sur les desseins par vous formés,
Lorsque le trône vous réclame!...

LA PRINCESSE, avec amour et exaltation.

Que m'importe!... si vous m'aimez!

Ensemble.

LA PRINCESSE.

Oui, le sceptre et l'empire
Ne sont rien pour mon cœur!
Et l'amour qui m'inspire
Suffit à mon bonheur!

RODOLPHE, à part.

Que répondre?... que dire?
Infidèle et trompeur,
Le remords me déchire
Et vient briser mon cœur!

LA PRINCESSE.

Venez! partons!... voici l'instant!
(On entend dans la coulisse, à gauche, Zanetta chanter l'air qui sert de signal pour le départ.)

ZANETTA, dans la coulisse.

Tra la, la, la, la, la, la, la!

RODOLPHE, à part et avec trouble.

Grand Dieu! c'est Zanetta!... c'est elle!

LA PRINCESSE.

Partons!

RODOLPHE, à part, montrant la princesse.

Ici l'honneur m'appelle.
(Montrant à gauche du côté de Zanetta.)
Et là... c'est l'amour qui m'attend!

LA PRINCESSE, au bord du théâtre et à demi-voix, pendant qu'en dehors on entend toujours à haute voix la chanson de Zanetta.

La route encor nous est ouverte!...

RODOLPHE, de même.

Pour moi, je crains peu le danger,
Mais c'est courir à votre perte!

LA PRINCESSE, de même.

Non, l'amour doit nous protéger.

RODOLPHE, de même.

Ah! pour vous bravant le supplice,
Je puis accepter le trépas,
Mais non ce noble sacrifice,
Qu'hélas! je ne mérite pas!

LA PRINCESSE, étonnée et le regardant avec jalousie.

Que dit-il?...

Ensemble.

LA PRINCESSE, le regardant.

Quel trouble l'agite?
Il tremble... il hésite!
Moi-même, interdite,
Je me sens frémir!
Le doute me lasse!
Quel sort nous menace?
Ah! parlez, de grâce,
Dussé-je en mourir!

RODOLPHE.

Je tremble... j'hésite,
Le remords agite
Mon âme interdite...
Ah! que devenir?
Le sort qui m'enlace
Partout me menace
Tout mon sang se glace,
Je me sens mourir.

ZANETTA, au dehors.

Tra la, la, la, la,
La, la, la, la, la, etc.

RODOLPHE, troublé.

Oui, madame, ce nom et ce titre d'épouse...

LA PRINCESSE.

Dont vous êtes digne.

RODOLPHE, hésitant.

Oui, par mon dévoûment, mais...

LA PRINCESSE, avec une colère concentrée.

Rodolphe, écoutez-moi !... je ne suis pas jalouse,
Si jamais je l'étais !...

Ensemble.

LA PRINCESSE, le regardant.

Quel trouble l'agite ? etc.

RODOLPHE.

Je tremble, j'hésite, etc.

ZANETTA, au dehors.

Tra la, la, la, la, etc.

LA PRINCESSE.

Parlez !... parlez !

RODOLPHE.

Ah ! pitié pour un misérable !

LA PRINCESSE.

Non, non... que ses forfaits par moi soient châtiés !

RODOLPHE.

Grâce pour un coupable !

LA PRINCESSE, avec colère.

Mais, enfin, ce coupable,
Où donc est-il ?

RODOLPHE, tombant à genoux.

A vos pieds!
Cet amour qui pour nous d'abord ne fut qu'un jeu,
Est maintenant plus fort que ma raison.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; LE ROI, MATHANASIUS, ZANETTA.

(Le roi et Mathanasius entrent par le fond, et Zanetta par la porte à gauche. A leur vue Rodolphe se relève vivement, mais le roi l'a aperçu. Tout cela s'est exécuté sur les dernières mesures du morceau précédent.)

FINALE.

LE ROI.

Grand Dieu!
(A Mathanasius.)
Punissons qui nous a trahi!

ZANETTA, avec effroi.

Le punir... lui!

LE ROI, à sa sœur, montrant Mathanasius.

La comtesse Bianca, dont on paya le zèle,
Nous a de vos projets fait un rapport fidèle...

LA PRINCESSE, à part.

C'est fait de moi!...

RODOLPHE, à demi-voix, à la princesse.

Non, tant que je vivrai!

LE ROI.

Et ces apprêts de départ... cette fuite...
J'en saurai le motif!...

ZANETTA.

Ah! je vous le dirai!
Ne punissez que moi... moi seule!...

LE ROI.

Parle vite!

(Sévèrement.)

Et ne m'abuse pas!... ou sinon!...

ZANETTA, tremblante.

Oui, mon roi!

LE ROI.

Eh bien! ce départ qu'il médite?...

ZANETTA.

C'était avec moi!

MATHANASIUS et LE ROI.

Avec elle!...

ZANETTA.

Avec moi!

LE ROI, d'un air d'incrédulité.

Quoi! cet enlèvement, cette fuite?...

ZANETTA.

Avec moi!

LE ROI.

Et ce secret mariage?

ZANETTA.

Avec moi!

LE ROI.

Un mariage!... avec toi!

ZANETTA, timidement.

Pas encor!... Mais du moins en voici la promesse,
Qu'il allait me signer!...

(Elle remet le papier au roi.)

LA PRINCESSE, avec colère.

O ciel!

RODOLPHE, vivement au roi, et lui montrant la princesse.

Oui, Son Altesse
Daignait nous protéger! et d'un cœur pénétré,

Je l'en remerciais... quand vous êtes entré!
(Le roi s'est rapproché de Mathanasius, à qui il a montré ce papier.)

LE ROI.

Qu'en dites-vous?

MATHANASIUS, à voix basse.

Je n'ai rien à répondre,
Mais on nous trompe!...

LE ROI, de même.

Eh bien! je saurai les confondre.
(A voix haute et froidement.)
A cet hymen, je consens de grand cœur!
(En ce moment, entrent le chancelier et plusieurs seigneurs de la cour, qui se placent à gauche, et des dames d'honneur de la princesse, qui se placent à droite.)

ZANETTA, sautant de joie.

Est-il possible!... Non, c'est sans doute une erreur!
Moi, sans nom, sans naissance!

LE ROI.

Eh bien donc! je te donne
Un nom, un titre, un rang!... Relève-toi, baronne!
Et nous signerons tous! moi, d'abord, puis ma sœur.
(Il fait signe au chancelier, qui est à la gauche du théâtre, de s'asseoir à la table, et d'écrire le contrat.)

LA PRINCESSE, bas à Rodolphe.

Jamais!

RODOLPHE.

Au nom du ciel! pour vous, pour votre honneur!

LA PRINCESSE, à voix basse.

Plutôt nous perdre, vous et moi-même!

RODOLPHE, à part.

O terreur!
(Le roi, après avoir donné les ordres au chancelier, qui écrit, passe à droite, entre Rodolphe et sa sœur.)

ZANETTA, qui vient de causer avec Mathanasius.

Moi, baronne et comtesse!...

(Prenant les bouquets qui sont restés dans la corbeille sur la table.)

Adieu, mes fleurs chéries,
Pour la dernière fois, je vous aurai cueillies!
Mais avant d'abdiquer, laissez-moi, grâce à vous,
M'acquitter des bienfaits qu'ici je dois à tous!

(Présentant un premier bouquet à Mathanasius.)

COUPLETS.

Premier couplet.

A vous, monseigneur
L'ambassadeur,
La jardinière
Vous offrira
Ce présent-là.
Pour vous c'est bien peu,
Mais mon seul vœu
Est de vous plaire.
Cette fleur-là
Vous le dira!

(Passant devant Rodolphe et s'adressant au roi.)

Deuxième couplet.

Vous, mon roi, dont la puissance
M'a donné rang et naissance,
Et mieux encor, le droit heureux
(Montrant Rodolphe.)
De le chérir à tous les yeux,
Quand chacun blâmait
Et proscrivait
Mon mariage,
Cette main-là
Nous protégea!
A vous, dès ce jour,
Et mon amour,
Et mon hommage...

(Tenant un bouquet qu'elle va lui offrir.)

Cette fleur-là

Vous le dira!

(En ce moment, le chancelier fait signe au roi que tout est prêt; le roi quitte Zanetta et passe près de la table à gauche.)

ZANETTA, qui s'est approchée de la princesse, lui offre son dernier bouquet.

Vous, fille de roi,
Daignez de moi
Prendre ce gage.

RODOLPHE, saisissant ce bouquet et lui donnant à la place le bouquet de fleurs artificielles qu'il vient de tirer de son sein. — A demi-voix.

Non pas!... mais celui-ci.

ZANETTA, étonnée et troublée, présente le bouquet à la princesse, en regardant toujours Rodolphe.

Daignez... recevoir... les fleurs... que voici!

LA PRINCESSE, apercevant et reconnaissant le bouquet du premier acte, qu'elle a donné à Rodolphe.

O ciel!... je me perdrais!... et pour lui!...

LE ROI, qui après avoir signé à la table à gauche passe à droite près de sa sœur.

Qu'as-tu donc?...

LA PRINCESSE, avec émotion.

Rien!... rien!...

(Le roi lui fait signe d'aller signer. La princesse traverse le théâtre, s'approche de la table à gauche, hésite un instant, puis signe vivement, et dit avec ironie à Rodolphe et à Zanetta.)

Noble hymen! hymen auguste!...
Qui nous semble et digne et juste,
Nous l'approuvons et de grand cœur.
(Se retournant vers Mathanasius.)
Partons!... monsieur l'ambassadeur!...
Partons!

Ensemble.

LE ROI, à Mathanasius, lui montrant sa sœur.

Emmenez l'épouse chérie,
Pour votre roi, par vous, choisie!

LA PRINCESSE.

Oui, ma fierté, par lui trahie,
A retrouvé son énergie.

MATHANASIUS, tenant la main de la princesse, et se frappant le front.

C'est une aventure inouïe,
Qui confond ma diplomatie!

RODOLPHE, à la princesse.

A vous le sceptre qu'on envie!
(A part, regardant Zanetta.)
A moi!... le bonheur de la vie!...

ZANETTA, à la princesse.

A vous le sceptre qu'on envie!...
(A part, regardant Rodolphe.)
A moi!... le bonheur de la vie!...

LE CHŒUR.

C'est une faveur inouïe!
Le roi lui-même les marie!

(Mathanasius a présenté respectueusement sa main à la princesse, qui s'éloigne en jetant sur Rodolphe et Zanetta un regard de dédain. Les seigneurs et dames de la cour se sont rangés en haie pour les laisser passer. Le roi, en signe de réconciliation, tend la main à sa sœur, tandis que Rodolphe serre tendrement Zanetta contre son cœur.)



L'OPÉRA A LA COUR

OPÉRA-COMIQUE EN QUATRE PARTIES

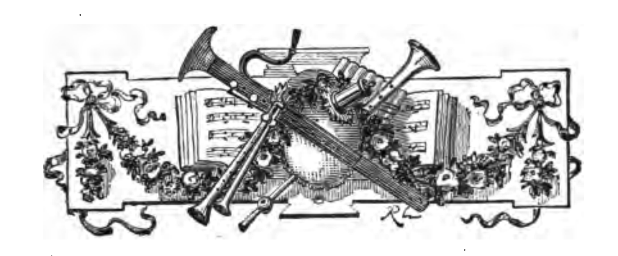
En société avec M. de Saint-Georges

MUSIQUE ARRANGÉE PAR A. GRISAR ET A. BOIELDIEU.

Théatre de l'Opéra-Comique. — 16 Juillet 1840.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE PRINCE ERNEST.	MM. ROGER.
LE DUC DE WALDEMAR.	MASSET.
LE COMTE MAGNUS.	BOTELLI.
M. DE BAMBERG, gouverneur du prince Ernest	CHOLLET.
CORNÉLIUS, maître de chapelle du grand-duc	RICQUIER.
LE GRAND-DUC.	HENRI.
LE GRAND ÉCUYER.	—
LA PRINCESSE AMÉLIE, fille du grand-duc.	Mmes EUGÉNIE GARCIA.
Mlle MINA DE BARNHEIM, première demoiselle d'honneur de la princesse	HENRI POTIER.

A la cour du grand-duc.



L'OPÉRA A LA COUR

PREMIÈRE PARTIE

Un appartement du palais du grand-duc.

SCENE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, à droite de l'acteur, LA PRINCESSE AMÉLIE **est occupée à broder; près d'elle,** LE COMTE MAGNUS **et** LE DUC DE WALDEMAR; **à gauche,** Mlle MINA DE BARNHEIM; **près d'elle,** LE PRINCE ERNEST **et** M. DE BAMBERG.

INTRODUCTION.

MAGNUS et WALDEMAR, à la princesse.

S'il vous était possible
De lire dans mon cœur,
De votre âme insensible
S'éteindrait la rigueur !...

MINA, à Ernest, à demi-voix,

Lorsque vos deux rivaux font assaut de tendresse
Auprès de la princesse,

Vous qui, comme eux, prétendez à sa foi...
Vous vous taisez !...

BAMBERG.

Vous, mon prince ! et pourquoi ?

ERNEST, avec humeur.

Moi, je ne sais qu'aimer et ne sais pas le dire.

MINA.

C'est un tort !...

BAMBERG.

Et ça m'en fait à moi, monseigneur,
Moi, votre professeur et votre gouverneur,
Qui devrais vous apprendre à parler...

ERNEST.

Je ne l'ose.

MINA.

On se déclare en vers, monseigneur, comme en prose ;
Et si j'étais de vous, moi, j'aurais proposé
Ces séguédilles espagnoles,
Ce bel air sur lequel vous avez composé,
Tantôt, d'amoureuses paroles.

ERNEST.

Non, non, jamais je ne l'aurais osé !

Ensemble.

ERNEST.

Non ! il m'est impossible
De vaincre sa froideur,
Et son cœur insensible
Rirait de ma douleur.

MINA et BAMBERG.

Il n'est pas impossible
De vaincre sa rigueur,
Et la plus insensible
N'a-t-elle pas un cœur?

AMÉLIE, souriant, à Magnus et à Waldemar.

Non ! il n'est pas possible

D'adoucir mes rigueurs,
Et mon cœur inflexible
Se rit de vos douleurs.

MAGNUS et WALDEMAR.

S'il vous était possible
De lire dans mon cœur,
De votre âme insensible
S'éteindrait la rigueur !

SCÈNE II.

LES MÊMES ; LE GRAND-DUC, CORNÉLIUS.

ERNEST.

C'est le grand-duc !

AMÉLIE, se levant et allant à lui.

Mon père !

BAMBERG.

Et son ami fidèle,
Maître Cornélius, son maître de chapelle.

MINA, à demi-voix.

Qui nous enseigne ici la musique.

BAMBERG, de même.

En ce cas,
Il a l'art d'enseigner ce qu'il ne connaît pas.

MINA, souriant.

Quel blasphème !...

LE GRAND-DUC, à Magnus et à Waldemar.

Bonjour, duc ! et vous, noble comte,
Pour la chasse, tantôt, ici, sur vous je compte.
(S'adressant à Amélie, dont il prend la main.)
Longtemps je te laissai maîtresse de ton choix,
Ma fille ; mais, enfin, il faut qu'on se prononce...
Aujourd'hui, je le veux.

MAGNUS, s'inclinant.

Et quels que soient nos droits...

WALDEMAR.

Chacun, avec respect, attend votre réponse.

AMÉLIE, se tournant vers Cornélius.

Maître Cornélius, n'est-ce pas le moment
De ma leçon de musique ?...

CORNÉLIUS.

Oui, vraiment.

MAGNUS.

Nous est-il permis de rester ?...

AMÉLIE.

Sans doute...

(A Cornélius.)
Que dirons-nous ?...

CORNÉLIUS.

Quelque air de moi...

LE GRAND-DUC, s'asseyant au milieu du théâtre, dans un fauteuil.

J'écoute.

J'adore sa musique... il n'est rien de pareil...
Elle me rafraîchit, me calme, me délasse...
Et me procure seule un doux et bon sommeil,
Que je ne puis trouver... pas même après la chasse.

CORNÉLIUS, s'inclinant.

C'est trop d'honneur !

LE GRAND-DUC.

Voilà bientôt dix ans
Qu'il a ce privilége...

MINA.

Exclusif.

CORNÉLIUS.

Je m'applique
A le garder toujours... car, en fait de musique...

(A part.)
On n'entend que la mienne.

AMÉLIE, à Cornélius.

Eh bien ! je vous attends.

CORNÉLIUS, montrant à Mina des papiers qui sont sur la table.

Vous n'avez qu'à choisir... prenez un de mes airs.

(Mina prend un papier sur la table, le montre à Ernest, puis le remet à Amélie.)

ERNEST, bas à Mina.

O ciel ! que faites-vous ?...

MINA, de même.

Elle entendra vos vers !...

AMÉLIE.

COUPLETS.

Premier couplet.

Nisida, la cruelle,
Rit des vœux
Amoureux,
Et Giuseppo près d'elle
Se mourait
Et chantait :

« Je n'ose te le dire,
« Et pour toi, chaque jour,
« En secret je soupire
« Et je me meurs d'amour. »
Mais la beauté trop sévère
Lui répondit : « Pour me plaire,
« Il faut souffrir et se taire !... »
Et dans sa peine, hélas ! le pauvre amant
A ses rivaux s'en allait chantant :

« Nisida, la cruelle,
« Rit des vœux
« Amoureux,
« Et soupirer pour elle
« C'est languir
« Et mourir !... »

CORNÉLIUS et AMÉLIE.

D'une beauté cruelle,
Redoutez la rigueur ;
Mieux vaut vivre loin d'elle
Que mourir de douleur !...

AMÉLIE.

Deuxième couplet.

« De ton indifférence,
« Je pourrais me venger !...
« Pour guérir ma souffrance,
« Je fais vœu de changer.
« Je sais une autre belle,
« Jeune blonde aux yeux bleus,
« Qui, pour moi moins cruelle,
« Accueillera mes vœux ! »
Et la beauté si sévère
Lui dit : « Eh bien ! allez plaire
« A cette jeune bergère !... »
Mais son amant qui l'entend et frémit...
Loin d'obéir, hélas ! lui répondit :

« Nisida, la cruelle,
« Rit des vœux
« Amoureux,
« Et soupirer pour elle
« C'est languir
« Et mourir !... »

CORNÉLIUS et AMÉLIE.

D'une beauté cruelle,
Redoutez la rigueur ;
Mieux vaut vivre loin d'elle
Que mourir de douleur !...

LE GRAND-DUC, à Cornélius, qui semble lui demander son avis.

Vous vous gâtez, maître Cornélius,
Et je ne vous reconnais plus...

CORNÉLIUS, suffoqué.

Comment donc, monseigneur !

LE GRAND-DUC.

Méthode détestable !
Cet air joyeux et sautillant
Ne m'aura pas permis de dormir un instant!
Je ne veux plus rien de semblable.

CORNÉLIUS, troublé.

J'avais fait cet air-là, je ne sais pas comment !...
C'est un moment d'erreur !... aussi je me conforme
A vos sages avis.

LE GRAND-DUC.

Voyez-vous, en fait d'air,
Et quand il ne faut pas que je dorme,
Je n'en connais qu'un seul, qui, d'un chasseur expert
Doit exciter la louange et l'estime,
C'est un vieil air français, que je trouve sublime,
Celui du bon roi Dagobert.

Le bon roi Dagobert
Était un chasseur encor vert.

MINA et AMÉLIE.

Le grand saint Éloi,
Ministre du roi...

LE GRAND-DUC, MINA et AMÉLIE.

Tra, la, la, la, la,
Tra, la, la, la,
La, la, la.

TOUS, au grand-duc, en riant.

Ah ! c'est charmant !
C'est ravissant !
Je suis de votre sentiment !
Oui ! c'est charmant !

LE GRAND-DUC.

A tantôt, messieurs !...

AMÉLIE.

Maître Cornélius, j'aurais à vous parler.

CORNÉLIUS.

Je suis aux ordres de mon écolière.

(Le grand-duc sort par la droite avec Cornélius, Amélie va pour les suivre, Ernest s'approche d'elle, elle lui fait une froide révérence, puis elle sort en faisant un salut gracieux à Magnus et à Waldemar, qui s'éloignent par le fond.)

SCÈNE III.

ERNEST, BAMBERG, MINA.

ERNEST, à Bamberg.

C'est aujourd'hui qu'elle doit faire connaître celui de nous qu'elle préfère... et tu le vois, tous les saluts gracieux sont pour mes rivaux... à peine laisse-t-elle tomber un regard sur moi...

BAMBERG.

Je n'ai jamais prétendu que les princesses n'eussent pas de caprices !...

MINA.

Et pourquoi, s'il vous plaît, n'en auraient-elles pas ?

BAMBERG.

Les demoiselles d'honneur en ont bien... et voici mademoiselle Mina de Barnheim, qui chaque jour met à l'épreuve la philosophie de votre gouverneur...

ERNEST, avec dépit.

Ah ! tu as de la philosophie !... tu es bien heureux... moi je n'en ai pas... Aussi, dès aujourd'hui je quitte la cour et la princesse.

MINA.

Vous ne l'aimez donc pas ?...

ERNEST.

Plus que jamais !

BAMBERG.

Voilà pourquoi il s'en va ?

MINA.

Ce n'est pas le moyen d'arriver !... A la cour, il faut de la patience.

ERNEST.

Je n'en ai plus, j'y renonce.

MINA.

Quand toutes les chances étaient pour vous...

ERNEST, *vivement.*

Est-il possible ?

BAMBERG.

C'est ce que je ne cesse de vous dire.

MINA.

Ce départ ruinerait toutes vos espérances.

BAMBERG.

Et les miennes ! il faut que Son Altesse soit mariée... il le faut !... ma fortune en dépend... son auguste père, qui a toute confiance en moi, m'a dit : « Monsieur de Bamberg, vous avez appris à mon fils ce qui est nécessaire à un prince... — Monseigneur, je lui ai appris tout ce que je savais : la danse, l'équitation, l'éloquence et le cornet à piston... — Il faut plus encore... il faut que vous lui donniez une femme... il y a présentement en Allemagne trois princesses qui lui conviennent... aidez-le à choisir... S'il revient marié, je vous donne vingt mille florins de pension, sans compter trois cordons et deux croix par-dessus le marché... mais si mon fils reste célibataire, comme ce sera l'effet de vos mauvais conseils... je vous fais enfermer !... »

MINA.

O ciel !...

BAMBERG.

Il y va de ma liberté.

MINA.

Si Son Altesse ne perd pas la sienne !...

BAMBERG.

Et c'est bien le prince le plus difficile à gouverner et à marier...

ERNEST, d'un ton de reproche.

Bamberg !...

BAMBERG, s'inclinant.

Pardon, mon prince !... (A Mina.) Je m'en rapporte à vous-même... la première de nos prétendues, la princesse Brigitte, accueillait notre recherche de la manière la plus favorable... j'étais enchanté... monseigneur ne l'était pas... elle était trop dévote, trop mystique... ne sortait pas de son oratoire... nous en prîmes congé un dimanche avant le sermon... La princesse Catherine, la seconde, était un esprit fort qui lisait Voltaire, Jean-Jacques et George Sand... j'étais ravi, et monseigneur indigné... scandalisé... vous conviendrez que c'est terrible... de deux en aimerez-vous une? nullement!... Monseigneur se met à en adorer une troisième... et laquelle ?... celle qui dédaigne tous les partis et ne veut pas se marier... voilà où nous en sommes... c'est à se désespérer !...

MINA.

Pas encore !...

ERNEST.

Je n'ai cependant pu obtenir d'Amélie un seul aveu !...

MINA.

Vos deux rivaux n'en ont pas obtenu davantage... et je sais, moi sa première demoiselle d'honneur, que plusieurs fois elle a parlé de vous avec intérêt...

ERNEST, avec joie.

Ah ! s'il était vrai !...

MINA.

J'étais là... elle a même ajouté avec un soupir : « Ah ! quel dommage !... »

ERNEST.

Quel dommage !...

BAMBERG.

Quoi ?

MINA.

C'est ce que j'ai demandé... et sans avoir l'air de m'entendre, Son Altesse a ajouté lentement : « Quel dommage qu'il ne soit pas ce que j'ai rêvé ! »

ERNEST.

Et qu'a-t-elle rêvé ?

BAMBERG.

Il faudrait le savoir !...

MINA.

Voilà justement ce que j'ignore...

ERNEST.

Et qui donc serait plus instruit ?

MINA.

Personne !...

BAMBERG.

C'est juste !... quand on n'a pas confiance en sa demoiselle d'honneur... (A Ernest.) C'est comme si vous vous cachiez de moi, votre précepteur, votre gouverneur et votre serviteur !... il n'y aurait plus d'espoir !...

MINA.

Peut-être, cependant !...

ERNEST.

Comment cela ?

MINA.

Il y a quelqu'un ici qui jouit près d'elle et près du grand-duc, d'un crédit illimité.

BAMBERG.

Et qui donc ?

MINA.

Cornélius, son maître de musique.

BAMBERG.

Un intrigant et un sot !...

MINA.

Deux raisons pour parvenir !...

ERNEST.

Mais il ne sait rien !...

MINA.

Il a su gagner, et mieux encore conserver la faveur du maître... la princesse le consulte... ils ont des conférences mystérieuses... dans ce moment encore...

ERNEST.

Tu crois qu'il possède son secret ?

MINA.

Je le parierais !...

BAMBERG.

Et pour le faire parler ?...

MINA.

Il n'y a peut-être qu'une personne... et c'est moi...

ERNEST, vivement.

Ah ! ma fortune et ma vie !...

BAMBERG.

Moi de même... ma pension, mes cordons et mes croix... je mets tout à vos pieds, ainsi que mon amour... car je vous aime, vous le savez...

ERNEST.

Je l'atteste !... et la preuve... c'est qu'il est jaloux... jaloux comme un tigre.

MINA.

C'est bien !... ou plutôt, c'est mal !... dans ce moment, du moins... car pour réussir, il me faut séduire maître Cornélius...

BAMBERG.

Je m'y oppose !...

MINA.

C'est déjà fait !...

BAMBERG.

Quoi ! cette vieille double-croche oserait vous aimer ?...

MINA.

Depuis longtemps !... et pourquoi pas ?... la musique est le chemin du cœur !...

BAMBERG.

Pas la sienne !...

MINA, regardant à droite.

Le voici !... éloignez-vous !...

BAMBERG.

M'éloigner !...

ERNEST.

Eh ! oui, sans doute... il le faut !

BAMBERG.

Je ne veux pas !...

ERNEST, haut, devant Cornélius qui entre.

Je vais chez le grand-duc... monsieur de Bamberg, suivez-moi !...

BAMBERG.

Oui, monseigneur... (Bas à Mina.) Ne lui plaisez pas trop...

MINA, souriant.

Je tâcherai !...

(Ernest et Bamberg sortent par le fond.)

SCÈNE IV.

MINA, CORNÉLIUS.

CORNÉLIUS.

A quoi pensait mademoiselle de Barnheim ?...

MINA.

Je ne vous ferai pas la même demande... vous ne répondriez pas !

CORNÉLIUS.

Si vraiment !

MINA.

Alors, vous mentiriez !...

CORNÉLIUS.

Jamais avec vous !... mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit... c'est de l'objet qui tout à l'heure vous occupait.

MINA.

Vous serez discret ?...

CORNÉLIUS.

Toujours !...

MINA.

Eh bien ! la personne qui m'occupait... c'était vous...

CORNÉLIUS.

Est-il possible !...

MINA.

Je réfléchissais... car je réfléchis quelquefois ; et je me disais : Maître Cornélius veut me tromper...

CORNÉLIUS.

Moi !...

MINA.

Oui... il y a ici quelqu'un qui veut tromper l'autre... vous balbutiez... vous hésitez... vous avez des projets !...

CORNÉLIUS.

Par exemple !...

MINA.

ROMANCE.

Premier couplet.

Non, monsieur, en vain
Vous cachez votre dessein...
J'y vois clair... je voi
Vos projets sur moi !...

Dans les salons de Son Altesse
Vous vous placez à mes côtés,
Dans les concerts, à moi s'adresse
La romance que vous chantez !...
Vous n'y prenez pas garde,
Mais on tient des propos...
Quand votre œil me regarde
Vous chantez toujours faux !...

Non, monsieur, en vain
Vous cachez votre dessein !...
J'y vois clair... je voi
Vos projets sur moi !...

Deuxième couplet.

Monsieur voudrait me compromettre,
Il balbutie en me parlant,
Il ose même se permettre
De rougir et d'être tremblant....
Tout prouve qu'il m'adore,
Tout le fait croire... eh bien !
Jusqu'à présent encore,
Il ne m'en a dit rien...
(Geste de Cornélius.)
Non, non, non... en vain ;

Je connais votre dessein...
J'y vois clair... je voi
Vos projets sur moi !...

CORNÉLIUS.

Si je n'ai pas parlé... c'est que je n'osais pas... vous aviez toujours un air railleur qui me faisait perdre la mesure... et vous n'avez jamais voulu me comprendre...

MINA, *gravement.*

Une demoiselle d'honneur ne comprend que les déclarations positives et légales... et vous ne m'avez jamais demandée en mariage !

CORNÉLIUS.

C'était mon seul vœu, mon seul désir... bien plus, cela assurait mon avenir et mes intérêts...

MINA.

En vérité !...

CORNÉLIUS.

Mais je vous connais.... vous m'auriez refusé.

MINA, *avec coquetterie.*

Qu'en savez-vous ?... on demande toujours !

CORNÉLIUS.

Eh bien ! charmante Mina... si je vous offrais mon cœur, ma main et ma fortune, que diriez-vous ?...

MINA.

Je dirais : non !...

CORNÉLIUS.

O ciel !...

MINA, *d'un ton de reproche.*

Pour vous apprendre.

CORNÉLIUS.

Mais vous vous laisseriez fléchir ?

MINA, *baissant les yeux.*

C'est possible !... après quelques mois d'épreuve... si

j'étais bien sûre de vos sentiments et du consentement de la princesse...

CORNÉLIUS, avec joie.

Elle consentira !...

MINA.

Et si d'ailleurs votre avenir, votre position à la cour...

CORNÉLIUS.

Superbe !... depuis dix ans premier maître de chapelle, premier compositeur... homme de talent...homme de génie!

MINA.

Et si des rivaux plus heureux...

CORNÉLIUS.

Impossible !... j'ai pris mes précautions... Voyez-vous, Mina, nous sommes de véritables artistes... nous ne sommes pas comme ces compositeurs français ou italiens qui se déchirent entre eux... Nous autres Allemands ne sommes ni envieux, ni jaloux... et pourvu, par exemple, qu'on nous laisse seuls, nous n'irons jamais attaquer nos confrères... Ici, vous le voyez... jamais d'intrigues ni de cabales, tous les ouvrages réussissent....

MINA.

C'est vrai !

CORNÉLIUS.

Pourquoi ? parce que j'ai eu soin de fermer la lice à tous ces esprits remuants et brouillons qui dans ce moment font du bruit en Europe... qu'ils en fassent ailleurs... mais pas ici... J'ai voulu que cette petite principauté restât calme et paisible au milieu de la tempête... j'ai voulu que l'orage des trombones, des grosses caisses et des renommées importunes ne parvînt point jusqu'à elle...

MINA.

C'était difficile !...

CORNÉLIUS.

Et pourtant, j'en suis venu à bout...

MINA.

Comment cela ?

CORNÉLIUS.

En imitant Napoléon et son système continental... j'ai établi pour les opéras étrangers une ligne de douanes des plus actives... toutes les partitions, tous les duos, trios, quintettes de fabrication étrangère sont impitoyablement arrêtés aux limites de ce petit duché que j'ai déclaré en état de blocus musical.

MINA.

Et le grand-duc ?

CORNÉLIUS.

C'est par ses ordres !... il ne se connaît pas en musique et ne veut que la mienne... je lui ai persuadé que toutes les autres étaient dangereuses, perturbatrices et révolutionnaires... témoin *la Marseillaise*, *la Parisienne* et *la Muette de Portici* qui a causé la révolution de Belgique.

MINA.

C'est donc cela que depuis dix ans, depuis que vous êtes maître de chapelle... nous n'avons pas entendu un opéra nouveau.

CORNÉLIUS.

Ils sont tous à la frontière... au lazaret... une quarantaine perpétuelle... De plus, et par prudence, j'ai étendu la mesure à mes confrères... les compositeurs qui seraient tentés de voyager.

MINA.

Ils n'entrent point dans ce duché ?

CORNÉLIUS.

Si vraiment !... c'est l'ordre du grand-duc... ils peuvent entrer... avec un passe-port signé de ma main... et je n'en signe jamais !

MINA.

Je comprends alors que vous régniez seul et sans partage.

CORNÉLIUS.

C'est le seul moyen... du reste, personne ne se plaint... ma lyre suffit à la consommation musicale du pays... j'ai calmé tous les mécontents, endormi tous les partis... le grand-duc s'est fait à mes partitions... Sa fille a eu plus de peine... et quoique élevée par moi... quoique formée par mes soins... elle a un instinct musical qui lui fait soupçonner possible une autre musique que la mienne.

MINA.

Il serait vrai !...

CORNÉLIUS.

Oui... elle me parlait l'autre jour, d'inspiration, de génie... je ne sais pas qui lui donne de ces idées-là... mais il faudrait, dans notre intérêt, les empêcher de se développer.

MINA.

C'est que des idées, il est difficile de les faire arrêter par la douane... d'autant que la princesse en a beaucoup... (D'un air de mystère.) et d'assez singulières... d'assez extravagantes !...

CORNÉLIUS, de même.

Ah ! vous savez ?...

MINA.

Avec moi, sa demoiselle d'honneur, c'est comme avec vous.

CORNÉLIUS.

Elle pense tout haut !

MINA.

Et si je vous disais ce qu'elle a rêvé pour son mariage !...

CORNÉLIUS.

Silence !... je croyais qu'il n'y avait que moi au monde dans son secret !...

MINA, d'un air tendre.

Oh ! vous et moi, maintenant...

CORNÉLIUS.

C'est tout un !

MINA.

Comme vous dites... et nous pouvons causer sans crainte... Que pensez-vous de cette idée ?

CORNÉLIUS.

Laquelle ?

MINA.

Celle dont nous parlions tout à l'heure...

CORNÉLIUS.

L'idée qu'elle a de n'épouser qu'un homme de talent... un artiste ?

MINA, à part, avec joie.

Ah ! c'est cela !... (Haut.) Justement.

CORNÉLIUS.

Je pense qu'il faut la lui laisser... attendu qu'elle nous est favorable... Ce qui la désole, c'est son existence d'apparat et d'étiquette qui continuera encore avec un grand seigneur qu'elle épousera... mais la vie aventureuse, la gloire, le malheur, la misère même !... les beaux arts et une mansarde... voilà ce qui lui sourit... voilà ce qu'elle a rêvé !... et ce qui peut nous servir... Mais, adieu ! je me rends près de monseigneur qui m'a fait demander pour midi...

MINA.

Et vous restez là à causer !

CORNÉLIUS.

J'oublie tout auprès de vous... (A part, regardant sa montre.) J'ai encore un quart d'heure... (Haut.) Adieu, ma toute belle... Adieu !

(Il sort par la droite.)

SCÈNE V.

MINA, seule ; puis BAMBERG.

MINA.

Voilà donc ce grand secret !... une princesse qui aspire à être artiste !... Je crois bien... elle n'est pas difficile !... (Apercevant Bamberg qui sort d'une porte à gauche.) Ah! vous voilà!... venez vite.

BAMBERG.

Je sais tout !...

MINA.

Comment cela ?...

BAMBERG.

Croyez-vous donc que je n'ai pas écouté !... cela m'intéressait trop vivement... et le commencement de votre conversation...

MINA, riant.

Était effrayant...

BAMBERG.

Pour moi !

MINA.

Et pour votre maître... Vous savez ce qu'on exige de lui ?... Est-ce un génie ?...

BAMBERG.

C'est moi qui l'ai élevé !... un garçon de mérite, je m'en vante !... mais du génie... si on m'avait prévenu d'avance... si j'avais su que ce fût nécessaire à un prince pour se marier !...

MINA.

Enfin, monsieur, est-il musicien ?...

BAMBERG.

Tout au plus ! moi qui sais par cœur la musique ancienne

et nouvelle, moi l'admirateur de tous les grands maîtres morts et vivants... je suis censé lui avoir appris le cor anglais... le bruit en a couru... mais personne ne peut se vanter de nous avoir jamais entendus exécuter le moindre concerto, et pour bonnes raisons.

MINA.

Silence !... c'est la princesse !...

BAMBERG.

Que faire?... c'est aujourd'hui... c'est ce soir qu'elle doit déclarer son choix.

MINA.

Il n'y a plus d'espoir !...

BAMBERG.

Il n'y a plus d'espoir ?... alors, nous ne risquons rien, et je me charge de tout !...

SCÈNE VI.

LES MÊMES; AMÉLIE.

AMÉLIE, à Bamberg, qui la salue respectueusement en prenant un air triste.

Eh ! mon Dieu, monsieur de Bamberg, quel air sombre et mélancolique ! Qu'avez-vous donc?

BAMBERG, avec un soupir.

Rien, madame !

AMÉLIE.

Voilà pourtant un soupir qui atteste un profond désespoir... et je vais en accuser Mina, qui n'en fait jamais d'autres !...

MINA.

Moi, madame !

AMÉLIE, à Bamberg.

Puis-je offrir ma médiation ?

BAMBERG.

Il ne faudrait pas moins qu'un pareil appui pour me sauver et me rendre les bonnes grâces de mon maître, qui vient de s'emporter contre moi.

AMÉLIE, *vivement.*

Quoi! le prince Ernest, que je croyais d'un caractère si doux et si facile...

BAMBERG.

Lui, madame? Vous ne le connaissez pas... C'est la bonté, l'amabilité même avec tout le monde... excepté avec moi... parce que moi, son gouverneur, moi, investi de la confiance de son père... je suis obligé de combattre ses défauts et ses mauvais penchants.

AMÉLIE.

Que me dites-vous là?

MINA, *à Bamberg.*

Y pensez-vous?

BAMBERG.

Oui, certes!... et ce n'est pas sans motifs que je parle ainsi.

AMÉLIE.

Achevez... achevez, de grâce! le prince aurait des défauts!...

BAMBERG.

Incorrigibles!

AMÉLIE.

Est-ce qu'il aimerait le jeu?

BAMBERG.

Il le déteste... il n'a jamais joué de sa vie.

MINA, *à part, riant.*

Pas même du cor anglais!

AMÉLIE.

Il est donc fier, orgueilleux?

BAMBERG.

Quand il parle de vous!

AMÉLIE.

Il a donc de l'ambition?

BAMBERG.

Celle de vous plaire... je ne lui en connais pas d'autre.

AMÉLIE.

Mais alors, que lui reproche-t-on, et que fait-il donc?

BAMBERG.

Ce qu'il fait, madame?... Le désespoir de son père et le mien, par les goûts les plus singuliers... les plus bizarres pour un prince.

AMÉLIE.

Est-il possible!

BAMBERG.

Il oublie son rang, sa naissance, ses aïeux, pour s'abaisser à la profession... je dirai presque au métier d'artiste.

AMÉLIE.

Lui?...

BAMBERG.

En secret, madame... en secret... Ne le croyez pas plus coupable qu'il n'est... personne ne s'en est jamais douté... et si ce n'est son père et moi, témoins de ses folies, de ses extravagances musicales...

AMÉLIE.

Comment?

BAMBERG.

Oui, madame, il compose... il compose lui-même... lui... un prince!... Voilà le secret que nous voudrions cacher au monde entier. En vain, avant son départ, son père lui avait fait jurer de renoncer à jamais à cette déplorable manie... il persiste.

AMÉLIE.

En vérité!...

BAMBERG.

C'est plus fort que lui... c'est comme un démon qui l'entraîne.

AMÉLIE, vivement.

Je conçois.

BAMBERG.

Et, tout à l'heure encore, je l'ai surpris griffonnant une cavatine...

AMÉLIE, à part, avec joie.

S'il était vrai?...

BAMBERG.

Qu'il a déchirée à mon aspect... Mais je l'avais vue... je l'avais vue, j'en suis sûr... et, alors, avec tout le respect que je lui dois, je me suis emporté : je lui ai parlé de son père... de sa promesse. Il m'a répondu en prince... il m'a envoyé promener, m'a défendu de le revoir, et s'est éloigné en fredonnant la strette de son infernale cavatine. Voilà l'exacte vérité... et vous comprenez, madame, que si vous ne prenez pas ma défense...

AMÉLIE.

Oui, oui... comptez sur moi... Mais, dites-moi, c'est donc depuis quelque temps qu'il a ces idées-là?

BAMBERG.

Il les a toujours eues... c'est une fièvre... un délire qui ne le quitte pas... et je ne saurais vous dire le nombre de partitions qu'il a déjà composées... incognito!... Enfin, madame, j'en rougis pour lui et je ne sais comment vous l'avouer... un opéra tous les mois... en secret, toujours en secret. Et si je vous confie le sien... c'est à la condition que vous aurez l'air de l'ignorer... que vous ne lui en parlerez jamais; car alors, je serais perdu, et je n'aurais plus qu'à me brûler la cervelle.

AMÉLIE.

Ne craignez rien... Le voici!

MINA, à part.

Ah! mon Dieu! c'est trop tôt...

BAMBERG, de même.

Lui qui ne sait rien!...

AMÉLIE, à Bamberg.

Il a l'air rêveur!

BAMBERG, à la princesse.

Encore sa cavatine qui l'occupe!

SCÈNE VII.

ERNEST, venant du fond à droite et traversant le théâtre en rêvant; BAMBERG, sur le devant à gauche; AMÉLIE à droite, et près d'elle MINA.

AMÉLIE, à Mina, à demi-voix.

Dis-lui que je voudrais lui parler!

(Elle descend sur l'avant-scène, à droite. Pendant ce temps, Mina a passé au fond du théâtre, près d'Ernest, qui se trouve entre Bamberg et Mina.)

MINA, à Ernest.

Monseigneur!

ERNEST.

Qu'est-ce donc?

MINA, à demi-voix.

Votre cause est gagnée.

BAMBERG, de même.

Si vous voulez...

ERNEST, étonné.

Que faut-il faire?

MINA, à demi-voix.

Dire comme nous.

BAMBERG, de même.

Et ne jamais nous démentir.

(Ernest s'approche d'Amélie qu'il salue.)

AMÉLIE.

Je sais, monseigneur, que vous vous êtes emporté, ce matin, contre M. de Bamberg, votre gouverneur.

ERNEST, surpris.

Moi, madame?... (Il aperçoit les gestes de Mina et de Bamberg, qui lui font signe de dire oui.) Je ne dis pas non... mais...

AMÉLIE.

Je ne vous demande pas pour quel motif... je vous prie seulement, et à ma recommandation, de lui rendre vos bonnes grâces.

ERNEST.

Je ne sais si je dois... (Regardant Bamberg et Mina, qui lui font un signe affirmatif, il tend la main à Bamberg.) Bamberg!

BAMBERG, serrant la main d'Ernest.

Ah! mon prince... c'est trop de bontés!

AMÉLIE, à Ernest.

Je vous en remercie... et vous avez eu raison de pardonner; car, malgré ses torts, c'est un fidèle serviteur qui vous est dévoué... et même le mal qu'il m'a dit de vous...

ERNEST.

Il aurait osé!...

AMÉLIE.

Oui... Et cela ne vous a pas desservi... au contraire... peut-être même, si vous aviez eu plus de franchise... si vous m'aviez avoué la vérité...

ERNEST, avec chaleur.

Ah! ne l'aviez-vous pas devinée?... ne saviez-vous pas que je vous aime!... Et s'il faut aujourd'hui me voir préférer un rival... il ne vous obtiendra, du moins, qu'au prix de mon sang!

AMÉLIE, *vivement.*

Ah ! cela n'ira pas là, je l'espère... je tâcherai du moins que mon choix ne vous coûte pas aussi cher.

ERNEST, *avec joie.*

Que dites-vous ?

AMÉLIE.

Il ne vous appartient pas de blâmer les personnes réservées et mystérieuses... vous qui dérobez à tous les yeux de bien autres secrets.

ERNEST.

Moi, madame !... Je puis vous attester...

AMÉLIE, *vivement.*

On m'a tout dit... on vous a trahi !

ERNEST, *regardant Mina et Bamberg.*

Ah ! l'on m'a trahi ?

BAMBERG.

Oui, monseigneur. J'ai avoué, à mon grand regret, votre amour, votre passion... votre fanatisme pour la musique... (*A demi-voix.*) C'est le seul moyen de lui plaire.

MINA.

Et maintenant vous ne pouvez plus le nier.

ERNEST.

Je conviens qu'en effet...

AMÉLIE.

A la bonne heure !... Me voilà dans votre confidence, et je n'en abuserai pas... Mais cependant j'ai un projet qui me rendrait bien heureuse... et qu'il ne tiendrait qu'à vous d'accomplir.

ERNEST.

Ah ! parlez, madame... parlez !

AMÉLIE.

C'est un homme de talent que Cornélius, mon maître de

musique; tout le monde l'affirme, et lui aussi. Ses opéras sont fort beaux; mais ils sont tous de lui... et, une fois par hasard, je voudrais en entendre un autre... un de vous, par exemple.

ERNEST, *stupéfait.*

De moi, madame?

AMÉLIE.

Que vous composeriez ici... exprès pour moi.

ERNEST.

Y pensez-vous!... Moi, qui jamais de ma vie...

AMÉLIE.

Je sais ce que vous allez m'objecter... les reproches, la colère de votre père, si cela se savait; mais cela ne se saura pas... ce sera un secret pour tout le monde, excepté pour moi.

ERNEST.

Écoutez-moi, de grâce!

AMÉLIE.

Cet ouvrage, composé par vous, paraîtra sous le nom d'un ami discret, qui vous sera dévoué... un ami intime... votre gouv erneur, par exemple.

ERNEST.

Lui!

AMÉLIE.

Il se charge de tout... cela le regarde.

ERNEST.

A cette condition-là, j'accepte, je consens.

BAMBERG, *avec embarras.*

Moi, madame!...

MINA.

Eh! oui, sans doute... l'idée est admirable!...

AMÉLIE.

Nous jouerons votre opéra ici, à la cour... vous me don-

nerez un rôle, le plus beau... et les autres à Mina et à vous-même... et bien mieux encore, mes nobles prétendants, le comte Magnus et le duc de Waldemar joueront pour me plaire, et sans le savoir, dans l'ouvrage d'un rival... c'est charmant... (A Ernest.) Ah! je le veux!... hâtez-vous, seulement; combien vous faudra-t-il de temps?...

ERNEST, ayant l'air de consulter Bamberg.

Bamberg!... combien crois-tu qu'il nous faille de temps?...

BAMBERG.

Avec votre prodigieuse facilité, je ne peux pas dire... cela dépend du sujet... on peut le chercher longtemps... (Bas à Ernest.) C'est toujours ça de gagné. (Haut.) C'est très-long pour en trouver un bon!...

AMÉLIE.

J'en ai un... là dans ce livre que je parcourais tout à l'heure... dans l'histoire d'Angleterre... une ruse, un déguisement... des gens que l'on trompe... cela ira à merveille...

MINA, à part.

A la circonstance!...

AMÉLIE.

Ainsi, c'est dit, c'est convenu, mystère profond pour tout le monde!...

MINA.

A commencer par Cornélius.

AMÉLIE.

Cela va sans dire; et pour tout le monde aussi, l'ouvrage sera de M. de Bamberg.

ERNEST.

Qui se charge de tout!...

BAMBERG.

Un instant, cependant...

ERNEST, à voix basse.

Je le veux, tu m'as mis dans cet embarras... c'est à toi de m'en tirer, ou sinon...

AMÉLIE, bas à Mina, montrant Ernest.

A merveille ! voici déjà sa tête qui travaille... (Haut.) Prince, votre main... passons chez mon père qui attend de moi, aujourd'hui, une réponse, une décision...

MINA.

Sur le choix d'un époux...

ERNEST.

Et cette réponse, quand la donnerez-vous ?...

AMÉLIE.

Quand je la donnerai ?... le jour de la représentation de notre opéra.

ERNEST, vivement.

Ah ! s'il en était ainsi ! (A Bamberg.) Je le veux, entends-tu, je le veux...

(Il sort avec Amélie.)

BAMBERG.

Et comment ?...

MINA, imitant Ernest.

Moi aussi, je le veux ! ou sinon...

(Elle sort avec Amélie et Ernest.)

SCÈNE VIII.

BAMBERG, seul.

AIR.

Pour obéir aux lois d'un prince qui commande,
Écarter ses rivaux et servir mes amours,
Où trouver une idée assez forte, assez grande,
Ou plutôt à quel Dieu faut-il avoir recours ?...

Vous, dont je veux envahir le domaine,
O divin Rossini !

(Motif du *Barbier de Séville.*)

Et vous, Chérubini,

(Motif des *Deux Journées.*)

Vous à qui les bons airs jadis coûtaient si peu !
Méhul, Berton, Hérold, Boïeldieu ;

(Motif de *la Dame Blanche.*)

Vous tous qui maintenant régnez sur notre scène,
Vous, savant Halévy !

(Motif de *l'Éclair.*)

Vous aussi,
Vous, puissant Meyerbeer,

(Motif de *Robert-le-Diable.*)

Vous surtout, gracieux, inépuisable Auber !

(Motif de *Fra-Diavolo.*)

Pour composer notre opéra,
Il me faudrait la verve admirable,
Et le talent incomparable
De tous ces grands hommes-là.
Est-ce l'amour ou le génie,
Qui fit ainsi chanter l'un d'eux,
Quant il créa cet air mélodieux ?

(Motif de *Gulistan.*)

« Ah ! que mon âme était ravie,
« Dans cet instant délicieux !
« Il me semblait, dans l'aûtre vie,
« Partager le bonheur des dieux. »

Puis tout à coup, le tambour bat,
C'est un brave joyeux qui revient du combat.

(Motif de *la Dame Blanche.*)

« Ah ! quel plaisir d'être soldat !
« On sert, par sa vaillance,
« Et son prince et l'État,
« Et gaîment on s'élance
« De l'amour au combat...
« Ah ! quel plaisir d'être soldat !... »
Puis ses amis, puis sa maîtresse,
A son retour, chacun s'empresse...
Ah ! quel beau jour !

(Motif de *Jeannot et Colin.*)

« Ami de notre enfance,
« Te voilà revenu ! »
Mais, dites-moi, Jeanne fut-elle
A son amant, toujours fidèle ?...
Eh bien ! eh bien !
Vous ne répondez rien !

(Motif de *la Fiancée.*)

Garde à vous, (*Bis.*)
Enfants de la patrie,
Qui risquez votre vie,
Pour nous protéger tous,
Garde à vous ! (*Ter.*)
Pour prix de la constance,
Souvent pendant l'absence,
Qui prend place chez vous?
L'ennemi ! — Garde à vous !

Que voulez-vous dire? — Quoi ! tu ne comprends pas? — Non, je vous le jure. — Eh bien ! approche-toi, qu'on ne m'entende pas.

C'est bien ; assez ; j'entends,
Je comprends.

(Reprise du motif de *la Dame Blanche.*)

Ah ! quel plaisir d'être soldat ! etc.
Comme ils savaient chanter les refrains du village !

(Motif du *Chaperon rouge.*)

Tra la la la la,
Et puis ce chant joyeux de buveurs :

(Motif du *Comte Ory.*)

Tra la la la la !
Et puis ce chant de vainqueurs :

(Motif de *Guillaume Tell.*)

Tra la la la la !

Mais quelle idée, et quel trait de lumière !
Pour composer un chef-d'œuvre parfait,

Que par malheur je ne puis faire,
Pourquoi ne pas le prendre ici tout fait ?

(Motif de *Zampa.*)

Bannissons toute modestie,
Maîtres au renom si vanté ;
A moi vos chants, votre génie,
Et je vole avec vous à l'immortalité !

(Motif des *États de Blois.*)

Rivaux, tressez-moi des couronnes ;
Car votre maître, le voilà !
Sonnez, sonnez et clairons et trombones ;
Oui, je tiens là mon opéra !

Merci, Meyerbeer, Auber, Hérold, Berton, Nicolo, Boïeldieu, Grétry, Adam, Donizetti, Halévy, Rossini, Bellini...

Et Tutti Quanti,
Merci !
Oui, je tiens là,
Mon opéra !

SCÈNE IX.

FINALE.

BAMBERG, ERNEST, MINA, entrant en courant.

MINA, à Ernest.

Eh bien ! eh bien ! quelle nouvelle?

ERNEST.

Ah ! pour moi ! bonheur sans pareil !
Je crois enfin être aimé d'elle,
Mais je crains l'instant du réveil.
(A Bamberg.)
Eh bien ! eh bien ! quelle nouvelle ?...

BAMBERG.

Les arts protégent les amours,
Et vous aurez, grâce à mon zèle,
Fait un opéra dans huit jours !

ERNEST, lui sautant au cou.

O mon sauveur !

MINA.

Quoi ! dans huit jours ?...

BAMBERG.

Un grand opéra dans huit jours !

ERNEST.

Mais comment ?

BAMBERG.

J'en réponds !...

(Montrant Amélie qui arrive.)

Engagez-vous toujours !...

SCÈNE X.

LES MÊMES ; AMÉLIE, sortant de la droite.

AMÉLIE, s'approchant d'Ernest.

Eh bien ! de votre lyre empruntant le secours,
Pour composer un chef-d'œuvre semblable,
Quel temps demandez-vous ?

ERNEST, hésitant.

Huit jours !

AMÉLIE, étonnée.

Un chef-d'œuvre en huit jours !

BAMBERG.

Il en est bien capable.
Ça ne lui coûte rien !

AMÉLIE.

Quel talent admirable !

BAMBERG, avec exaltation.

Les arts protégent les amours !...

Ensemble.

MINA et AMÉLIE.

Quel plaisir ! je vois d'avance

Notre ouvrage et son effet;
Jusque-là, messieurs, silence !
Gardons bien notre secret !

ERNEST.

Je renais à l'espérance ;
Mais quel est donc ce projet ?
Jusque-là dans le silence,
Attendons, amant discret !...

BAMBERG.

J'ai pour moi bonne espérance,
Je réponds de mon projet;
Mais silence et patience,
Gardez bien notre secret !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE GRAND-DUC et CORNÉLIUS, entrant par le fond.

LE GRAND-DUC.

Ma fille, il faut enfin que ton cœur se prononce;
Tu dois à leurs amours,
Fixer un jour heureux ou fatal.

AMÉLIE, après un instant de silence.

Ma réponse,
Vous l'aurez, je le jure...

LE GRAND-DUC.

Et quand donc ?...

AMÉLIE, regardant Ernest.

Dans huit jours !...

Ensemble.

ERNEST.

Ah! malgré mon espérance,
Je redoute son projet;
Mais enfin, dans le silence
Attendons, amant discret!

LE GRAND-DUC.

Je renais à l'espérance,
Tous mes vœux sont satisfaits;
Ce serment comble d'avance
Mes désirs et mes projets!

CORNÉLIUS.

Quelle est donc son espérance?
Quels sont ses nouveaux projets?
Pour moi, dans sa défiance,
Aurait-elle des secrets!...

MINA et AMÉLIE.

Quel plaisir! je vois d'avance
Notre ouvrage et son effet;
Jusque-là, dans le silence,
Gardons bien notre secret!

BAMBERG.

Du courage et confiance,
Je réponds de mon projet;
Mais silence et patience!
Gardons bien notre secret!

AMÉLIE, au grand-duc.

Mais pour mieux célébrer le jour où l'hyménée
Par un choix solennel ici m'enchaînera,
Je prétends qu'une fête à la cour soit donnée...
Je veux que nous ayons un nouvel opéra...

CORNÉLIUS, vivement.

Un tel sujet déjà m'inspire!
Parlez, et je suis prêt!...

AMÉLIE.

Non, je veux, Dieu merci!
Laisser quelques instants reposer votre lyre,
C'est un autre que j'ai choisi...

CORNÉLIUS.

Un autre... ô ciel!... un autre... et lequel?...

AMÉLIE, montrant Bamberg.

Le voici!

CORNÉLIUS.

Quel est-il donc pour l'emporter ainsi?...

AMÉLIE.

Un nouvel Amphion inconnu jusqu'ici...

Ensemble.

CORNÉLIUS, avec colère.

O vengeance! ô colère!
L'aspect seul d'un confrère
Est comme une vipère
Qui me fait tressaillir.
Quel affront! quel outrage!
Ah! je sens à ma rage,
Qu'il me faut sans partage,
Régner seul ou mourir!

LE GRAND-DUC.

Un destin plus prospère
Sourit au cœur d'un père,
La voilà moins sévère,
Elle va s'attendrir!
Oui, que l'hymen l'engage,
Et dans ce mariage
Déjà tout me présage
Et bonheur et plaisir!

ERNEST, BAMBERG, MINA, et AMÉLIE.

Voyez-vous sa colère!
L'aspect seul d'un confrère
Soudain le désespère
Et le fait tressaillir.
Redoublons de courage!
Déjà pour notre ouvrage,
Son courroux nous présage
Et bonheur et plaisir!

CORNÉLIUS, à Amélie.

Quoi! monsieur de Bamberg est un compositeur?...

AMÉLIE.

Artiste de mérite!...

BAMBERG, modestement.

Ou plutôt amateur!

CORNÉLIUS, à part, montrant Bamberg.

Ah! si je l'avais su, ma main mieux inspirée
De ce pays jamais ne t'eût permis l'entrée!...

BAMBERG, à Cornelius.

Débuter près de vous est un honneur déjà...

CORNÉLIUS, à Bamberg.

Moi, je veux que pour tous la lice soit ouverte.

BAMBERG.

C'est penser en artiste!...

CORNÉLIUS, lui tendant la main.

Oui, certe...
Je ferai de mon mieux...

(A part.)

Tomber ton opéra!

Ensemble.

CORNÉLIUS, avec colère.

O vengeance! ô colère! etc.

LE GRAND-DUC.

Un destin plus prospère, etc.

ERNEST, BAMBERG, MINA, et AMÉLIE.

Voyez-vous sa colère, etc.

(Le grand-duc sort en donnant la main à Amélie; Ernest et Mina les suivent; Bamberg et Cornélius s'éloignent chacun d'un côté opposé, en se jetant des signes de menace qu'ils changent en profonds saluts dès qu'ils se regardent.)





DEUXIÈME PARTIE

L'avant-scène du théâtre de la cour, dont le rideau est baissé.

SCÈNE PREMIÈRE.

BAMBERG, **entrant par la droite;** MINA, **par la gauche, en costume pour jouer l'opéra.**

BAMBERG, à Mina.

Eh bien! notre royale troupe est-elle prête?...

MINA.

Chacun s'habille ou repasse son rôle... le décor est déjà placé... là, derrière cette toile... sur le théâtre de la cour... et il est superbe!...

BAMBERG, regardant par le trou de la toile.

Magnifique!... admirable!... du gothique tout pur... (**A Mina.**) C'est drôle, un tête-à-tête sur l'avant-scène...

MINA.

Il faut bien s'y donner rendez-vous... tout est encombré de monde sur le théâtre... les loges, les foyers... heureusement, il n'y a encore personne dans la salle... Mais en vérité, monsieur, c'est bien la peine d'être jolie pour vous... vous ne me regardez seulement pas!... Voyez, déjà en costume... mais je vous en veux... moi qui vous avais demandé de la poudre et des mouches...

BAMBERG, riant.

A une paysanne écossaise?...

MINA.

Qu'importe!... la poudre me va si bien!...

BAMBERG.

C'est admirable la comédie de société!... Et la princesse?...

MINA.

Ah! quelle ardeur! quel zèle!... je crois vraiment qu'elle aime notre jeune protégé... car elle retenait sa musique si facilement...

BAMBERG.

Je crois bien!...

MINA.

Tous les morceaux étaient appris aussitôt que composés... et ce dont elle ne revenait pas, c'est que tout a été prêt en secret, comme le prince le lui avait promis... un opéra complet...

BAMBERG.

En huit jours!... mon maître a un fameux talent, je m'en vante!...

MINA.

Et le plus admirable, c'est que tous les morceaux sont charmants!...

BAMBERG.

Ce n'est pas là ce qui m'étonne!... quand je me mêle de quelque chose... Ce qui m'inquiète, c'est mon maître... toujours doux, timide, modeste... il n'aura jamais l'air d'un auteur!...

MINA.

Puisque vous êtes censé l'être!...

BAMBERG.

Aux yeux de tous... mais aux yeux de la princesse, cet admirable ouvrage est de lui... il l'oublie à chaque instant, ainsi que son rôle... car la princesse a voulu qu'il jouât un rôle...

MINA.

Un petit paysan... mon amoureux... c'est gentil !...

BAMBERG.

Eh! non... ça ne l'est pas... il ne peut pas se mettre dans la tête la musique qu'il a composée, sa propre musique... Eh! tenez... le voici... je crains quelque malheur !...

SCÈNE II.

LES MÊMES; ERNEST, venant de la droite; il est aussi en costume.

ERNEST, un papier de musique à la main.

Ah! mes amis, mes chers amis... quel contre-temps !...

BAMBERG.

Les costumes ne sont pas prêts?...

ERNEST.

Eh! si vraiment!... ils sont magnifiques... je viens de voir le duc de Waldemar en baronnet anglais, et le comte Magnus en roi d'Angleterre... ils sont écrasants de beauté... une basse taille digne du trône!...

BAMBERG.

Eh bien! alors... qu'y a-t-il donc ?

MINA.

Une indisposition... un rhume?...

ERNEST.

Eh non! tout le monde se porte à merveille... excepté moi!... (A Bamberg.) Imagine-toi que la princesse vient de me faire appeler dans sa loge où elle s'habillait... ah! mon ami, qu'elle était belle!...

BAMBERG.

Robe de velours... franges d'or?...

ERNEST.

Est-ce que j'ai regardé!... je ne voyais qu'elle.

MINA.

Et être admis dans un pareil moment !...

BAMBERG.

Ce sont les priviléges de l'Opéra.

MINA, à Ernest.

Vous êtes trop heureux !...

ERNEST.

Oui, c'est vrai !... mais je suis désespéré... parce que avec un air si gracieux et un sourire enchanteur, elle m'a dit à voix basse : « *Caro maestro*, mon cher compositeur, voilà un passage de ma cavatine qu'il faudrait changer à l'instant. »

MINA.

Eh bien ?...

ERNEST.

Eh bien !... je suis resté stupéfait, et dans un état d'imbécillité qu'elle a pris pour de l'inspiration... Elle attendait toujours le passage demandé... lorsque heureusement le grand-duc son père est entré dans sa loge... je me suis esquivé... et voilà... (Lui montrant le papier.) Tiens... c'est ici... à cet endroit... mets autre chose !...

BAMBERG.

Est-ce que je peux ?...

ERNEST.

Cela te regarde !...

MINA.

Vous qui avez tant de talent !...

BAMBERG.

J'en ai certainement !... et beaucoup... pour composer des airs entiers... mais pas pour les corriger.

MINA.

Et comment vous y êtes-vous pris pour avoir du talent ?

BAMBERG.

Eh parbleu !... je l'ai pris tout fait !... Dans l'embarras

où était monseigneur... dans l'obligation d'improviser un opéra, je cherchais qui je choisirais pour guide parmi tous nos grands maîtres... et alors, il m'est venu une idée... une idée admirable... c'est de prendre les leurs... J'ai pris tout ce qui m'a convenu... à droite, à gauche... j'ai composé, avec toutes ces richesses, un opéra économique qui ne me coûte rien... (Faisant le geste de couper avec des ciseaux.) Rien que la main-d'œuvre!...

ERNEST et MINA.

Mais c'est d'une audace!...

BAMBERG, vivement.

C'est de la modestie!... je n'aurais pas fait mieux... je le reconnais... par exemple, je n'ai pas pu tout prendre... mon opéra n'aurait jamais fini... mais avec un peu de Boïeldieu, de Weber, de Mozart et de Rossini... j'ai fait encore un petit chef-d'œuvre en un acte fort agréable... Quant à l'unité... à l'ensemble et à la couleur locale, c'est la chose dont on se passe le plus aisément... Les dilettanti n'y tiennent pas.

ERNEST.

Et si on s'aperçoit de la ruse?...

BAMBERG.

Grâce à maître Cornélius qui a mis le royaume en interdit... la lumière musicale n'a pu encore y pénétrer... et si demain, après-demain... dans quelques jours, on découvre que le geai s'est paré des dépouilles du paon!... qu'importe?... je m'accuse... je prends tout sur moi... vous, pendant ce temps, vous aurez obtenu l'aveu et la main de la princesse... et alors ce n'est plus moi, c'est vous que l'harmonie regarde...

ERNEST.

Mais ce passage qu'elle me demande!...

BAMBERG.

Vous l'auriez changé à l'instant... mais cela demanderait dans l'orchestre, dans l'instrumentation... ne craignez pas

les grands mots... des changements, des transpositions impossibles au moment de commencer... Promettez-lui, s'il le faut, un autre air pour ce soir... elle l'aura.

ERNEST.

Mais le plus redoutable de tous... maître Cornélius, ton rival, qui te déteste... qui t'abhorre...

BAMBERG.

Et qui à ma vue seule éprouve des doubles quintes de fureur et de rage !

MINA.

Nous l'avons jusqu'ici éloigné des répétitions, car la princesse a voulu qu'elles fussent secrètes.

ERNEST.

Mais il assistera à la représentation... et il a toujours assez de talent et d'érudition pour reconnaître les morceaux qu'il entendra.

BAMBERG.

Oui... s'il les entend !...

MINA.

Mais il ne le pourra pas !...

ERNEST.

Comment cela ?...

BAMBERG.

Il a reçu ce matin un exprès d'un oncle à lui... d'un oncle dont il est l'héritier et qui demeure à vingt-cinq lieues d'ici... cet exprès, envoyé par moi, lui enjoint de partir à l'instant même, s'il veut trouver son oncle vivant... un oncle à succession !...

ERNEST.

Et il est parti... vous en êtes sûrs ?...

MINA.

Bien malgré lui !... mais je l'ai vu... il m'a fait ses adieux, et est monté en voiture devant moi...

ERNEST.

A la bonne heure !... je respire !...

BAMBERG.

Parbleu! sans cela tout était perdu.

(On entend Cornélius parler à gauche dans la coulisse.)

MINA et ERNEST.

O ciel !...

BAMBERG.

C'est fait de nous !... le voici...

ERNEST.

Que faire à présent ?...

BAMBERG.

Comment nous en débarrasser ?...

MINA.

Je m'en charge... laissez-moi seule avec lui !...

BAMBERG.

Comment, seule avec lui !...

MINA.

Je le veux, monsieur... je le veux !...

BAMBERG.

Maudits musiciens !... avec eux on ne sait sur quoi compter... on espérait une fugue et voilà une rentrée !...

(Il sort avec Ernest par la droite.)

SCENE III.

MINA, CORNÉLIUS, entrant par la gauche.

CORNÉLIUS, à part, en entrant.

Il y a quelque chose !...

MINA, allant à Cornélius.

Quoi ! c'est vous ?... déjà de retour ?... vous avez donc été en chemin de fer ?...

CORNÉLIUS.

Non... à la première poste, j'ai rencontré, devinez qui?... mon oncle lui-même... maître Tulipatzer assis devant une tranche de jambon et une bouteille de vin du Rhin... je me suis dit : un singulier régime pour un malade!...

MINA.

C'était peut-être un autre?

CORNÉLIUS.

C'était lui... c'était trop lui... et en parfaite santé... Il m'a sauté au cou... on lui avait appris les fêtes qui ont lieu dans cette résidence... il venait pour y assister... espérant par ma protection une place que je viens de lui faire obtenir au troisième amphithéâtre... mais il n'en est pas moins vrai que cet exprès, cet homme à cheval envoyé ce matin par lui...

MINA, à demi-voix.

Vous m'en croirez si vous voulez... mais il y a quelque chose!

CORNÉLIUS.

C'est ce que je me disais en entrant!...

MINA.

J'ai surpris quelques mots d'un complot tramé contre vous, pour vous enlever votre place et ma main...

CORNÉLIUS.

O ciel!...

MINA.

Complot qu'il faut déjouer à l'instant...

CORNÉLIUS.

Pour cela il faut le connaître!...

MINA.

Je vais entrer en scène... et une fois la pièce commencée, je ne pourrai plus vous parler!...

CORNÉLIUS.

Comment faire, alors?...

MINA.

Pendant l'ouverture qui dure un quart d'heure, montez à ma loge et attendez-moi... je vous rejoins...

CORNÉLIUS.

J'y vais... et je redescends pour ruiner mon rival!...

(Il sort par la gauche, Mina va pour le suivre.)

SCÈNE IV.

BAMBERG, MINA.

BAMBERG, la prenant par la main.

Arrêtez, Mina... que disiez-vous à maître Cornélius?... vous lui avez parlé bas!...

MINA.

Croyez-vous?...

BAMBERG.

Je l'ai vu!...

MINA.

Et vous êtes jaloux!...

BAMBERG.

Non... mais je voudrais savoir ce qu'il vous demandait...

MINA, froidement.

Un rendez-vous!...

BAMBERG.

Et vous l'avouez tranquillement?...

MINA.

Un tête-à-tête dans ma loge...

BAMBERG.

La loge où vous changez de costume?...

MINA.

Un boudoir délicieux... Il s'y rend dans ce moment, il monte l'escalier, il ouvre la porte... il entre... mais tout à coup je me glisse derrière lui... je donne un tour de clef... et je le tiens prisonnier pendant toute la représentation...

BAMBERG.

Est-il possible !...

MINA.

Quitte à lui rendre sa liberté au chœur final... Comprenez-vous maintenant ?...

BAMBERG.

Ah ! je comprends que vous êtes un ange... et grâce à vous nous sommes sauvés !... (Regardant dans la salle.) Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que je vois là ?... on ouvre la loge du grand-duc... le public va entrer dans la salle... et l'ouverture va commencer... vous l'entendrez... elle plaira à monseigneur... un air de chasse admirable... une chasse tout entière...

MINA.

Que vous avez composée ?...

BAMBERG.

Oui... avec Méhul !... (Prenant la main de Mina et la posant sur son cœur.) Mettez votre main là... hein ! comme le cœur me bat...

MINA.

Comme à un père véritable...

BAMBERG.

Parole d'honneur ! on finit souvent par se persuader !...

(On entend frapper les trois coups.)

BAMBERG.

On frappe les trois coups !... à mon poste !...

MINA.

Moi au mien !...

BAMBERG et MINA, ensemble.

Et à la grâce d'Apollon !...

(Ils sortent chacun de leur côté; le théâtre reste vide et l'orchestre exécute l'ouverture du *Jeune Henri* de Méhul.)





TROISIÈME PARTIE

PERSONNAGES.		ACTEURS.
ÉDOUARD, roi d'Angleterre		Le comte Magnus.
GEORGES, comte de Worcester, son ami et son confident.		Le duc de Waldemar.
LE DUC DE NORFOLK, père d'Éthel		Le Grand-Écuyer.
WILLIAMS, jeune paysan		Le prince Ernest.
ÉTHEL, fille du duc de Norfolk. . . .		La princesse Amélie.
LUCY, jeune paysanne	Mlle	Mina de Barnheim.

Seigneurs de la cour d'Angleterre. — Vassaux du duc de Norfolk. — Gardes. — Paysans et Paysannes.

Une salle très-riche du palais du duc de Norfolk. Portes au fond, avec vitraux gothiques, donnant sur des jardins. Portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGES, LUCY, Jeunes Filles entourant le comte et lui offrant des fleurs.

LUCY.

(Weber. — *Robin des Bois.*)

COUPLETS.

Premier couplet.

En ce beau jour,
Lorsque l'amour,

Monseigneur, vous engage,
Que le destin
D'un doux hymen
N'ait jamais de nuage !

LES JEUNES FILLES.

Nous venons vous offrir nos vœux,
Que Dieu les exauce en ces lieux,
Pour votre mariage !

LUCY.

Deuxième couplet.

Dans ce canton,
L'hymen, dit-on,
De celui que l'on aime
Porte bonheur...
Et plus d'un cœur
En espère un de même.

LES JEUNES FILLES.

Puissions-nous trouver en ces lieux,
Monseigneur, selon nos vœux,
Un mari qui nous aime!

(Lucy entre dans l'appartement d'Éthel, avec les jeunes filles.)

SCÈNE II.

GEORGES, seul.

CAVATINE.

Elle est là, près de moi, celle à qui, pour la vie,
Dans un instant je vais m'unir !
Ah ! pourquoi ce bonheur qui comble mon désir
Est-il donc obtenu par une perfidie !
(Avec mystère.)
En y songeant, malgré moi, je frémis.
D'Édouard, de mon roi, trompant la confiance,
Moi, qu'il avait choisi parmi tous ses amis,
Pour venir en ces lieux, de sa noble alliance
Savoir si la comtesse était digne en ce jour...

En la voyant, j'écoutai mon amour,
J'oubliai mon devoir... j'oubliai la prudence...
J'oubliai d'un sujet la digne et sainte loi ;
Et cette main, cette main noble et chère,
Que je devais demander pour mon roi,
Cachant mon secret à son père,
J'osai la demander pour moi !

SCÈNE III.

GEORGES, LE DUC DE NORFOLK, ÉTHEL, en habit de mariée, LUCY, JEUNES FILLES, PAYSANS et PAYSANNES.

LE CHŒUR.

(BOIELDIEU. — *Les Deux Nuits.*)

Vous que l'hymen appelle
A des nœuds solennels,
A l'antique chapelle
Venez, d'un cœur fidèle,
Jurer flamme éternelle
Aux pieds des saints autels !

LE DUC, à Georges, lui présentant Éthel.

Comte de Worcester, en vous donnant la main
De mon Éthel, de ma fille chérie,
J'assure pour jamais le bonheur de sa vie,
Et j'obtiens un ami par cet heureux hymen.

GEORGES, avec émotion, à part.

Mon Dieu ! mon Dieu ! que dois-je faire ?...
Les tromper, les trahir... ou la perdre à jamais !
Ah ! du bonheur quand je suis aussi près,
Dois-je hésiter encore ?...

(Haut.)

Aux vœux de votre père,
Consentez-vous, Éthel ?...

ÉTHEL, avec tendresse, à Georges.

Vous connaissez mes vœux,
Mon cœur peut-il trembler au moment d'être heureux ?

LE CHŒUR.

Vous que l'hymen appelle, etc.

(Georges donne la main à Éthel; le duc les suit; les paysans les accompagnent; les cloches sonnent; ils sortent tous. Au moment où Lucy va s'éloigner, Williams entre et la retient.)

SCÈNE IV.

WILLIAMS, LUCY.

DUETTO.

(MOZART. — *Don Juan.*)

WILLIAMS.

Un seul instant, ma belle,
Ah ! reste auprès de moi...
Laisse un amant fidèle
Te parler de sa foi.

LUCY.

Là-bas, à la chapelle,
Ah ! monsieur, laissez-moi
Voir comment une belle
Engage son cœur et sa foi !

WILLIAMS.

Je te dirais, ma chère...

LUCY.

Non, je crains vos tendres discours...

WILLIAMS.

Combien tu sais me plaire !

LUCY.

Vous me le dites tous les jours !

WILLIAMS.

Ecoute-moi, mes doux amours

LUCY.

Ne parlons plus de nos amours

WILLIAMS.

Viens donc à la chapelle...

LUCY.

Avec vous... et comment ?...

WILLIAMS.

Mais pour prendre modèle
Sur cet hymen charmant.

LUCY.

D'un doux hyménée
La chaîne fortunée
Viendra combler mes vœux.

WILLIAMS.

D'un doux hymenée
La chaîne fortunée
Viendra nous rendre heureux!
(Lui offrant son bras.)
Viens, ma Lucy !

LUCY, lui donnant le bras.

Viens, mon mari !

WILLIAMS et LUCY.

Ah ! quel mari gentil !
(Ils sortent bras dessus, bras dessous, par le côté.)

SCÈNE V.

On entend une fanfare de cor, et LE ROI ÉDOUARD paraît, suivi de QUELQUES SEIGNEURS, qui sortent sur un signe qu'il leur fait un moment après leur entrée.

LE ROI, seul.

AIR.

(A. Boïeldieu.)

Enfin, je vais connaître par moi-même
Si je dois garder de l'espoir...

Celle à qui j'ai voulu donner le rang suprême,
Dans un instant je vais la voir !
En ce lieu calme et solitaire,
Des rois oubliant la grandeur,
Loin de la cour, mon cœur espère
Trouver ici beauté, candeur !

(Ricci. — *Roméo e Giuletta.*)

Jamais mon âme
A noble dame
De douce flamme
N'offrit l'ardeur.
Le bruit des armes
Et ses alarmes
Ont seuls des charmes
Pour mon cœur !

Destin prospère,
Seul sur la terre,
En toi j'espère
Dans ce beau jour.
Fleur solitaire,
Dans le mystère,
De l'Angleterre
Attend l'amour !

Jamais mon âme, etc.

SCÈNE VI.

LE ROI, WILLIAMS.

WILLIAMS, entrant très-gaîment.

(A. Grisar.)

Ah ! le beau jour ! ah ! quel délire !
Pour les époux, Dieu ! quel bonheur !

LE ROI, à part.

Des époux... que dit-il ?...

WILLIAMS, apercevant le roi.

Ah ! pardon, monseigneur...
Que cherchez-vous ici ?...

LE ROI.

Réponds... quelle est la fête
Que l'on célèbre en cet instant ?...

WILLIAMS.

Un mariage...

LE ROI.

Qui s'apprête ?

WILLIAMS.

Qui s'apprête ?... non pas, vraiment !
Il est fait... notre demoiselle
Est comtesse de Worcester !

LE ROI.

O ciel ! quelle injure mortelle !

WILLIAMS, surpris.

D'où vient donc ce courroux si fier ?...
Et qui donc êtes-vous ?...

LE ROI.

Qui je suis ?... ah ! peut-être
On le saura trop tôt ici...
(A part.)
Quoi ! Georges ne serait qu'un traître
Et pour son prince un ennemi !...

Ensemble.

WILLIAMS.

Malgré moi je tremble,
Son regard me semble
Rempli de fureur !

LE ROI.

Le traître, qu'il tremble !
Le sort nous rassemble,
Et pour son malheur !

LE ROI, *à part.*

Modérons-nous !

(*A Williams.*)

Écoute, et du silence !

(*Il tire des tablettes et écrit vivement.*)

A Worcester remets ces mots.

(*Il lui remet les tablettes.*)

WILLIAMS.

C'est bon,

J'obéirai !

LE ROI.

Pendant ma courte absence,

Qu'il les lise...

(*A part.*)

Et bientôt, de son indigne offense,

Je reviendrai lui demander raison.

Ensemble.

WILLIAMS.

Malgré moi, je tremble, etc.

LE ROI.

Le traître, qu'il tremble ! etc.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

WILLIAMS, LE DUC DE NORFOLK, GEORGES, ÉTHEL, LUCY, LES PAYSANS et LES JEUNES FILLES, *sortant de la chapelle.*

GEORGES, *à Éthel, avec amour.*

Venez, venez, belle comtesse !

ÉTHEL.

Pour moi quelle douce ivresse !

LE CHŒUR, aux époux.

Ah ! pour vous, pour vous, quel beau jour
De bonheur, d'hymen et d'amour !

WILLIAMS, s'approchant de Georges.

Pardon, monseigneur... Un message
Que vient d'apporter en ces lieux
Un étranger du plus sombre visage.

GEORGES, gaîment.

Eh quoi ! dans ce moment heureux,
Dans ce jour d'amour, de tendresse,
Qui pourrait troubler notre ivresse?...

LE CHŒUR.

Qui pourrait troubler leur bonheur ?...

WILLIAMS, lui remettant les tablettes.

Lisez ! lisez !

GEORGES, lisant.

O ciel ! pour moi quelle terreur !
Le sceau du roi !... cet écrit de lui-même...
Je reconnais sa main !

LE CHŒUR.

Grand Dieu ! quel trouble extrême !
Et d'où vient sa sombre frayeur?

GEORGES.

Je suis perdu !

LE CHŒUR.

Parlez !

GEORGES.

C'en est fait de ma vie !

LE CHŒUR.

Parlez ! parlez !

GEORGES.

Édouard en ces lieux !

LE CHŒUR.

Le roi !

GEORGES.

Je suis perdu! ma perfidie
Doit recevoir son prix... il sait tout!

LE DUC, ÉTHEL, et LE CHŒUR.

Ah! parlez!

GEORGES, avec désespoir.

Éthel, pardonnez-moi... vous tous, ici, tremblez!

LE CHŒUR.

Expliquez-vous!

GEORGES, au duc.

De la part de mon maître,
Je venais demander la main
De votre fille.

LE DUC et LE CHŒUR.

O ciel!

GEORGES, au duc.

L'amour m'a rendu traître
A mon prince, à l'honneur... traître à vous-même, enfin!

LE DUC.

Ah! malheureux!

GEORGES.

Du roi, de sa fureur mortelle,
Seul je saurai braver les coups!
Mais dans ma perte, ô douleur éternelle,
Je vous entraîne tous!

ROMANCE.

(BOÏELDIEU. — *Charles de France.*)

Premier couplet.

(A Éthel.)
Pardonnez-moi, pardonnez-moi, madame!
En vous privant de l'amour de mon roi,
Mon cœur comptait sur son ardente flamme,
Pardonnez-moi!
Éthel, pardonnez-moi!

Deuxième couplet.

Pardonnez-moi !
Le ciel d'une couronne
Devait orner votre front, je le voi,
C'est le malheur que mon amour vous donne,
Pardonnez-moi !
Éthel, pardonnez-moi !

LE CHŒUR.

Pardonnez-lui !
Éthel, pardonnez-lui !

(Sur la reprise du chœur, Éthel tend la main à Georges, et sort suivie de tout le monde, excepté Georges.)

SCÈNE VIII.

GEORGES ; puis LE ROI.

GEORGES, seul.

Le roi dans cet écrit m'ordonne de l'attendre ;
Ah ! que répondre à sa fureur ?
Je frémis de le voir, je frémis de l'entendre,
Pour la première fois la peur trouble mon cœur !
C'est lui... ciel !

(Le roi entre, Georges se jette à ses pieds.)

DUO.

(Mercadante. — *Élisa et Claudio.*)

O mon maître, ô mon prince, pardon !

LE ROI.

Non, non ; point de pardon
Pour une trahison !

GEORGES.

Grâce !

LE ROI.

Point de pardon
Pour une trahison !

A ton prince, à ton maître infidèle,
Tu fis une injure mortelle !
Oui, mon courroux doit te punir !
Pour celui qui vint me trahir...
Point de pitié... je dois punir !

GEORGES.

De l'amour la douce flamme
Vint, hélas ! troubler mon âme !

LE ROI.

Tout par toi fut oublié,
Et l'honneur et l'amitié.

GEORGES.

O mon prince, ayez pitié
De l'amour, de l'amitié,
Punissez-moi !

LE ROI.

Traître à l'honneur !

GEORGES.

Écoutez-moi !

LE ROI.

Crains ma fureur !

GEORGES.

Punissez-moi !

LE ROI.

Ami trompeur,
Il faut, il faut que je sévisse ;
Sujet rebelle, oui, ton supplice
Me vengera de mon malheur !

Ensemble.

GEORGES.

Non je ne crains pas le supplice,
Mais je perds ici
Mon ami !

LE ROI.

Ah ! pour mon cœur affreux supplice !
Être trahi
Par son ami !

GEORGES.

Pour celle que j'adore,
O mon roi, je t'implore !
Garde-moi tous les coups
De ton juste courroux !

LE ROI.

Ah ! quand sa voix m'implore
Pour celle qu'il adore,
Il excite les coups
De mon juste courroux !

GEORGES.

Ah ! pardonnez-moi cette injure !

LE ROI.

Non, non, je romprai cet hymen !

GEORGES.

La mort plutôt, je vous conjure !

LE ROI.

Ce serait un trop doux destin !

GEORGES.

Eh bien ! d'un cœur fidèle
Vous ferez un rebelle ;
Désormais, je ne voi
Qu'un tyran dans mon roi !

LE ROI, avec colère.

Sujet traître ! rebelle !
Ami lâche, infidèle !
Désormais, tu ne voi
Qu'un vengeur dans ton roi !

Écoute-moi, pourtant... avant que ma colère
Ne frappe un coupable en ces lieux,

Si la femme qui t'est chère,
N'était pas digne de mes feux...

GEORGES.

Eh bien?...

LE ROI.

Je te pardonnerais, peut-être.

GEORGES, à part.

Ah! je dois perdre cet espoir!

LE ROI.

A l'instant, je veux la connaître!

GEORGES, à part.

Il l'aimera, dès qu'il pourra la voir!

LE ROI.

On vient!

GEORGES.

Je cours!

LE ROI, le retenant.

Arrête! et du silence!

GEORGES.

C'est elle!

LE ROI.

A ce prix seul j'abjure ma vengeance;
Tais-toi!

SCÈNE IX.

LES MÊMES; ÉTHEL, sous les habits villageois de Lucy, LUCY, sous les habits de la comtesse, et conduite par LE DUC DE NORFOLK.

QUATUOR.

(ROSSINI. — *Bianca et Faliero.*)

GEORGES, apercevant Éthel sous les habits de Lucy.

O ciel! quel changement!

ÉTHEL, bas à Georges.

Je vous sauve !

LUCY, à part.

Ah ! j'ai peur !

LE ROI, regardant Lucy qui lui fait de grandes révérences ; à part.

Observons !

GEORGES à Éthel, à demi-voix.

Chère Éthel !.

LE DUC, saluant le roi.

Ah ! Sire, quel honneur !

ÉTHEL, bas à Georges.

Dans mon amour j'ai trouvé du courage,
Mais je meurs de frayeur,
Et crains que mon visage
Ne dise ici le trouble de mon cœur.

LE ROI, saluant Lucy.

Honneur à vous, belle comtesse !

LUCY, faisant gauchement la révérence.

Ah ! monseigneur, que de bonté !

LE ROI.

On n'a pas plus de gentillesse.

LUCY, naïvement.

Au servic' de Vot' Majesté !

LE ROI, à part.

Ah ! sans regret, je le confesse,
Ici, je perds cette beauté !
Pour une reine, la comtesse
Serait trop gauche, en vérité !

(A Georges.)

De ton maître,
Ami, voici la main !

GEORGES, à part.

Je sens renaître
Le bonheur en mon sein !

LUCY, à part.

Leur adresse
A réussi!

ÉTHEL, à part.

Ah! pour mon cœur quelle tristesse,
Et combien je tremble pour lui!
Mon Dieu! protégez-nous ici!

Ensemble.

LUCY.

Grâce au ciel, d'un sort contraire
J'éviterai la rigueur,
Et vais bientôt, je l'espère,
Quitter un rang éphémère
Pour l'amour et le bonheur!

ÉTHEL.

En ce jour, destin sévère,
Combien je crains ta rigueur,
Sans pitié, dans ta colère,
Tu compromets mon bonheur.

LE ROI, examinant Éthel, à part.

Quelle est donc cette étrangère
Au regard plein de douceur?
Sous ses habits de bergère,
Que de grâce et de candeur!

GEORGES.

Chère Éthel, d'un sort sévère
Tu m'évites la rigueur;
Et du prince, la colère
Épargnera mon bonheur.

(Le roi, qui n'a cessé d'examiner la comtesse déguisée, la retient au moment où elle veut s'éloigner, et, sur un geste impératif, force Georges très-ému à sortir en donnant la main à la fausse comtesse.)

SCÈNE X.

LE ROI, ÉTHEL, tremblante.

LE ROI, à Éthel.

Que craignez-vous, ma chère enfant?
D'honneur, on n'est pas plus jolie!

ÉTHEL, à part.

Mon Dieu! me serais-je trahie!

LE ROI, avec galanterie.

Ce n'est pas de l'effroi, vraiment,
Que je veux vous causer, ma belle, en ce moment!

DUO.

(Donizetti. — *Torquato Tasso.*)

En admirant de si doux charmes,
Mon cœur, ici, vous rend les armes ;
Près de moi pourquoi tant d'alarmes?
Qui peut donc vous troubler?
C'est moi seul qui dois trembler!
Grandeur, puissance et majesté
Sont aux genoux de la beauté!

ÉTHEL.

Simple bergère
Ne saurait plaire
A votre âme noble et fière...
La grandeur,
De mon cœur
Ne pourrait faire le bonheur!

LE ROI.

Simple bergère
Saurait me plaire
Mieux qu'une dame noble et fière...
Sa candeur
De mon cœur
Pourrait faire ici le bonheur!

Ensemble.

LE ROI.

D'où vient l'ardeur qui m'agite?...
Mon cœur, ici, bat plus vite,
Et quand son regard m'évite,
Le mien lui parle d'amour!

ÉTHEL.

D'où vient l'effroi qui m'agite?
Mon cœur, ici, bat plus vite,
Et quand mon regard l'évite,
Le sien me parle d'amour!

LE ROI.

Écoute!

ÉTHEL, à part, avec effroi.

O ciel!

LE ROI, avec passion.

Non, jamais jusqu'à toi
Je ne vis tant d'attraits!

ÉTHEL, à part, avec terreur.

O mon Dieu! rien n'égale
Mon trouble et mon effroi!

LE ROI.

Et je t'offre en ce jour ma tendresse royale,
Si ton cœur veut m'aimer!

ÉTHEL, fuyant.

Laissez-moi!

LE ROI.

Tu me fuis?...

ÉTHEL.

Laissez-moi!

LE ROI.

Tu me fuis... moi, ton roi!...

Que faut-il pour vous plaire?...

Eh quoi! l'amour sincère
Du roi de l'Angleterre
Ne peut toucher ce cœur!
Et quand je mets à vos genoux
L'éclat du diadème,
Le roi n'attend qu'un mot de vous :
Ce mot si doux... je t'aime!...

ÉTHEL.

Ah! Sire, calmez ma frayeur...
Non, non... l'amour sincère
Du roi de l'Angleterre
Ne peut plaire à mon cœur!
Et dussé-je à votre courroux
M'offrir ici moi-même...
(Avec énergie.)
Je vous le dis... ce n'est pas vous,
Ce n'est pas vous que j'aime!

LE ROI.

Un mot encor!

ÉTHEL, à part.

Je meurs d'effroi!

LE ROI.

Quoi! tu me fuis... moi, ton roi!...

Ensemble.

LE ROI.

Que faut-il pour vous plaire?... etc.

ÉTHEL.

Ah! Sire, calmez ma frayeur... etc.

(Le roi serre Éthel dans ses bras avec transport; la porte s'ouvre et Georges s'élance dans l'appartement, suivi de plusieurs seigneurs. Tous les paysans paraissent au fond.)

SCÈNE XI.

Les mêmes ; GEORGES, WILLIAMS, LUCY, LE DUC DE NORFOLK, Seigneurs de la cour, Gardes, Paysans, Paysannes.

GEORGES, au roi, avec force.

Arrêtez! arrêtez!
S'agit-il de la vie!
La femme que vous insultez,
C'est la mienne!

LE ROI.

O perfidie!

GEORGES.

C'est la comtesse!

ÉTHEL, courant dans les bras de Georges.

C'est mon époux!
Du trépas, dans ses bras, je puis braver les coups!

LE ROI, furieux.

C'en est trop!

(Montrant Georges.)

Deux fois par ce traître
Je fus trompé! je fus trahi!
Qu'il périsse! et sa mort peut-être
Fera trembler les lâches comme lui!

(Aux Seigneurs.)

Qu'on l'entraîne!

(On entoure Georges, qui remet son épée.)

FINALE.

(Rossini. — *Otello.*)

ÉTHEL, courant au roi.

Pitié! pitié! plus de vengeance!
Ouvrez votre cœur à ma voix!

Songez que la clémence,
Ah ! Sire, est la vertu des rois !
(Tombant à ses pieds.)
Grâce à celui que j'aime!
Dans ce moment suprême,
Pitié pour lui! pitié pour moi!

Ensemble.

LE CHOEUR, au roi.

Dans cet instant suprême,
Ah! voyez son effroi...
Grâce à celui qu'elle aime !
Pardonnez-lui, grand roi!

LE ROI, à part.

Pour son injure extrême,
Pas de pitié chez moi;
Il a, dans ce jour même,
Deux fois trahi son roi!

GEORGES, à part.

Dans sa fureur extrême,
Pas de pitié pour moi!
Mais loin de ce que j'aime,
La mort est sans effroi!

(Éthel s'est évanouie sur les derniers mots qu'elle prononce.)

LE ROI, à Georges.

Comte de Worcester, le roi ne peut fléchir
Devant un tel affront à son rang, à son trône;
Mais quand ton maître doit punir,
(Lui tendant la main.)
C'est un ami qui te pardonne !

LE CHOEUR.

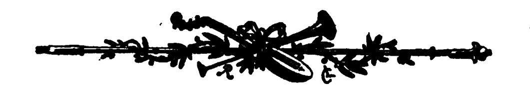
(*God save the king.*)

Que Dieu sauve le roi!
A lui, ma foi!
Que Dieu garde à nos vœux,
Ce prince généreux,

Et qu'il vive à jamais,
Par ses bienfaits!

(Pendant ce chœur, Éthel revient peu à peu de son évanouissement; son premier regard aperçoit le roi; elle recule saisie d'effroi; le roi la prend par la main avec douceur, et lui montre Georges; elle se jette dans ses bras. Le duc de Norfolk, Éthel et Georges, s'inclinent avec reconnaissance devant le roi. Les paysans agitent leurs chapeaux, les gardes se groupent au fond, prêts à partir.)





QUATRIÈME PARTIE

SCÈNE UNIQUE.

LES MÊMES; CORNÉLIUS, accourt vivement par le fond; BAMBERG, entre par le côté, à droite; puis LE GRAND-DUC, par la gauche.

CORNÉLIUS, avec force, aux personnages qui sont en scène.

Arrêtez!... arrêtez! (Au public.) N'applaudissez pas!... n'applaudissez pas!... (Vivement, à Amélie.) Ce n'est pas pour vous que je dis cela, madame... (Montrant Magnus et Waldemar.) ni pour ces messieurs non plus. Au contraire, vous surtout, madame, bravo!... bravo! mais c'est égal, c'est une indignité!

TOUS.

Bravo! bravo!... charmant! délicieux!...

CORNÉLIUS.

Eh! non... c'est un blasphème!... un sacrilége! (Au grand-duc, qui entre.) Pardon, monseigneur!

LE GRAND-DUC, à Cornélius.

Ah! vous voilà... vous que j'ai fait chercher en vain pendant toute la représentation!... d'où sortez-vous donc?

CORNÉLIUS.

Je sors... un garçon de théâtre vient de m'ouvrir... et je descends de là-haut.

LE GRAND-DUC.

Du paradis?

CORNÉLIUS.

Oui... du paradis... c'est-à-dire d'une loge où je n'étais pas au paradis... là... sur le théâtre... une loge obscure où je ne voyais rien...

MINA, à part.

Nous sommes sauvés !

CORNÉLIUS.

Mais d'où j'ai tout entendu !

MINA, de même.

Nous sommes perdus !

LE GRAND-DUC, à Cornélius.

Vous avez entendu l'ouvrage ?...

AMÉLIE.

Et vous osez en dire du mal !... vous le trouvez ?...

CORNÉLIUS.

Je le trouve magnifique... admirable... un vrai chef-d'œuvre... ou, pour mieux dire, une réunion de chefs-d'œuvre, dont monseigneur ne connaît pas encore tout le prix.

LE GRAND-DUC.

Que voulez-vous dire ?

AMÉLIE.

Expliquez-vous.

CORNÉLIUS.

Vous allez tout savoir.

MINA, bas à Bamberg.

C'est fait de nous !...

BAMBERG, de même, à Mina.

Pas encore.

CORNÉLIUS.

Apprenez, madame, et vous, monseigneur... apprenez que cet opéra n'est pas...

BAMBERG, *à haute voix.*

N'est pas de moi !...

CORNÉLIUS.

C'est ce que j'allais dire.

BAMBERG.

Et je le dis !

LE GRAND-DUC.

Et de qui donc est-il ?

BAMBERG.

D'un grand seigneur... d'un prince... le prince Ernest.

TOUS.

Est-il possible !

MINA.

Il a dit vrai.

AMÉLIE.

Je le savais.

BAMBERG.

Nous le savions aussi... Oui, messieurs, quoique grand seigneur, mon maître est un artiste dont le génie...

CORNÉLIUS.

Permettez, permettez, ces morceaux-là sont de messieurs...

BAMBERG, *l'interrompant.*

Laissez-moi achever !...

CORNÉLIUS.

De divers compositeurs...

BAMBERG, *élevant la voix.*

De mon maître... qui, pour mieux cacher son talent, a gardé un continuel incognito... C'est lui qui, depuis bien des années, et sous des noms différents, inonde l'Europe de ses ouvrages.

CORNÉLIUS, à Mina, à demi-voix.

Quoi ! tous ces messieurs que je retenais en quarantaine à la frontière ?...

MINA, de même.

C'était le prince Ernest !...

LE GRAND-DUC.

Qu'ai-je entendu ?... un prince artiste !... un prince musicien dans ma famille !... Jamais je n'y consentirai... je le refuse !

ERNEST.

Ah ! s'il en est ainsi... j'abdique ma gloire musicale.

BAMBERG, voulant le faire taire.

Y pensez-vous, mon prince ?...

MINA, de même.

Mais songez donc...

ERNEST, vivement.

Peu m'importe !... Si, de toute manière, il faut perdre celle que j'aime... je dirai la vérité. Oui, monseigneur... apprenez que je ne suis pas plus musicien que vous... (Se reprenant.) Non... je veux dire que monsieur, (Montrant Cornélius.) et que jamais je n'ai été coupable du moindre opéra... de la moindre cavatine !

AMÉLIE, avec reproche, à Ernest.

Est-il possible !... m'avoir abusée à ce point !

ERNEST.

Oui, madame... je n'ai pas eu le courage de démentir une ruse dont Bamberg était l'auteur... J'ai mérité votre colère, j'en conviens... mais, comme tout à l'heure vous le disiez si bien vous-même au roi d'Angleterre...

Reprise du finale d'*Otello*.

Songez que la clémence est la vertu des rois ;
Le pardon n'est-il pas le plus beau de leurs droits ?
Grâce pour qui vous aime !

TOUS, excepté Amélie.

Grâce pour qui vous aime !

AMÉLIE, avec abandon, à Ernest.

Comment résister plus longtemps
A de si doux et si tendres accents !...

LE CHŒUR, à Amélie.

Un jour heureux
Pour Votre Altesse,
Noble princesse,
Brille à nos yeux.
Vive Votre Altesse,
En ce jour heureux,
Qui comble nos vœux !

(Bamberg prend le bras de Mina, aux yeux de Cornélius désappointé ; le grand-duc tend la main au comte et au duc, à qui il semble exprimer ses regrets ; Ernest tient la main de la princesse.)



LE GUITARRERO

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

MUSIQUE DE F. HALÉVY.

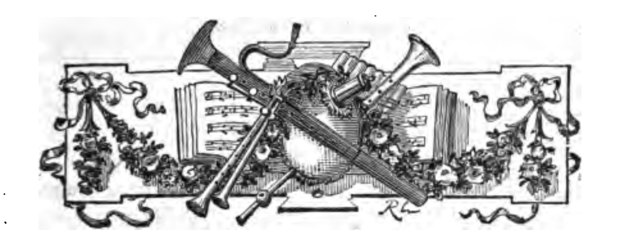
THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — 21 Janvier 1841.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
FRA LORENZO, intendant de la province. . .	MM.	MOREAU-SAINTI.
RICCARDO, musicien ambulant.		ROGER.
MARTIN DE XIMENA, négociant.		GRIGNON.
DON ALVAR DE ZUNIGA, officier espagnol.		BOTELLI.
FABIUS, seigneurs espagnols.		EMON.
OTTAVIO, seigneurs espagnols.		DAUDÉ.
UN PAGE		—
MANUELA DE VILLARÉAL.	Mmes	BOULANGER.
ZARAH, sa nièce.		CAPDEVILLE.

SEIGNEURS ESPAGNOLS. — DAMES et BOURGEOIS de la ville. — PAGES. — VALETS. — SOLDATS. — GENS DE JUSTICE. — UN HÔTELIER. — UN COURRIER.

En 1640.

A Santarem, dans l'Estramadure portugaise.



LE GUITARRERO

ACTE PREMIER

La principale place de Santarem. Dans le lointain le château royal de Santarem. A gauche, l'hôtel de Villaréal ; à droite, l'hôtel du *Soleil-d'Or*, principale hôtellerie de la ville. On y arrive par quelques marches, et les fenêtres sont préservées de la chaleur par un auvent qui fait saillie sur la rue.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, ZUNIGA, venant de la promenade à droite, au fond du théâtre, s'arrête un instant sous les fenêtres à gauche de l'hôtel de Villaréal qu'il regarde avec colère ; au même moment, FABIUS et OTTAVIO sortent de l'hôtellerie à droite et aperçoivent Don Alvar ; plusieurs JEUNES SEIGNEURS entrent à la fin de la scène.

FABIUS.

Eh ! c'est notre ami Alvar de Zuniga !

OTTAVIO.

Tous nos convives sont déjà arrivés, et toi, notre amphitryon, te voilà le dernier au rendez-vous !



FABIUS.

Le repas n'est pas encore commandé.

ZUNIGA, se frappant le front.

C'est vrai ; je vous ai invités chez maître Nunez Mugnoz, qui n'a pas son pareil pour les *olla podrida* à la reine... Holà, seigneur hôtelier! (A l'hôtelier qui paraît et salue.) Je paie double!... que dans un quart d'heure tout soit prêt; et songe bien qu'il ne s'agit pas ici de traiter des hobereaux portugais, tes compatriotes, mais des officiers du régiment de la reine... des Espagnols, vos vainqueurs et vos maîtres. Allez... (L'hôtelier s'incline et sort.) Pardon, mes amis, j'arrivais ne rêvant que la joie et le plaisir, mes regards se sont tournés de ce côté, (Montrant l'hôtel à gauche.) et d'autres projets, d'autres idées...

FABIUS.

Ah ! ah ! l'hôtel de Villaréal...

OTTAVIO.

Il a pensé comme nous à la belle Zarah.

FABIUS.

Qu'il adore.

ZUNIGA.

Que je déteste.

FABIUS.

Allons donc !

ZUNIGA.

Je la déteste, vous dis-je... et pour nous autres gentilshommes de Séville ou de Cordoue, qui avons du sang africain dans les veines, triompher d'une maîtresse est moins doux que de s'en venger quand elle nous a outragés dans notre honneur.

OTTAVIO.

Allons donc !... de quoi as-tu à te plaindre ?

ZUNIGA.

Ce que j'ai !...

OTTAVIO.

Elle est fière, orgueilleuse, et ne peut souffrir les Espagnols, qui règnent en maîtres dans son pays... Que nous importe ?

ZUNIGA.

Ah ! si ce n'était que cela...

OTTAVIO.

Eh bien ! voyons, soyons francs... elle a refusé tes hommages et ta main ?

ZUNIGA.

Oui, par Notre-Dame del Pilar !... elle m'a refusé.

OTTAVIO.

Eh bien ! moi aussi.

FABIUS.

Et moi de même.

OTTAVIO.

Aussi, quand elle sera mariée, nous verrons... jusque-là je lui pardonne.

FABIUS.

Moi, je ne lui pardonne pas, car la dot était magnifique, et à chaque pas je rencontre des gens furieux contre elle.

OTTAVIO.

Ta famille ?

FABIUS.

Non... mes créanciers.

ZUNIGA, avec colère.

Ils ne perdent que de l'argent.

FABIUS.

Et toi une maîtresse.

ZUNIGA.

Si ce n'était que cela, vous dis-je !... d'abord, il suffit qu'une femme me dédaigne pour que je la déteste...

OTTAVIO.

Moi, je la plains, voilà tout.

ZUNIGA.

Mais elle a osé plus encore... l'affront le plus cruel... le plus sanglant que puisse recevoir un noble Espagnol... cette nuit, au bal, chez dona Manuela, sa tante... vous n'y étiez pas ?...

OTTAVIO.

Nous étions de service au château.

ZUNIGA.

Elle avait laissé tomber un riche pendant d'oreille en diamants... plusieurs Portugais se précipitèrent pour le ramasser, et entre autres un négociant de Lisbonne, Martin de Ximena, à qui je l'arrachai des mains, et qui, prudemment, vous vous en doutez bien, garda le silence... Présentant alors ma conquête à la belle Zarah, je lui demandai la permission de replacer moi-même ce brillant trophée... elle allait refuser, elle en faisait le geste, lorsque dona Manuela, sa tante, Portugaise de naissance, mais femme supérieure et distinguée...

OTTAVIO.

Qui adore les Espagnols et la cour de Madrid.

ZUNIGA.

Dona Manuela lui ordonna d'accorder cette récompense à un preux chevalier qui venait de la mériter... Alors, n'osant attirer plus longtemps les regards de l'assemblée, qui déjà étaient fixés sur nous, la rebelle, l'orgueilleuse Zarah fut obligée de se soumettre, et pendant que je rattachais ce diamant à son oreille, pendant que sa joue était là, près de moi, j'osai, aux yeux de tous, y porter mes lèvres... Alors, la fière beauté se relevant avec indignation et tournant vers moi ses yeux noirs qui lançaient des éclairs : « Vous n'êtes point un gentilhomme ! » s'écria-t-elle. Et de son gant elle me frappa au visage, devant toute l'assem-

blée, devant tous ces Portugais... moi Espagnol, moi Alvar de Zuniga !

FABIUS.

Et tu l'as supporté ?

ZUNIGA.

Ah ! c'est ce qui me met la rage dans le cœur ! Que faire ?... Qu'auriez-vous fait à ma place? Comment se venger d'un tel outrage ?... sur une femme !... une femme, entendez-vous ?... Croyez-vous encore que je l'aime ?... et comprenez-vous la honte et la colère qu'il m'a fallu dévorer lorsque, affectant un air riant et enjoué, j'ai dit à sa tante, qui m'adressait des excuses, qu'une si douce punition était encore une faveur, et qu'une si belle main ne déshonorait pas ?... Mort Dieu ! par Philippe, notre roi, j'ai juré tout haut la paix, mais tout bas la vengeance... et je l'obtiendrai... Je vous perdrai, ma belle Zarah ! ou j'y perdrai mon nom.

FABIUS.

Et comment feras-tu ?

ZUNIGA.

Je l'ignore... mais il faudra bien un jour qu'elle choisisse... qu'elle aime quelqu'un...

OTTAVIO.

Elle refuse tous les partis !

ZUNIGA.

On a parlé de don Juan de Guimarens, que lui destine la cour de Lisbonne... et quoique ce soit un de mes amis...

FABIUS.

Si elle ne l'aime pas, tu la débarrasseras d'un prétendant qui l'ennuie.

ZUNIGA.

Tu as raison... cette vengeance-là ne suffit pas ; il en faut une qui puisse l'humilier, elle... personnellement, et lui rendre affront pour affront.

VOIX, dans l'intérieur de l'hôtellerie.

A table ! à table !

FABIUS.

Voici nos amis qui s'impatientent.

OTTAVIO, qui a remonté le théâtre, pendant que plusieurs jeunes seigneurs sortent de l'hôtellerie à droite.

Silence !... silence !... je vois de loin quelqu'un qui s'avance mystérieusement sous ses fenêtres.

ZUNIGA.

Un jeune seigneur... lequel ?

OTTAVIO, regardant toujours vers la gauche.

Attends donc !

ZUNIGA.

Un riche cavalier...

OTTAVIO.

Eh ! non, un homme du peuple couvert d'un mauvais manteau.

ZUNIGA.

C'est un amant déguisé... un rival...

FABIUS, regardant.

C'est possible ! car il porte une guitare.

SCÈNE II.

LES MÊMES ; RICCARDO.

(On entend dans la coulisse à gauche un prélude de guitare, et l'on ne voit pas encore la personne qui joue. Zuniga veut s'élancer de ce côté; les jeunes officiers et seigneurs ses amis, qui viennent de sortir de l'hôtellerie, le retiennent, et le morceau commence à demi-voix sur le motif de l'air qu'on exécute dans la coulisse.)

LES JEUNES SEIGNEURS, montrant Zuniga.

D'un rival imaginaire
Le voilà soudain jaloux ;

(A Zuniga, qu'ils retiennent.)
Modérez votre colère,
Écoutez !... ainsi que nous !

ZUNIGA.

Ah ! malheur au téméraire !
Qu'il redoute mon courroux !
(A ses amis.)
Mais je calme ma colère,
Et j'écoute, ainsi que vous.

FABIUS.

Comme nous, près de l'inhumaine
Il perdra son temps et sa peine !
Mais il s'avance... taisons-nous !

(Les jeunes gens se retirent sous l'auvent de l'hôtellerie à droite, et Riccardo s'avance sous le balcon de l'hôtel de Villaréal, à gauche.)

AIR.

RICCARDO, s'accompagnant sur la guitare, et tournant le dos aux jeunes gens qui l'écoutent.

N'entends-tu pas, ô maîtresse chérie !
Ces accents
Et ces chants
Qui disent mes tourments ?
Ne vois-tu pas que mon âme et ma vie
Sont en toi ?
Et sans toi
Le jour n'est rien pour moi !
Tant que les flots heureux du Tage
Caresseront son doux rivage,
Partout je te suivrai
Et je dirai :
O maîtresse chérie,
A toi mes seuls amours,
A toi toujours
Le destin de ma vie !
Tra la, la, la, la, la, la, la.

OTTAVIO, à ses amis, à voix basse.

Comme nous, près de l'inhumaine

Il n'aura pas perdu sa peine !
La fenêtre s'entr'ouvre...
(On voit s'ouvrir la persienne; mais Riccardo, qui est sous le balcon, ne voit pas et n'est pas vu. Zuniga s'élance du côté à droite ; au bruit qu'il fait, la persienne se referme sur-le-champ.)

ZUNIGA.

Eh bien ! je connaîtrai
Quel est ce rival préféré !
Et des craintes que j'ai conçues
Je veux me délivrer !...
(Regardant Riccardo, qu'il a saisi par le bras, et qu'il amène sur le devant du théâtre.)
Grand Dieu !
C'est un guitarrero !... c'est un chanteur des rues !

RICCARDO, timidement et baissant la tête.

Oui, messeigneurs !

ZUNIGA, à Riccardo.

Approche un peu !
Je le connais... et plus je le regarde...
Il habite une humble mansarde
Vis-à-vis mon hôtel !

RICCARDO, de même.

C'est vrai !

ZUNIGA, s'adoucissant et avec bonté.

Tiens, mon garçon !
(Lui donnant quelques pièces d'or.)
Sur ta guitare achève ta chanson !
(Riccardo hésite un moment, puis, sur un geste impératif de Zuniga, il prend sa guitare et joue sans chanter le motif qu'on a déjà entendu.)

Ensemble.

ZUNIGA, à part.

Ah ! je ris de ma colère !
Quoi ! de lui j'étais jaloux !
(Écoutant Riccardo.)
A sa main vive et légère
J'applaudis, ainsi que vous.

LES JEUNES SEIGNEURS, riant.

Voilà donc le téméraire
Dont son cœur était jaloux !
(Montrant Zuniga, qui écoute et applaudit.)
Il abjure sa colère,
Il écoute, ainsi que nous.

(Le morceau finit par une ritournelle brillante, exécutée par Riccardo.)

ZUNIGA et SES AMIS, applaudissant.

Mais c'est un vrai talent, qu'il faut encourager.

OTTAVIO.

Nous autres grands seigneurs, nous devons protéger
Les artistes !

FABIUS, à Riccardo.

Demain, viens passer la soirée
A mon hôtel... l'hôtel de Médina-Cœli.

OTTAVIO, de même.

Moi, pour après-demain je te retiens aussi !

FABIUS.

Moi, pour l'autre semaine !... et, par nous célébrée,
Ta réputation va s'accroître !

ZUNIGA, le regardant.

Pour moi,
Je lui destine un autre emploi !
Par un air distingué sous ses haillons il brille !
(A Riccardo.)
Es-tu de Santarem ?

RICCARDO.

Non pas ; j'arrive, hélas !
n'y connais personne...

ZUNIGA, vivement.

On ne t'y connaît pas ?

RICCARDO.

Sans un ami...

ZUNIGA.

C'est bien !

RICCARDO.

Sans parents, sans famille...

ZUNIGA.

Encore mieux !...

FABIUS, qui était entré un instant dans l'hôtellerie, en sort en disant à haute voix.

Le dîner nous attend !

TOUS.

C'est charmant...
Nouvelle agréable !
Les amours au diable !
Conspirons à table
Contre la beauté !
Que des vins d'Espagne
L'ivresse nous gagne !
Pour seule compagne
Prenons la gaîté !

(Pendant que les jeunes gens entrent dans l'hôtellerie.)

ZUNIGA, s'approchant de Riccardo.

Attends-moi dans une heure, ici !
Ici... tu comprends ?

RICCARDO.

A merveille!

FABIUS, et les jeunes seigneurs, revenant sur leurs pas.

Eh bien ! que fais-tu donc ? ce mot à ton oreille,
Ce mot si doux n'a-t-il pas retenti :
Le repas est servi ?

TOUS.

Le repas est servi !

Ensemble.

LES JEUNES SEIGNEURS.

Nouvelle agréable !
Les amours au diable !

Conspirons à table
Contre la beauté !
Que des vins d'Espagne
L'ivresse nous gagne !
Pour seule compagne
Prenons la gaîté !
Vive la gaîté !

RICCARDO.

Et moi, misérable,
Que le sort accable !
Sous un joug semblable
Courbons ma fierté !
La peine accompagne
Le pain que je gagne ;
Pour seule compagne
J'ai la pauvreté !

(Ils entrent tous dans l'hôtellerie ; Riccardo reste seul en scène.)

SCÈNE III.

RICCARDO, seul et s'asseyant sur un banc où il rêve.

L'attendre... je ne le crois pas... mais ils sont généreux... ils ont promis de me faire gagner de l'or... bien plus !... ils m'en ont donné ! (Regardant la bourse que lui a jetée Zuniga.) Oui, en voilà beaucoup... jamais, moi, pauvre diable, je n'en ai vu autant... Cela se rencontre mal, car aujourd'hui cela ne me servira plus à rien... et si avant de partir je pouvais faire un heureux, ce serait toujours ça de gagné, et le premier bonheur qui me serait arrivé en ma vie !

(On entend dans l'hôtellerie et de loin le motif du dernier chœur.)

SCÈNE IV.

RICCARDO; MARTIN DE XIMENA, **enveloppé d'un manteau brun fort simple et coiffé d'un mauvais chapeau noir, s'avance au bord du théâtre en rêvant.**

RICCARDO, **écoutant les chants qui partent de l'hôtellerie, et qui continuent toujours en diminuant.**

Ah ! ce sont nos jeunes seigneurs; ils rient, ils s'amusent... ce n'est pas à eux qu'il faut s'adresser. (**Se retournant et apercevant Martin.**) Voiçi peut-être ce que je cherche... oui, ce mauvais chapeau noir... ce manteau râpé... c'est Dieu qui me l'envoie. (**Se levant et allant à lui.**) Camarade... (**Il lui frappe sur l'épaule; Martin étonné se retourne. La musique cesse en ce moment de se faire entendre.**) avez-vous besoin d'argent ?

MARTIN, **étonné.**

Cette demande...

RICCARDO.

Vous en faut-il ?... vous faut-il de l'or ?

MARTIN, **vivement.**

Oui, certes, (**Lui prenant la main.**) et maintenant surtout.

RICCARDO.

Tenez, voici tout ce que je possède... prenez ! vous serez mon héritier.

MARTIN.

Moi, jeune homme ? et que vous donnerai-je pour cela ?

RICCARDO.

Donnez-moi votre main, pour qu'avant de mourir j'aie serré la main d'un ami... et maintenant, adieu, camarade, adieu !

MARTIN, **le retenant avec force au moment où il veut s'enfuir.**

Qu'est-ce que c'est ?... qu'est-ce que c'est, jeune homme ?... vous voulez vous tuer ?...

RICCARDO.

Vous tenteriez en vain de vous y opposer...

MARTIN.

Eh! qui vous dit qu'on veuille vous empêcher?... vous avez peut-être raison, et alors je serai le premier à vous dire : Partez, mon garçon, que rien ne vous arrête! permis à vous de vous tuer... c'est la seule liberté qu'on ait maintenant en Portugal, et il faut bien qu'on en profite... Mais peut-être avez-vous tort de commencer par ce parti-là... peut-être auparavant y en a-t-il encore quelques autres... On essaie... on demande conseil... j'en ai quelquefois donné de bons à mes amis... on vous le dira... Martin de Ximena...

RICCARDO.

Vous! ce riche négociant?

MARTIN.

Il n'y paraît pas, n'est-il pas vrai? ils me disent tous avare, et mon extérieur leur donne raison... mais j'ai quelques amis, voyez-vous... quelques amis qui souffrent, et j'économise pour eux jusqu'au dernier maravédis... ce qui n'empêche pas que ma bourse ne soit à votre service...

RICCARDO.

Monsieur!...

MARTIN.

J'ai bien reçu la vôtre... vous ne serez pas plus fier que moi, je l'espère.

RICCARDO.

Je ne tiens pas à la fortune; je me trouve assez riche... et je n'ai rien.

MARTIN.

Diable! vous êtes plus philosophe que moi, qui croyais l'être... Pourquoi alors renoncer à la vie?... qui vous la rend intolérable? Quelque passion déçue... l'ambition?

RICCARDO.

Non, monsieur.

MARTIN.

C'est juste! à votre âge, on n'a pas le temps... Il s'agit donc d'un désespoir amoureux? (Riccardo fait un mouvement, Martin lui saisit vivement la main.) J'ai dit vrai!

RICCARDO.

Eh bien! oui, monsieur... j'aime sans espérance.

MARTIN.

Il y en a toujours!

RICCARDO.

Celle que j'aime est une grande dame... la première famille de ce pays.

MARTIN.

Ce n'est pas une raison pour se tuer... au contraire : avec de la patience on arrive aux richesses, avec du courage on arrive aux honneurs.

RICCARDO.

Mais je n'arriverai jamais à avoir deux ou trois cents ans de noblesse... il faut cela pour lui plaire, pour aspirer à sa main, et je ne suis rien qu'un chanteur des rues, un joueur de guitare, le fils d'un soldat!

MARTIN.

Et tu n'as pas suivi l'état de ton père?

RICCARDO.

Il ne l'a pas voulu... il m'a défendu de servir l'Espagnol, et m'a dit en mourant : « Tiens, mon enfant, garde mon épée, non pour nos oppresseurs, mais contre eux! »

MARTIN, poussant un cri.

Ah!

RICCARDO, vivement.

Qu'est-ce donc?

MARTIN, froidement.

Rien!... il faut toujours obéir à son père... mon garçon, et faire exactement ce qu'il t'a dit.

RICCARDO.

Aussi ai-je suivi ses ordres... et puisqu'il fallait vivre, je pris sous mon bras, non une épée, mais une guitare... j'allai chantant nos vieux airs portugais... la romance du roi Sébastien; et quand je disais son cri de guerre : « Enfants de la Lusitanie, aux armes! » les Espagnols me menaçaient et me faisaient taire... mais tous les habitants des campagnes vidaient leur escarcelle dans la mienne... et j'arrivai ainsi à Lisbonne, riche et content... La fortune peut-être m'y attendait... Mais voilà qu'un jour, à la porte de la cathédrale, s'arrête une riche voiture... j'en vis descendre une jeune dame, qui ne fit pas seulement attention à moi, pauvre misérable perdu dans la foule... Mais moi... je ne la quittai pas des yeux... je la suivis dans l'église, ce jour-là, et le lendemain, et tous les jours... Que vous dirai-je? Je m'enivrais du plaisir de la voir... en secret et me cachant d'elle, car il me semblait que si un de ses regards tombait sur moi, ce ne pouvait être qu'un regard de mépris... et je l'aimais déjà trop pour en être méprisé... La nuit seulement, ne craignant plus d'être vu, j'allais sous ses fenêtres... j'osais, comme un noble cavalier, lui chanter des romances d'amour, les plus belles que j'avais apprises, ou que parfois même je composais... une surtout qui semblait lui plaire... Dans le pavillon où elle s'arrêtait, sur la terrasse où elle prenait l'air... dans la barque qui l'emportait sur le Tage... partout ce chant arrivait jusqu'à elle, et j'étais le plus heureux des hommes... Je ne demandais pas d'autre bonheur... hélas! il ne devait pas durer!

MARTIN.

Pauvre garçon!

RICCARDO.

Un matin, ses fenêtres étaient fermées, et impossible de savoir ce qu'elle était devenue!... J'allais dans tous les lieux de réunion... dans les églises, dans les promenades... je ne la voyais plus, elle avait quitté Lisbonne... Un soir, enfin,

il y a trois jours, j'entendis prononcer son nom... vous jugez si j'écoutais!... « Oui, disait-on, don Juan de Guimarens doit l'épouser; c'est un mariage arrangé par la vice-reine... Débarqué aujourd'hui à Lisbonne, don Juan doit dans trois ou quatre jours la rejoindre à Santarem... » Un quart d'heure après, j'étais en marche... faible, souffrant, tombant de fatigue et de besoin... et pour vivre, pour achever ma route, obligé de chanter... chanter, la mort dans le cœur... enfin je suis arrivé... je me suis traîné jusqu'ici...

MARTIN.

Et quel était ton espoir?

RICCARDO.

De la revoir encore une fois avant qu'elle appartînt à un autre... et ce matin... de loin, derrière sa jalousie... je l'ai aperçue!... Protégé par son balcon, qui me défendait contre ses regards, je lui ai fait mes adieux... et j'allais... j'allais ne plus souffrir, quand vous m'avez arrêté.

MARTIN, lui frappant sur l'épaule.

Je comprends! (Lentement.) Je ne te traiterai pas d'insensé... je te plaindrai, car, pour la première fois, j'ai rencontré un amour vrai et désintéressé!

RICCARDO.

Vous voyez donc bien qu'il faut que je meure, car jamais il n'y a eu au monde de malheur pareil au mien...

MARTIN, froidement et secouant la tête.

Peut-être!

RICCARDO.

En connaissez-vous?

MARTIN, de même.

Oui... mais tu ne le comprendrais pas... Aussi, à Dieu ne plaise que je m'oppose à ton dessein... Je te demande seulement un service...

RICCARDO.

Ah! je suis à vous, sur l'honneur!

MARTIN.

Et par ton vieux père le soldat!

RICCARDO.

Je le jure, pourvu que vous ne me forciez pas de vivre!

MARTIN.

Sois tranquille... je te prie seulement de m'attendre huit jours!

RICCARDO, *étonné.*

Que voulez-vous dire?

MARTIN, *froidement.*

Si d'ici là ton sort n'a point changé, si la Providence, que tu accuses, n'est pas venue à ton secours, si enfin tu veux toujours partir... eh bien! mon garçon, viens me trouver, et il est possible que nous partions ensemble.

RICCARDO.

Vous, grand Dieu!

MARTIN.

Pourquoi pas? me refuses-tu pour compagnon de voyage?

RICCARDO.

Non, sans doute.

MARTIN.

Et tu as raison... Même en renonçant à la vie, il y a encore manière de l'employer, et puisque tu n'en veux plus, puisque tu n'en fais rien, je la prends, et j'en ferai bon usage.

RICCARDO.

Comment cela?

MARTIN.

Ne t'en inquiète pas! j'arrangerai cela comme pour moi... D'ici là cependant, et comme devant faire route ensemble, compte sur mon aide, sur mon secours... Dès que tu auras besoin de moi, je serai là.

RICCARDO.

Ah! monsieur!

MARTIN, lui serrant la main.

Adieu donc! et à bientôt!

(Il sort.)

SCÈNE V.

RICCARDO, seul, le regardant s'éloigner.

Je ne sais... mais depuis que j'ai un protecteur, un ami pareil, je reprends courage et confiance; il me semble que tout n'est pas encore désespéré. Attendons, je le lui ai juré!

SCÈNE VI.

RICCARDO, ZUNIGA.

ZUNIGA, sortant de l'hôtellerie à droite.

Ah! te voilà exact au rendez-vous!

RICCARDO.

C'est vrai... mais j'y ai peu de mérite, je l'avais oublié.

ZUNIGA.

Tu avais tort, car je viens ici pour t'enrichir.

RICCARDO.

Moi, monseigneur?

ZUNIGA.

Toi-même!

RICCARDO, à part.

Ah! Martin de Ximena avait raison... c'est quand on s'en va que la fortune arrive, et j'avais tort de partir si vite. (Haut, et souriant.) Par malheur, monseigneur, ma fortune à moi n'est pas facile; il y a trop à faire.

ZUNIGA, *à demi-voix.*

Il n'y a rien d'impossible, rien où tu ne puisses aspirer.

RICCARDO.

Que dites-vous?

ZUNIGA, *de même.*

Quels que soient tes désirs ou tes vœux, je peux encore aller plus loin. Tu ne sais donc pas que tu m'as rendu un immense service dont il me tarde de m'acquitter?

RICCARDO.

Comment cela?

ZUNIGA, *après un instant d'hésitation.*

Où étais-tu hier au soir?

RICCARDO.

J'errai... dans les rues... assez tard... jusqu'à minuit.

ZUNIGA, *avec embarras.*

Je le sais bien... Mais à onze heures... onze heures et demie... peut-être plus tard... où passais-tu?

RICCARDO.

Derrière le couvent de l'Assomption, et seul, assis sur une pierre, je jouais de ma guitare.

ZUNIGA.

C'est bien cela. As-tu entendu des pas et un cliquetis d'épées dans une des rues voisines?

RICCARDO.

Tout était désert et tranquille.

ZUNIGA.

Le bruit de ta guitare t'empêchait d'entendre... mais moi, que ces trois spadassins avaient attaqué avec une rage mystérieuse et silencieuse, j'allais succomber sous leurs coups, lorsqu'aux premiers sons de ta guitare ils se sont enfuis d'un côté, moi de l'autre, cherchant pour l'honneur de ma belle à disparaître au plus vite, et sans oser même, ce que e me reprochais, courir te remercier.

RICCARDO, étonné.

Il serait possible!... Et tout à l'heure, avec vos amis, quand vous m'avez reconnu, pourquoi ne pas m'avoir parlé de cette aventure?

ZUNIGA, avec embarras.

Ah! pourquoi?... j'avais mes raisons.

RICCARDO.

Et lesquelles?

ZUNIGA.

Silence!... (A demi-voix.) La belle dame de chez qui je sortais est une parente, une sœur de l'un d'entre eux, et tu comprends que, pour tout le monde, c'est un grand mystère... (Montrant son cœur.) mais la reconnaissance est là...

DUO.

ZUNIGA.

Entre nous, fidèle alliance,
Et qu'ici tout soit de moitié!
Reçois de ma reconnaissance
Mes trésors et mon amitié!

RICCARDO.

A le croire encor je balance!
Du sort je m'étais défié :
Et le sort m'offre la puissance,
Et la fortune et l'amitié!

ZUNIGA.

Tu n'habiteras plus une obscure mansarde :
Dans mon riche palais, près de moi je te garde.

RICCARDO.

Ah! monseigneur!... c'est trop vraiment!

ZUNIGA.

Habillé comme un gentilhomme,
Te voilà mon ami, mon frère, mon parent!

RICCARDO.

Ah! monseigneur!...

ZUNIGA.

Te voilà de mon sang,
Et pour noble l'on te renomme!
Aux plus riches partis tu pourras t'allier!

RICCARDO.

Jamais!...

ZUNIGA.

Et pourquoi donc?... Je veux te marier!

RICCARDO.

Et moi je ne veux pas!

ZUNIGA, avec effroi, et à part.

O ciel!

RICCARDO.

Le mariage
A pour moi peu d'appas :
Son esclavage
Ne me séduirait pas!
Beauté trop fière
Craindrait ma pauvreté,
Et je préfère
Misère et liberté!

ZUNIGA.

Le mariage
A pour lui peu d'appas
Son esclavage
Ne le séduirait pas!
Beauté trop fière
Craindrait sa pauvreté,
Et il préfère
Misère et liberté!
C'est fâcheux! je t'aurais donné des équipages,
De somptueux habits, des valets et des pages,
De l'or, des titres même... et mieux que tout cela
J'avais jeté les yeux sur la belle Zarah!

RICCARDO, poussant un cri d'étonnement.

Que dites-vous?...

ZUNIGA.

Je le voulais!
Mais... mais...

Le mariage
A pour toi peu d'appas :
Son esclavage
Ne te séduirait pas;
Beauté sévère
Révolte ta fierté;
Ton cœur préfère
Misère et liberté!...

RICCARDO, hors de lui.

Ah! taisez-vous... car je tremble et je n'ose...
Non... non... c'est se jouer de moi... de ma raison!

ZUNIGA.

Je n'ai qu'un seul moyen d'éloigner ce soupçon :
Je réponds de l'hymen qu'ici je te propose :
Acceptes-tu?...

RICCARDO, se soutenant à peine.

Qui?... moi!... grands dieux!

ZUNIGA.

Le veux-tu?

RICCARDO.

Si je le veux!...

O bonheur! ô délire!
A peine je respire...
Quel espoir vient de luire
A mon cœur, à mes yeux!
Je jure obéissance!
Et surtout du silence!
A vous mon existence
Pour un seul jour heureux!

ZUNIGA, à part.

Oui, j'ai su le séduire...
Oui, je vois son délire!
Et l'espoir vient sourire

A mon cœur furieux!
(A Riccardo.)
Du sang-froid, du silence
Surtout de la prudence!
(A part.)
Grâce à lui, la vengeance
Brille enfin à mes yeux

RICCARDO.

Mais comment réussir en de pareils projets?

ZUNIGA.

Tu le sauras... espoir et confiance!
Réponds-moi seulement de ton obéissance,
Mon amitié te répond du succès!

Ensemble.

RICCARDO.

O bonheur! ô délire! etc.

ZUNIGA.

Oui, j'ai su le séduire, etc.

(Il l'entraîne et sort avec lui. Ils s'éloignent par le fond, en entendant dona Manuela et Fra Lorenzo qui sortent de l'hôtel de Villaréal, à gauche.)

SCÈNE VII.

MANUELA, FRA LORENZO.

FRA LORENZO, tenant un bouquet de roses à la main.

Non, dona Manuela, je ne souffrirai pas que vous preniez la peine de me reconduire.

MANUELA.

Je sortais, monseigneur, avec Zarah, ma nièce, qui va me rejoindre; nous allons nous promener ce soir sur la terrasse du château royal.

FRA LORENZO.

C'est là que se réunit tout le beau monde, le monde

élégant, et sans les dépêches que je reçois de Lisbonne, je vous aurais offert mon bras.

MANUELA.

Ah! c'est trop d'honneur!... Votre Excellence daigner nous servir de cavalier!

FRA LORENZO.

Et pourquoi pas?... Lorsque mon oncle Vasconcellos, secrétaire d'État, pour ne pas dire premier ministre à Lisbonne, m'envoya ici, à Santarem, comme intendant de la province, vous avez été tous effrayés, n'est-il pas vrai?... vous avez dit : Un inquisiteur qui arrive... l'inquisiteur de Coïmbre!... Il vous semblait voir d'avance des chaînes, des tortures, des cachots... pas du tout; au lieu d'un juge terrible et sévère... un homme aimable, un homme du monde.

MANUELA.

La galanterie même... un inquisiteur charmant!

FRA LORENZO.

C'est ce que disent les dames, et c'est le but où j'aspire... Je voudrais faire aimer par moi-même la domination espagnole... Mon oncle Vasconcellos n'y entend rien; il est fastidieux avec ses rigueurs... et mieux que ça, il est presque ridicule... A quoi bon se fâcher?... Moi, je commande tout avec grâce, avec bon ton, avec douceur... même la torture... si j'y étais obligé... ce serait avec les égards et la politesse que l'on se doit... entre gens comme il faut... Mais rassurez-vous, ce n'est pas mon système.

MANUELA.

En vérité!

FRA LORENZO.

J'en ai un autre beaucoup plus simple, et dont l'emploi est extrêmement facile quand on connaît le cœur humain... aussi c'est le seul mode de gouvernement que j'emploie.

MANUELA.

Et quel est il?

FRA LORENZO.

Le voici : je dis : *Combien?*... Tout est dans ce mot!... S'il s'agit de quelques mécontents attachés à l'ancien ordre de choses, et que rien ne pourra gagner ou convertir... je leur demande : *Combien?* Comprenez-vous?

MANUELA.

Oui, monseigneur!

FRA LORENZO.

A-t-on à craindre quelque brouillon, quelque écrivain, dont on vante le patriotisme et l'indépendance?... Je dis tout uniment : *Combien?*... Le lendemain, c'est un homme à nous qui crie : Vive l'absolutisme!... pour nos doublons, ou plutôt pour ceux des Portugais... qui paient toujours, de sorte qu'on achète leurs consciences avec leur argent... ça ne sort pas du pays.

MANUELA.

C'est admirable!... Et vous espérez par ce moyen maintenir la tranquillité?

FRA LORENZO.

Oui, señora, je réponds de tout.

MANUELA.

Dieu soit loué! car, quoique Portugaise, ce que je déteste le plus, ce sont les révoltes et les séditions, cela dérange toutes mes habitudes, toutes mes heures... celles de la messe, de la sieste et de la promenade... Aussi je dis sans cesse à mes compatriotes : Vous avez, comme autrefois, des bals, des fêtes, une cour à Lisbonne, une vice-reine qui vient de me nommer camarera-mayor, qui me laisse mes titres, mes dignités et ma fortune... Qu'est-ce qu'il vous manque?... Il vous faut absolument des maîtres... eh bien! vous avez un gouvernement espagnol, des ministres espagnols, une garnison espagnole... tenez-vous donc tranquilles... Eh bien! non... ils ne sont pas contents!

FRA LORENZO.

... Ils ne sont pas raisonnables...

MANUELA.

A commencer par ma nièce Zarah!

FRA LORENZO.

Qui a parfois des idées assez exaltées... Mais dans la conférence qu'avec votre permission nous venons d'avoir ensemble, j'en ai été assez content... je lui ai dit les intentions de la vice-reine ; je lui ai fait comprendre que Zarah de Villaréal était, par son immense fortune, un parti trop considérable pour qu'on lui laissât épouser un Portugais... que l'intention de la vice-reine et du ministre Vasconcellos mon oncle, était qu'elle fît un choix parmi nos jeunes seigneurs espagnols, et que, sans lui désigner positivement don Juan de Guimarens... on lui verrait avec plaisir donner la préférence à un personnage aussi distingué... Tout cela présenté avec douceur et adresse.

MANUELA.

Eh! qu'a-t-elle répondu?

FRA LORENZO.

Elle a répondu non.

MANUELA.

Ah! mon Dieu!

FRA LORENZO.

Les femmes répondent toujours non, vous le savez; mais elle y viendra.

MANUELA.

Vous ne connaissez pas ma nièce.

FRA LORENZO.

Je connais le cœur humain, et dès qu'elle aura vu don Juan, elle sera de mon avis... d'abord on dit que c'est un charmant cavalier, qui, déjà riche, revient du Mexique avec une immense fortune... Parlez-en à Martin de Ximena, votre

banquier et l'ami de votre famille, qui le connaît parfaitement, et dès demain...

MANUELA.

C'est donc demain qu'il arrive ?

FRA LORENZO.

On le prétend, et parmi les lettres que je reçois de Lisbonne, en voici une de don Juan de Guimarens... lui-même, pour un seigneur de cette ville... Alvar de Zuniga, son ami, à qui il annonce, sans doute, le jour de son arrivée. Je vais faire remettre ce message à l'hôtel de Zuniga, (Apercevant Zarah.) et je présente mes hommages à la señora, ainsi qu'à sa fière et superbe nièce, qui bientôt, je l'espère, fera alliance avec l'Espagne.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

ZARAH, MANUELA.

MANUELA.

Serait-il vrai, Zarah?... et cette aversion que tu as montrée jusqu'ici contre le mariage...

ZARAH, souriant.

Je n'en ai aucune... j'en ai seulement contre les maris que vous m'avez présentés : le comte de Médina et ses amis, qui m'acceptaient pour payer leurs dettes... le marquis Alvar de Zuniga, surtout... ce seigneur insolent qui me regardait comme un tribut appartenant au vainqueur.

MANUELA.

N'en dis pas de mal, il a oublié ton insulte.

ZARAH.

Je n'ai pas oublié la sienne... et si, au lieu d'un éventail, ma main eût porté une épée... Mais nous ne sommes que des femmes, on peut nous offenser sans courage et sans crainte.

MANUELA.

Raison de plus pour choisir un défenseur.

ZARAH.

Je ne dis pas non.

MANUELA.

Don Juan de Guimarens, dont on fait tant d'éloges?

ZARAH.

Permis à lui de se présenter.

MANUELA.

Et tu accueilleras ses hommages?

ZARAH.

A une condition... c'est qu'il me plaira... je ne l'en empêche pas.

MANUELA.

Et déjà tu es prévenue contre lui.

ZARAH, secouant la tête.

Ah! si ce n'était que cela!

MANUELA.

O ciel! tu es prévenue pour un autre?

ZARAH, souriant.

C'est possible.

MANUELA.

Et quel est-il?

ZARAH.

Cela va vous étonner... je n'en sais rien, je ne le conn[illegible] pas.

MANUELA.

Eh! par Notre-Dame del Pilar! où l'as-tu vu?

ZARAH.

Je ne l'ai jamais vu... et cela n'empêch[illegible]

MANUELA.

Miséricorde!... dona Zarah, ma ni[illegible]

ZARAH, *souriant.*

Je n'en voudrais pas répondre.

AIR.

Il existe un être terrible,
Protecteur magique et puissant,
A mes yeux toujours invisible,
Et près de moi toujours présent !
Tremblez !... peut-être il nous entend !

Quand frémit le feuillage,
C'est lui !
Lorsque gronde l'orage,
C'est lui !
Dans cette fleur que j'aime,
C'est lui !
Et jusqu'en mon cœur même...
C'est lui !
Toujours lui !
Oui.

Il existe un être terrible, etc.

Oui, je le [illegible] po[illegible] l'attends !
Et lorsque, [illegible] [illegible]nstants...

(L'orches[illegible] [illegible]ier air de Riccardo.)



Oui ! oui, voilà le secret de mon cœur !
Voilà d'où vient mon trouble et mon bonheur !

MANUELA.

Taisez-vous ! taisez-vous, ma nièce... Si l'on pouvait soupçonner une pareille extravagance, que diraient les nobles seigneurs que voici et que vous avez tous dédaignés ?

SCÈNE IX.

MANUELA, ZARAH, sur le devant du théâtre ; FRA LORENZO, ZUNIGA, entrant par le fond ; OTTAVIO et FABIUS, sortant de l'hôtellerie et prenant le café sous l'auvent.

ZUNIGA, entrant en causant avec Fra Lorenzo.

Je vous remercie, monseigneur, de la lettre que vous venez d'envoyer à mon hôtel.

FRA LORENZO.

Elle était de don Juan de Guimarens ?

ZUNIGA.

De lui-même.

FRA LORENZO.

Je m'en doutais...

ZUNIGA.

Mais, dans son impatience, il l'avait précédée...

FRA LORENZO.

Le jeune don Juan est ici ?

ZUNIGA.

Descendu à mon hôtel, où je viens de l'embrasser et de lui offrir l'hospitalité. C'est chez moi qu'il logera. Il s'habille pour se rendre à la promenade du château, où il espère rencontrer ces dames.

FRA LORENZO, aux deux dames à gauche.

Que vous disais-je ?... Je ne vous quitte pas, car je veux être témoin de l'entrevue !

(Il continue à parler bas avec les deux dames, et remonte avec elles le théâtre en se promenant.)

OTTAVIO, à droite du théâtre.

Ah ! Guimarens est ici !

ZUNIGA, s'approchant et à demi-voix.

Au contraire... cette lettre m'apprend qu'en ce moment peut-être il n'existe plus !... Un duel politique que l'on tient secret et pour cause...

FABIUS.

Un duel !

ZUNIGA.

Avec un Portugais... le jeune duc de Bragance, qui lui a donné un coup d'épée et qui a disparu... on est à sa poursuite... et ce pauvre Guimarens...

FABIUS.

Ne viendra pas !

ZUNIGA.

Un autre prendra son nom et sa place, et si vous me secondez...

FABIUS.

Quel est ton dessein ?

ZUNIGA.

D'aller dans ma vengeance aussi loin que possible !... N'importe à quel moment la ruse se découvre... il y aura dans cette aventure assez de scandale pour faire oublier la scène du soufflet... Silence ! à vos rôles !

SCÈNE X.

A gauche du théâtre, MANUELA, ZARAH, FRA LORENZO, causant ensemble. A droite, ZUNIGA, FABIUS, OTTAVIO et QUELQUES JEUNES SEIGNEURS, occupés sous l'auvent de l'hôtellerie à prendre du café. Au fond, précédé de PAGES et d'une escorte brillante, paraît RICCARDO; DES DAMES et DES BOURGEOIS de la ville, qui se rendaient à la promenade du château, s'arrêtent et regardent son arrivée.

FINALE.

ZUNIGA, à demi-voix aux dames.

Voici ses valets et ses pages.

FABIUS et OTTAVIO, apercevant Riccardo qui entre, vont au-devant de lui et lui tendent la main.

C'est bien lui, je le reconnais !

ZUNIGA, s'approchant de Fra Lorenzo et lui montrant Riccardo.

Sa longue absence et les voyages
N'ont point du tout changé ses traits,
Ne trouvez-vous pas ?

FRA LORENZO, naïvement.

C'est possible !
Mais moi qui ne l'ai jamais vu...

ZUNIGA, à Fra Lorenzo.

C'est juste !

RICCARDO, troublé, et rendant les saluts à Ottavio et aux jeunes seigneurs.

A votre accueil... messieurs... je suis sensible !...

ZUNIGA, bas à Riccardo.

Allons, du cœur !... te voilà trop ému !

RICCARDO, à demi-voix et tremblant.

C'est un mensonge !...

ZUNIGA, de même.

Eh ! non... une innocente ruse

Qu'on pardonne à l'amour, et que l'amour excuse!
Fais-toi d'abord aimer, je réponds du pardon!

RICCARDO, de même.

Ah! s'il était vrai!

ZUNIGA, de même.

Pourquoi non?

(A haute voix.)

Je veux te présenter!

FRA LORENZO, passant et le prenant par la main pour le conduire à Zarah.

Honneur que je réclame!

ZUNIGA, bas, en riant, à ses amis.

C'est bien plus gai!

FRA LORENZO, présentant Riccardo à Zarah.

Voici, madame,
Juan de Guimarens, issu du sang royal,
Beau cavalier!

(A demi-voix.)

Comment le trouvez-vous?

ZARAH, d'un air indifférent.

Pas mal!
Comme les autres, du reste!

(Le regardant plus attentivement.)

Non!... il est mieux cependant...

ZUNIGA, s'avançant près d'elle, d'un air railleur.

Et pourquoi?

ZARAH, le regardant avec dédain.

Il a l'air plus modeste!

OTTAVIO, bas à Zuniga.

As-tu compris?

ZUNIGA, de même.

Très-bien!... cela s'adresse à moi!

ZUNIGA et SES AMIS, à demi-voix.

C'est lui que nous préfère
Cette beauté si fière;
Tout va bien! tout va bien!

Quel bonheur est le mien !
Sa grâce et son maintien
Ne font soupçonner rien.
Tout va bien, tout va bien !

MANUELA et FRA LORENZO.

Cette beauté si fière
Est pour lui moins sévère ;
Tout va bien ! tout va bien !
Quel bonheur est le mien !
Son air et son maintien,
Son aimable entretien,
Tout me paraît très-bien !

ZUNIGA, à Riccardo, lui faisant signe d'avancer.

Va donc !...

RICCARDO, passant près de Zarah.

(Motif de la romance du premier morceau.)

Où trouverai-je, ô belle et noble dame,
Des accents
Et des chants
Pour vous assez touchants ?

ZARAH, à part, avec émotion, regardant Riccardo.

Qu'entends-je !

RICCARDO, continuant.

Oui, désormais, et ma vie et mon âme
Sont à vous,
Et par vous
Feraient bien des jaloux !

Ensemble.

ZARAH, troublée et le regardant toujours.

Oui, j'ai cru reconnaître
Cette voix... ces accens !...
Et soudain je sens naître
Le trouble en tous mes sens.

RICCARDO, à part, examinant son émotion.

Elle a cru reconnaître
Cette voix... ces accens...

Et son trouble fait naître
Le trouble en tous mes sens !

ZUNIGA et SES AMIS.

C'est lui que nous préfère, etc.

FRA LORENZO et MANUELA.

Cette beauté si fière, etc.

SCÈNE XI.

LES MÊMES; MARTIN DE XIMENA.

FRA LORENZO, l'apercevant de loin, et allant au-devant de lui.

Martin de Ximena !... venez, accourez donc !

MARTIN.

Et pourquoi, monseigneur ?

FRA LORENZO.

Il nous vient du Mexique
Un seigneur dont vingt fois vous m'avez dit le nom,
Juan de Guimarens !

MARTIN, se frottant les mains.

Excellente pratique !
Qui me devait beaucoup !...

ZUNIGA et SES AMIS, à demi-voix, pendant que Martin s'avance.

Tout va mal ! tout va mal !
O hasard infernal !
Mon complot conjugal
Va, par un sort fatal,
Mal.
Tout va mal... tout va mal !

MARTIN, à Lorenzo, et cherchant des yeux.

Où donc est-il ? qu'enfin je le revoie !...

FRA LORENZO, prenant par la main Riccardo qui détourne la tête.

Je vous le présente !

MARTIN, le regardant, fait un geste de surprise.

Ah !...

(Puis il s'incline avec respect, et dit froidement :)

Combien je suis content
D'offrir mon humble hommage et d'exprimer ma joie
Au noble Guimarens sur l'heureux changement...

RICCARDO, d'un air suppliant.

Monsieur !...

MARTIN, continuant avec le même sang-froid.

De sa santé !

FRA LORENZO, étonné.

Comment !...

MARTIN, regardant Riccardo en souriant.

Il allait mal, et va bien maintenant !

Ensemble.

ZUNIGA et SES AMIS.

O bonheur ! ô surprise nouvelle !
Le hasard a servi nos desseins.
O beauté dédaigneuse et rebelle,
Je tiens donc tes destins dans mes mains !
Je punis ta fierté qui m'offense,
Et gaîment te soumets à mes lois ;
Et folie, et plaisir, et vengeance,
En un jour tous les biens à la fois !

RICCARDO.

O bonheur ! ô surprise nouvelle !
Il tenait mon destin en ses mains !
Et sa voix, indulgente et fidèle,
A servi, protégé mes desseins !
Mon bonheur a passé ma croyance !
La voilà ! je l'entends ! je la vois !
Les amours, les honneurs, l'opulence,
En un jour tous les biens à la fois !

ZARAH.

C'est bien lui, c'est sa voix, oui, c'est elle,
Dont la nuit m'apportait les refrains !
D'un amant si discret, si fidèle,
Quels étaient les désirs, les desseins ?
Même encor, redoutant ma présence,
Il hésite, il frémit, je le vois !
Son amour, son effroi, son silence,
Tout me charme et me trouble à la fois !

MARTIN.

Je conçois sa surprise nouvelle :
Je tenais dans mes mains ses destins;
Mais ma voix, indulgente et fidèle,
A servi, protégé ses desseins.
Il commence à chérir l'existence,
Et du ciel ne maudit plus les lois !
Les amours, les honneurs, l'opulence,
En un jour tous les biens à la fois !

MANUELA.

O bonheur ! ô surprise nouvelle !
D'où vient donc ce caprice soudain ?
Quoi ! ce cœur à l'hymen si rebelle
Tout à coup a changé de dessein !
Oui, son rang, sa valeur, sa naissance,
Lui devaient mériter un tel choix !
Les amours, la beauté, l'opulence,
C'est avoir tous les biens à la fois !

FRA LORENZO.

Vous voyez que ce cœur si rebelle
Tout à coup a changé de dessein.
Je l'ai dit, à mes ordres fidèle,
Tout s'empresse et tout cède soudain !
Oui, son rang, sa valeur, sa naissance,
Lui devaient mériter un tel choix !
Les amours, la beauté, l'opulence,
C'est avoir tous les biens à la fois !

ZUNIGA, bas à Riccardo, lui montrant Martin.

Tu le connaissais donc?

RICCARDO, troublé.

Oui, sans doute... un ami
Qui me connaît à peine... et me protége aussi !

MARTIN, bas, à Riccardo.

Je te l'avais promis !... tu vois que je commence !

ZUNIGA, bas, à Martin.

Vous voilà du complot !

MARTIN, naïvement.

Tous ceux que l'on voudra !
Ça vous arrange !... moi de même... touchez là !

RICCARDO, à voix basse, à Martin.

Croyez, monsieur, qu'en ma reconnaissance
Tous mes jours sont à vous !

MARTIN, de même.

J'y compte bien, oui-da !
Et les réclamerai quand le moment viendra !

Ensemble.

ZUNIGA et SES AMIS.

O bonheur! ô surprise nouvelle! etc.

MARTIN.

Je conçois sa surprise nouvelle, etc.

ZARAH.

C'est bien lui, c'est sa voix, oui, c'est elle, etc.

MANUELA.

O bonheur ! ô surprise nouvelle ! etc.

RICCARDO.

O bonheur! ô surprise nouvelle ! etc.

FRA LORENZO.

Vous voyez que ce cœur si rebelle, etc.

(Zuniga et Martin font signe à Riccardo d'offrir sa main à Zarah : elle l'accepte. Manuela prend le bras de Fra Lorenzo, et ils se dirigent vers la promenade, suivis de Zuniga et des jeunes seigneurs.)





ACTE DEUXIÈME

Un riche salon de l'hôtel Villaréal, avec une galerie au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

MANUELA, FRA LORENZO, **tous deux assis et prenant du chocolat.**

FRA LORENZO.

Eh bien ! señora, que vous avais-je annoncé ?

MANUELA.

Je n'en puis revenir encore, et Votre Excellence est un grand politique.

FRA LORENZO.

L'usage des affaires, l'habitude du cœur humain, voilà tout. Don Juan de Guimarens est à peine ici depuis huit jours ! et déjà... (Avançant sa tasse.) Je vous demanderai une seconde tasse. Croyez donc après cela aux protestations des jeunes filles : *Je n'en veux pas... je ne voudrai jamais...*

MANUELA.

Ce n'était pas ainsi de mon temps... quand on disait non, c'était non !

FRA LORENZO, **souriant avec malice.**

Mais on ne le disait pas.

MANUELA.

Monseigneur...

FRA LORENZO.

Vous avez là du chocolat délicieux !

MANUELA.

Trop heureuse que Votre Excellence ait bien voulu l'accepter.

FRA LORENZO.

Vous disiez donc que la belle Zarah ne s'oppose plus à ce mariage?

MANUELA.

Mieux que cela! elle a pour son fiancé une préférence qu'elle ne cherche plus à cacher... surtout depuis l'événement d'hier...

FRA LORENZO, se levant.

Qui m'a fait un mal affreux!... Quand on est venu me dire : « Le feu... le feu est à l'hôtel Villaréal, » j'allais me mettre à table... j'ai dit : Que l'on sonne les cloches, qu'on récite des prières, et j'ai prié moi-même... en dînant!

MANUELA.

Que de bontés!

FRA LORENZO.

Aussi vous voyez, cela n'a pas eu de suites.

MANUELA.

Pas d'autres que l'incendie du pavillon où était ma nièce... les flammes avaient déjà tellement gagné, qu'aucun de vos soldats n'osait se hasarder... lorsque don Juan...

FRA LORENZO, buvant son chocolat.

C'est superbe, c'est espagnol; enlever sa maîtresse au milieu des flammes... il y a de quoi se faire adorer.

(Tous deux se lèvent; Manuela sonne, et un valet emporte la table sur laquelle ils déjeunaient.)

MANUELA.

Aussi je crois que cela commence... Et lorsque Alvar de Zuniga et ses amis, qui étaient accourus au bruit, se sont écriés : « Pourquoi différer encore? demain le mariage, demain la noce... » Zarah n'a rien répondu.

FRA LORENZO, souriant.

Qui ne dit mot...

MANUELA.

Et c'est aujourd'hui, dans la cathédrale de Santarem... Alvar est le témoin de son ami... il y a mis un dévouement, une activité... c'est lui qui s'est chargé de tous les détails; l'acte de mariage a été dressé par ses soins... et la bénédiction nuptiale sera donnée par Francesco d'Iriarte, son chapelain.

FRA LORENZO.

A quelle heure ?

MANUELA.

A deux heures.

FRA LORENZO.

Je ferai mon possible pour y assister.

MANUELA.

Quel honneur pour nous !

FRA LORENZO.

Cela dépend du courrier que j'attends de Lisbonne... Voilà huit jours que je n'en ai reçu.

MANUELA.

Serait-ce inquiétant ?

FRA LORENZO.

Au contraire ! pas de nouvelles, bonnes nouvelles !... Il circulait il y a huit jours des bruits si absurdes... on parlait de menées et d'intrigues en faveur de la famille de Bragance... Les Bragance !... je vous demande qu'est-ce qui les connaît ? mon oncle Vasconcellos mettait déjà sur pied ses affidés et ceux du saint-office... et moi, je haussais les épaules. (Riant.) Les Portugais se révolter !... c'est impayable !... Je dis impayable, car ils n'ont pas d'argent... ils n'en ont pas... et nous en avons... alors mettez dans la balance, et voyez !

MANUELA.

C'est juste !

FRA LORENZO.

Pour soulever les gens il faut quelque chose, et ils n'ont rien. Ainsi rassurez-vous, belle señora, et que rien ne trouble les fêtes de ce jour.

MANUELA, regardant du côté de l'appartement à droite.

Voici le marié, tout entier à ses rêves de bonheur, et déjà prêt pour la cérémonie. Je cours à ma toilette.

FRA LORENZO.

Moi, je passe au palais, à l'intendance, et je reviens présenter à la belle mariée mes compliments et mes bouquets. (Dona Manuela fait une révérence à Fra Lorenzo, qui sort par le fond. Elle sort par la porte à gauche, au moment où Riccardo entre par la droite en rêvant.)

SCÈNE II.

RICCARDO, richement habillé, entre en rêvant sur la ritournelle de l'air suivant.

AIR.

D'un rêve heureux goûtant les charmes,
Longtemps je croyais sommeiller !
Longtemps en proie à mes alarmes,
Je redoutais de m'éveiller !
(Regardant autour de lui et touchant ses habits.)
Mais non, ce n'est point un rêve
Que la nuit avait formé !...
Voici le jour qui se lève !...
J'existe !... Je suis aimé !
Aimé d'elle !... aimé !

Amour qui vois mon délire,
Amour qui lis dans mon cœur,
Ne permets pas que j'expire
Et de joie et de bonheur !

Une heure !... une heure encore !
Et celle que j'adore
Va recevoir ma foi !...
Une heure !... encore une heure !
Fais avant que je meure
Que Zarah soit à moi !

Amour, qui vois mon délire, etc.

SCÈNE III.

RICCARDO, MARTIN DE XIMENA.

MARTIN, entrant lentement et lui frappant l'épaule.

Il y a aujourd'hui huit jours !

RICCARDO.

O ciel ! déjà !

MARTIN.

Partons-nous ?... je viens te chercher.

RICCARDO, avec embarras et souriant.

Mais... je ne sais comment vous dire...

MARTIN.

Que tu n'en as plus guère envie... je m'en doutais... et cependant il y a huit jours... si je t'avais laissé faire... Tu vois donc bien qu'il ne faut jamais se presser... et qu'il y a toujours de la ressource... Touche là et sois heureux !... je te rends ta parole... je partirai seul.

RICCARDO.

Ce n'est pas possible !... je ne le souffrirai pas.

MARTIN.

Et pourquoi donc ?

RICCARDO.

Je vous dirai ce que vous disiez vous-même... il ne faut jamais se presser.

MARTIN.

Aussi... et à cause de ta noce, j'attendrai jusqu'à demain.

RICCARDO.

Vous voyez par moi-même qu'il peut toujours arriver quelques chances favorables... dans le commerce, surtout.

MARTIN.

C'est selon... Mes affaires à moi sont bien embrouillées... Demain, du reste, je saurai à quoi m'en tenir... et si je joue ma vie... c'est que la partie en vaudra la peine... Mais quoi !... est-ce un jour de noces qu'il faut s'occuper de pareilles idées ?... Ne pensons qu'à toi et à ton bonheur... Depuis huit jours que je t'ai quitté... pour mon commerce... tu as bien fait du chemin.

RICCARDO.

C'est un bonheur auquel je ne peux croire... tout m'a réussi... tout m'a secondé... vous d'abord...

MARTIN.

Oui, je ne t'ai pas trahi... ça ne me regarde pas... j'ai assez de mes affaires, sans me mêler des leurs... et puis tu aimais réellement... Et Zarah de Villaréal, toute grande dame qu'elle est, pouvait plus mal choisir. Si elle eût été ma fille, je te l'aurais donnée, parce qu'avant tout (**Montrant son cœur.**) je veux qu'on ait de ça... Mais il ne s'agit pas de moi, je ne suis qu'un négociant... il s'agit de toi : tout ceci me paraît suspect, et je crains que quelque complot ne te menace.

RICCARDO.

Qui pourrait m'en vouloir ? je n'ai pas d'ennemis.

MARTIN.

Non, mais tu as des amis, ce qui souvent revient au même.

RICCARDO.

Ils ont été au-devant de mes vœux, ils ont fait de moi un grand seigneur, et dans leur générosité... chevaux, valets,

bijoux, riches habits... ils m'ont tout prodigué, tout prêté, jusqu'à de l'or.

MARTIN, secouant la tête.

Des Espagnols... eux qui l'aiment tant !...

RICCARDO.

Ce n'est rien encore ; vous ne savez pas tout ce qu'ils ont fait pour moi... Craignant qu'il n'arrivât de Lisbonne, au gouverneur de cette ville, à l'inquisiteur, des nouvelles du véritable Guimarens... ils ont arrêté le courrier.

MARTIN, vivement.

Le courrier du ministre ?

RICCARDO.

Précisément, et bien leur en a pris ; de sorte que depuis huit jours, le seigneur inquisiteur...

MARTIN, de même.

Ne sait pas ce qui se passe à Lisbonne...

RICCARDO.

Il ne s'en doute pas... Voilà ce qu'ils ont fait pour moi et pour faire réussir mon mariage... douterez-vous encore de leur amitié ?

MARTIN.

Non, sans doute, et je désire me tromper... Bonne chance alors à don Juan de Guimarens !

RICCARDO.

Ah ! ce mot seul détruit tout mon bonheur... car ce bonheur, je ne le dois qu'à un mensonge, et je veux tout avouer à Zarah !

MARTIN.

En vérité !

RICCARDO.

J'y suis décidé...

MARTIN.

C'est d'un brave jeune homme ; c'est bien ; c'est très-bien... Dieu sait ce qui en arrivera...

RICCARDO.

N'importe... dussé-je perdre son amour, je ne veux pas le devoir à une trahison.

MARTIN.

Justement la voici... je vous laisse... Allons, ne tremble pas ainsi.

RICCARDO.

Ah ! c'est qu'elle est si belle !... N'importe ! j'aurai le courage... j'aurai l'amour de tout lui dire.

(Martin lui donne une poignée de main, et sort.)

SCÈNE IV.

RICCARDO, ZARAH.

DUO.

RICCARDO, à part, avec douleur, et regardant Zarah qui s'avance.

Et d'un seul mot peut-être
La perdre sans retour !
D'un mot voir disparaître
Tous mes rêves d'amour !

ZARAH, s'approchant de lui.

O vous, qui semblez être
Si grave dans ce jour,
Quel orage fait naître
Ces noirs pensers d'amour ?
(Lui tendant la main.)
Ne pourrait-on connaître
Ces noirs pensers d'amour ?

RICCARDO, vivement, et prenant sa main dans les siennes.

Ah ! cette main, je ne veux qu'elle !
(Lui montrant les bijoux dont elle est parée.)
Et je la trouve bien plus belle,
Elle a plus de charme et de prix
Sans ces brillants, sans ces rubis.

ZARAH, souriant.

Je promets désormais, en épouse fidèle,
Don Juan, de ne porter que votre noble anneau !

RICCARDO.

Ah ! qu'entre nous, du moins, Zarah, rien ne rappelle
Ce titre qui pour moi n'est qu'un brillant fardeau !

ZARAH.

Et pourquoi donc ? Parlez...

RICCARDO, hésitant.

Pourquoi ?...

ZARAH.

Vous tremblez !
Devant moi, qui vous aime !...

RICCARDO, à part, avec douleur.

Et d'un seul mot peut-être
La perdre sans retour !
D'un mot voir disparaître
Tous mes rêves d'amour !

ZARAH, souriant.

Mon seigneur et mon maître,
Parlez ! et dans ce jour
Faites-nous mieux connaître
Tous vos pensers d'amour.

RICCARDO.

Pour vous, puissante et noble dame,
Le rang, le titre, les aïeux,
Sont les biens qui touchent votre âme ;
Le reste n'est rien à vos yeux !

ZARAH.

Oui, mon âme, orgueilleuse et fière,
De mes aïeux chérit l'honneur,
Mais à leurs titres je préfère
La noblesse qui vient du cœur !

Ensemble.

RICCARDO, à part.

De trouble et d'espérance
Mon cœur bat et s'élance ;
Et pourtant je balance,
Et je me sens trembler !
Par une indigne ruse,
Trop longtemps je l'abuse,
Et l'honneur qui m'accuse
M'ordonne de parler !

ZARAH, à part, le regardant.

Il hésite, il balance ;
Mais, j'en ai l'espérance,
Bientôt sa confiance
Saura se dévoiler.
(A Riccardo.)
Non, plus de vaine excuse
Qui diffère et m'abuse !
L'amour qui vous accuse
Vous prescrit de parler !

Quand le sort généreux voulut vous dispenser
Et la naissance et la fortune ensemble,
Il eut tort, ce me semble;
Car vous pouviez vous en passer !

RICCARDO.

Que dites-vous ?

ZARAH.

Que, quand on aime,
Par le rang ou l'éclat le cœur n'est plus séduit.
Et vous seriez errant, malheureux et proscrit...

RICCARDO, vivement.

Que votre amour serait le même ?

ZARAH.

Plus grand encor !...

RICCARDO.

Eh bien ! sachez donc !...

(Il va parler, et aperçoit les femmes de Zarah qui sortent de la porte à gauche avec la toilette de la mariée; il s'arrête.)

Ah! grand Dieu !

ZARAH.

Plus tard... plus tard... Adieu!

Ensemble.

RICCARDO, à part.

De joie et d'espérance
Mon cœur bat et s'élance.
Injuste défiance,
Cessez de m'accabler!
Par une indigne ruse
Trop longtemps je l'abuse,
Et l'honneur qui m'accuse
M'ordonne de parler!

ZARAH, à part.

De joie et d'espérance
Son cœur bat et s'élance,
A moi sa confiance
Saura se révéler.
(A Riccardo.)
Oui, plus de vaine excuse
Qui me trompe et m'abuse.
L'amour, qui vous accuse
Vous prescrit de parler!
(Zarah sort par la porte à gauche avec ses femmes.)

SCÈNE V.

RICCARDO, puis ZUNIGA.

RICCARDO, regardant sortir Zarah par la porte à gauche.

Et j'hésiterais encore après un tel aveu!... non, non, elle saura tout! et si je ne peux le lui dire, écrivons... (Il se dirige vers la table à droite, et rencontre au milieu du théâtre Zuniga qui vient d'entrer par la porte du fond.) Ah! mon ami!... Ah! si

vous saviez... si vous connaissiez mon bonheur et tout ce que je vous dois... Elle m'aime !

ZUNIGA.

En vérité!... parbleu, j'en suis ravi ! et il me tarde de voir ce mariage achevé.

RICCARDO.

Et moi donc!

ZUNIGA.

Je viens vous parler à ce sujet... Comme votre témoin, j'ai tout disposé. Mon chapelain, qui vous marie, a reçu mes ordres; et quant à l'acte de célébration, je l'ai fait dresser moi-même.

RICCARDO.

Quoi! sous le nom de don Juan de Guimarens!

ZUNIGA.

Allons donc! le mariage serait nul; et vous et moi tenons à ce qu'il soit valable. J'ai mis votre véritable nom: José Riccardo, et vos titres: guitariste en plein vent.

RICCARDO.

Monsieur!...

ZUNIGA.

Je ne vous en connais pas d'autres! et il faut bien que les qualités soient connues après le mariage.

RICCARDO, se mettant à la table et écrivant.

Non pas après!... mais avant!

ZUNIGA, à part.

C'est fait de nous!... Et comment le détourner de son dessein?... (S'approchant de Riccardo, qui écrit à la table à gauche.) Quoi! en conscience, tu voudrais...

RICCARDO.

Lui apprendre la vérité... tout lui dire... c'est ce que je viens de faire.

ZUNIGA, *avec effroi.*

O ciel!

RICCARDO, *écrivant et parlant très-haut.*

« Oui, madame... si vous me repoussez, je subirai mon « sort sans vous accuser et sans me plaindre... mais si, après « avoir lu cette lettre, vous pardonnez à un coupable... si « vous daignez lui tendre la main, je tâcherai de ne pas mou- « rir de joie! »

ZUNIGA, *debout derrière son fauteuil.*

En effet! c'est plus noble, plus généreux! et je me charge de lui remettre ce billet.

RICCARDO, *voyant entrer Manuela et Fra Lorenzo.*

Merci, monseigneur. Voici sa tante!...

ZUNIGA, *à part.*

Tout est perdu!

SCÈNE VI.

FRA LORENZO et MANUELA, *sortant de la porte à gauche;* RICCARDO, ZUNIGA.

MANUELA.

llons donc, mon cher neveu, n'avez-vous pas entendu? rands parents viennent d'arriver! c'est à vous de les oir et de leur donner la main!

FRA LORENZO.

dans les convenances!

RICCARDO, *avec émotion.*

et je reviens... Mais voici un billet que je vous ettre vous-même et à l'instant.

MANUELA, *prenant le billet.*

RICCARDO.

À Zarah ! à elle seule !

(Il sort vivement par la porte à droite.)

SCÈNE VII.

ZUNIGA, MANUELA et FRA LORENZO.

MANUELA, étonnée et le regardant sortir.

Qu'a-t-il donc ?... et quel est ce papier ?

ZUNIGA.

Un billet qu'il vient de tracer devant moi... (Souriant.) Vous vous doutez de ce qu'il contient, des phrases brûlantes, passionnées... J'avais beau lui dire, on n'écrit pas ainsi à une jeune personne... même à sa fiancée.

FRA LORENZO, gravement.

Ce n'est pas dans les convenances !

ZUNIGA, vivement.

N'est-ce pas ?

MANUELA.

Certainement ! les convenances, la règle, l'étiquette !

FRA LORENZO.

Quand ils seront mariés...

MANUELA.

Je ne dis pas.

ZUNIGA.

C'est juste, monseigneur ! C'est juste, madame ! (Serrant la main de Manuela et lui prenant la lettre qu'elle tient.) Pardon pour mon ami ! (S'inclinant.) je vous demande pardon pour lui.

FRA LORENZO, d'un air approbatif.

C'est bien.

MANUELA.

Voïci ma nièce !

SCÈNE VIII.

ZARAH, entrant avec MARTIN DE XIMENA, qui lui donne la main ; FRA LORENZO, MANUELA, ZUNIGA.

ZUNIGA et FRA LORENZO.

C'est l'instant du mariage,
Nous venons, témoins heureux,
Au ciel offrir notre hommage,
Aux époux offrir nos vœux!

ZARAH et MANUELA.

C'est l'instant du mariage,
Vous venez, témoins heureux,
Au ciel offrir votre hommage,
Aux époux offrir vos vœux.

FRA LORENZO, à Manuela.

J'arrivais de l'intendance...

MANUELA.

Eh bien!...

FRA LORENZO.

Point de messager!
Dormons en pleine assurance :
Tout va bien, point de danger!

Ensemble.

ZUNIGA et FRA LORENZO.

C'est l'instant du mariage, etc.

ZARAH et MANUELA.

C'est l'instant du mariage, etc.

SCÈNE IX.

LES MÊMES; RICCARDO, sortant de la porte à droite.

FRA LORENZO.

Il ne nous manque rien!... que l'époux.

MANUELA, apercevant Riccardo.

Le voici!

RICCARDO, se soutenant à peine et s'appuyant sur un fauteuil à droite.

Ah! je me sens mourir!

(Il s'avance en tremblant et les yeux baissés, n'osant regarder Zarah; enfin il se basarde à jeter les yeux sur elle. Zarah regarde son trouble avec un sourire aimable, et lui dit en lui tendant la main.)

ZARAH.

Venez donc, mon ami!

RICCARDO, pousse un cri, tressaille et tombe presque un genou en terre.

O ciel!

ZUNIGA, à demi-voix, et le relevant.

Allons!... tâche de te remettre!

RICCARDO, à demi-voix et avec joie.

O bonheur!... elle a lu ma lettre?...

ZUNIGA, de même.

A l'instant, devant nous!...

RICCARDO, de même.

Sans colère?...

ZUNIGA, de même.

Ou du moins
Sans en montrer!... de crainte de la tante...
Qui regarde... Silence! attention constante!
(Montrant Manuela.)
Et jusqu'après l'hymen prodigue-lui tes soins.

Ensemble.

RICCARDO, regardant Zarah.

Quoi! sans colère
Son cœur apprend
Pareil mystère,
Forfait si grand!
Et son silence
Annonce donc
Et sa clémence
Et mon pardon!

ZUNIGA.

Beauté si fière,
Orgueil si grand,
De ma colère
Voici l'instant!
De son offense
J'aurai raison.
Dans ma vengeance
Point de pardon!

MARTIN, regardant Riccardo.

Il faut lui faire
Son compliment!
Beauté si fière
L'aime vraiment!
Et son silence
Annonce donc
Pour son offense
Grâce et pardon!

ZARAH, à Manuela, montrant Riccardo en riant.

Il veut nous taire,
Discret amant,
Quelque mystère
Tendre et galant!
Avec prudence,
Et pour raison,
Pour son silence
Grâce et pardon!

FRA LORENZO.

Partons!

ZARAH.

Un instant, je vous prie!

ZUNIGA et MARTIN, à part.

Quel est donc son dessein?

RICCARDO, à part.

Ah! je frémis, grand Dieu!

ZARAH.

ans ce jour, d'où dépend le bonheur de ma vie,
De mes torts, avant tout, je dois faire l'aveu !
(S'avançant vers Zuniga.)
Envers vous, don Alvar, mon offense fut grande,
Daignez me pardonner !

ZUNIGA, troublé.

Moi !

ZARAH, lui tend la main.

Je vous le demande !
Et j'en veux une preuve...

ZUNIGA, s'inclinant.

Ah ! j'en suis trop flatté !

ZARAH.

Je veux par vous être à l'autel conduite !

ZUNIGA, à part.

Je ne sais quel remords et me trouble et m'agite...
Non... non... il est trop tard, le sort en est jeté !...
(Il présente sa main à Zarah. Ils vont pour sortir ; paraît un courrier qui s'adresse à Fra Lorenzo, et lui remet des dépêches.)

FRA LORENZO.

Ah !... ah... de la cour de Lisbonne !
Oui, c'est le courrier que j'attends...
(A Manuela et aux mariés.)
Partez sans moi, je le veux ! je l'ordonne
Je vous rejoins dans peu d'instants !

Ensemble.

ZUNIGA.

Beauté si fière[1] etc

MARTIN.

faut lui faire, etc.

RICCARDO.

Quoi ! sans colère, etc,

ZARAH.

O jour prospère! etc.

(Zuniga a offert sa main à Zarah, et Riccardo à Manuela. Ils sortent précipitemment. Pendant la fin de cet ensemble, Fra Lorenzo a décacheté ses dépêches; il a parcouru un des papiers, et au moment où, sur la ritournelle, Martin veut sortir et accompagner Riccardo, Fra Lorenzo le retient par la main.)

SCÈNE X.

FRA LORENZO, MARTIN DE XIMENA.

FRA LORENZO.

Un instant, seigneur de Ximena...

MARTIN.

Le mariage va se célébrer sans nous.

FRA LORENZO.

Il ne s'agit pas de mariage, mais de nouvelles que je reçois de Lisbonne, et qui vous concernent.

MARTIN.

Moi!... Martin de Ximena, négociant?

FRA LORENZO.

Vous-même.

MARTIN, froidement.

Cela m'étonne... mais dès que vous me le dites...

FRA LORENZO.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que mon oncle Vasconcellos, qui est d'ordinaire si clair dans ses dépêches... me semble dans celle-ci d'une obscurité...

MARTIN.

Vous avez tant de lumières...

FRA LORENZO.

Enfin nous verrons bien, écoutez seulement... (Lisant.)

« Depuis le dernier duel dont je vous ai parlé, depuis l'af-« faire de Guimarens... » (S'interrompant.) je n'en connais pas d'autre que celle de son mariage... (Lisant.) « vous avez dû « exécuter les ordres en chiffres que je vous ai donnés:.. » (Parlant.) Je ne sais pas où ils sont.

MARTIN, à part.

Dans le dernier courrier intercepté.

FRA LORENZO, continuant.

« J'en attends les résultats naturels... » (Parlant.) d'autant plus naturels qu'ils viendront d'eux-mêmes. (Continuant de lire.) « C'est un nommé Pinto qui est l'âme du complot, et celui qui « s'est chargé de l'exécution est le fils du duc, le jeune « Emmanuel de Bragance, caché depuis son duel à Santa-« rem... » (S'interrompant.) Je n'en ai pas la moindre idée.

MARTIN, froidement.

Ni moi non plus... et je ne vois pas en quoi tout cela me regarde.

FRA LORENZO.

Attendez donc. (Continuant de lire.) « Un négociant de cette « ville, qui est maintenant dans la vôtre, Martin de Ximena, « est le banquier de la conspiration... » (S'interrompant.) Comprenez-vous ?

MARTIN, froidement.

Pas plus que Votre Excellence.

FRA LORENZO.

C'est ce que nous allons voir... (Continuant.) Hum ! hum !... « de la conspiration, qui n'est pas riche, et qui a grand « besoin d'argent... c'est chez lui, ou chez quelqu'un des « siens, que doit être caché le jeune duc... Il faut donc à « tout prix, par ruse, par adresse, et, s'il y a lieu, par la « torture, forcer Ximena à vous le livrer... Une heure « après, vous aurez pour agréable de lui faire trancher la « tête, etc... » (Parlant.) Des détails d'intérieur. (Continuant à

lire.) « Quant à Ximena, sa grâce s'il parle... sinon, etc. » (Parlant.) Comprenez-vous enfin ?

MARTIN, froidement.

Cela devient plus clair !... Mais quand, par événement, quand par hasard le ministre aurait dit vrai, je suis d'un naturel taciturne et ne parle jamais... Votre Excellence peut compter là-dessus et agir en conséquence.

FRA LORENZO.

Et si je te fais trancher la tête, mon cher !

MARTIN, avec sang-froid.

C'est un moyen, mais un des moins heureux qui existent pour me faire parler.

FRA LORENZO.

C'est juste ! nous aurions alors la torture, que l'on me propose, et qui a bien ses avantages... mais ça n'est pas dans mon caractère.

MARTIN.

Je m'en doute bien... un homme d'esprit tel que vous a une autre manière d'interroger.

FRA LORENZO, souriant.

Je vois que nous pourrons nous entendre... Écoute ; je n'ai pas de temps à perdre ; le ministre compte sur moi, et à tout prix, comme il le dit, il faut réussir... Je connais le cœur humain, et j'ai un système jusqu'à présent infaillible... Voyons... (Lentement et le regardant en face.) combien ?

MARTIN, avec indignation.

Me supposer de pareils sentiments... pour qui me prenez-vous ?

FRA LORENZO.

Je te prends pour moi, à mes gages, à mon compte... toi et tes sentiments... combien ?

MARTIN.

Je n'ai rien à vous répondre.

FRA LORENZO.

Tu ne veux pas y mettre le prix... je le fixerai... soixante mille piastres ?

MARTIN.

Pour livrer le duc de Bragance !... moi ! Portugais !

FRA LORENZO.

Cent mille ?

MARTIN.

Moi, homme d'honneur !...

FRA LORENZO.

Deux cents ?

MARTIN.

Deux cents !... Vous pourriez supposer...

FRA LORENZO.

Que tu es plus cher que les autres ; voilà tout ce que cela me prouve. Il paraît, seigneur de Ximena, que votre vertu est d'un prix élevé... eh bien ! il faut en finir... d'ailleurs ce sont vos Portugais qui paieront. Écoute-moi bien, et décide-toi, car c'est mon dernier mot... (Le regardant en face et lentement.) Trois cent mille piastres !

MARTIN fait à part un geste de joie, puis se retournant vers Lorenzo, lui dit vivement :

Je demande si Votre Excellence les donne sur-le-champ.

FRA LORENZO, riant.

Allons donc !... nous voilà enfin !... Quand je te disais que je connaissais le cœur humain...

MARTIN, appuyant toujours.

Comptant !

FRA LORENZO.

Pourquoi cela ?

MARTIN.

C'est qu'aujourd'hui il faut que j'aie cette somme, ou que je me brûle la cervelle.

FRA LORENZO.

Garde-t'en bien!

MARTIN.

Je conçois que cela romprait nos relations; mais je vous le dis à vous, en confidence, j'étais obligé de suspendre mes paiements. Ainsi voyez si vous voulez me sauver la vie?

FRA LORENZO, *réfléchissant.*

Soit... Aujourd'hui les trois cent mille piastres... mais ce soir tu me livres le jeune duc?

MARTIN, *réfléchissant aussi.*

Ce soir... non pas... mais demain!

FRA LORENZO.

Et pourquoi?

MARTIN.

Le temps de le dépister, de m'en emparer, et de vous le faire saisir sans danger... au milieu de ses nombreux amis.

FRA LORENZO.

Ils sont donc beaucoup?

MARTIN.

Cinq ou six cents... qui depuis huit jours se rassemblent et se cachent dans ces murs, prêts à marcher sur Lisbonne pour y soulever le peuple.

FRA LORENZO, *naïvement.*

Et je ne m'en doutais pas!

MARTIN, *froidement.*

Bah!... ce n'est rien.

FRA LORENZO.

Comment! ce n'est rien?

MARTIN, *de même.*

Bien d'autres choses encore que je vous apprendrai... Mais tenez-vous coi... ne bougez pas, que rien ne leur donne l'éveil! que rien surtout ne fasse soupçonner notre intelligence.

FRA LORENZO.

Et si tu me manques de parole ?

MARTIN.

Ma tête est à vous !

FRA LORENZO.

Permets donc !... elle ne vaut pas trois cent mille piastres.

MARTIN.

Pour vous !... mais pour moi !...

FRA LORENZO.

C'est juste !...

MARTIN.

Vous ne donneriez pas la vôtre pour ce prix-là, ni pour le double !

FRA LORENZO.

Non certes ! Va, va, ne perds pas de temps... pendant que moi j'achève mes dépêches...

MARTIN, revenant sur ses pas.

Bien entendu que d'ici à demain vos affidés ne me perdront pas de vue, et que vous me ferez consigner aux portes de la ville...

FRA LORENZO, d'un air profond.

J'y pensais !...

MARTIN.

Et tenez... tenez... comme je vous le disais, le mariage s'est célébré sans nous ! entendez-vous les cloches ?... Adieu, monseigneur !

FRA LORENZO.

Adieu !

(Martin sort par la porte à droite.)

SCÈNE XI.

FRA LORENZO, à la table à droite, achevant de lire ses lettres; MANUELA, ZUNIGA, SEIGNEURS et DAMES; puis après RICCARDO et ZARAH; ensuite, UN PAGE.

FINALE.

LE CHŒUR.

Que les cloches retentissent
Et résonnent dans les airs!
Des anges qui les unissent
Empruntons les saints concerts!
Des anges qui les unissent
Sonnons, sonnons les pieux concerts!

MANUELA et ZUNIGA.

Ils sont unis!

FRA LORENZO, achevant de lire une lettre.

O ciel! ô nouvelle terrible!...

MANUELA, courant à lui.

Qu'avez-vous donc?

FRA LORENZO.

Non... ce n'est pas possible!...
Quoi! d'après un message à l'instant envoyé,
Guimarens serait mort!

MANUELA, étonnée, et ZUNIGA, riant, lui montrant Riccardo qui entre dans ce moment, tenant Zarah par la main.

Le voilà marié!

LE CHŒUR.

Que les cloches retentissent, etc.

FRA LORENZO, lisant toujours ses dépêches.

Non, non, et le fait se complique,
Le ministre prétend nous avoir annoncé...
Et je n'en ai rien su... qu'arrivant du Mexique...
Don Juan de Guimarens... mortellement blessé,

L'autre semaine est mort!... C'est authentique!
(Donnant la lettre à Riccardo.)
Lisez vous-même!

TOUS.

O ciel!

Ensemble.

ZARAH, MANUELA et LE CHŒUR.

De terreur, de surprise,
Tous mes sens sont glacés!
D'où vient cette méprise?
(S'adressant à Riccardo.)
Répondez... prononcez.

ZUNIGA.

Le sort nous favorise;
Mes vœux sont exaucés!
Je vois à sa surprise
(Montrant Riccardo.)
Tous ses plans renversés.

FRA LORENZO.

De terreur, de surprise,
Tous mes sens sont glacés!
Et le Ciel et l'Église
Sont-ils donc courroucés?

RICCARDO.

De crainte et de surprise
Tous mes sens sont glacés!
Je vois par sa méprise
Nos projets renversés!

MANUELA, à Zuniga, lui montrant Riccardo.

Mais cet époux... qui peut-il être?

ZUNIGA.

Voici probablement qui le fera connaître!
(Montrant un page qui entre.)
C'est le page de Médina!

LE PAGE, s'inclinant.

A dona Manuela,
De la part de mon maître.

MANUELA, lisant à haute voix.

« Pardonnez, señora, si déjà je sépare
« Les deux nobles époux que vos mains ont unis!
« Votre illustre neveu, l'autre jour, m'a promis
« De venir aujourd'hui jouer de la guitare
« Dans mon hôtel!... J'y compte, et mon page est chargé
« De lui payer d'avance son salaire! »

(Le page présente une bourse pleine d'or à Riccardo, qui détourne la tête.)

MANUELA, stupéfaite.

O ciel! de l'or!

ZARAH, à part, de même.

Et ce mystère...
Cette lettre!...

MANUELA.

Mon nom, mon honneur outragé!

TOUS, s'adressant à Riccardo.

Répondez!

ZUNIGA, à Riccardo.

Oui, vraiment, puisqu'on sait tout... je blâme
Une feinte inutile!... A nos nobles amis
Renvoyez les valets et les riches habits
Qu'ils vous avaient prêtés pour séduire madame!

MANUELA, furieuse.

Qu'entends-je! ô ciel!

ZARAH, prête à se trouver mal.

Ah! je frémis!

ZUNIGA.

Illustre et noble artiste,
Reprenez la livrée et l'art du guitariste.

(Les personnes qui sont près de la table à droite s'écartent, et l'on voit

sur une chaise le manteau noir déchiré et la guitare que Riccardo portait au premier acte, et que des pages viennent d'apporter. Zarah pousse un cri et tombe sans connaissance sur un fauteuil à gauche.)

Ensemble.

MANUELA.

O jour d'opprobre et d'infamie ! -
Honteux hymen ! Ignominie
Par qui ma race est avilie
Et notre nom déshonoré !
Malheur à lui ! mort à l'infâme !
Le feu céleste le réclame !
A nous son sang ! à Dieu son âme !
Et qu'au supplice il soit livré !

ZUNIGA.

O jour heureux ! joie infinie !
Notre vengeance est accomplie !
L'affront dont fut blessée ma vie
Par son affront est réparé !
Oui, c'est indigne ! c'est infâme !
Mais, après tout, elle est sa femme !
Et l'orgueilleuse et noble dame
Se soumettra, bon gré, mal gré !

FRA LORENZO et LE CHŒUR.

O jour d'opprobre et d'infamie !
Honte sur vous... Ignominie !
Votre famille est avilie
Et votre nom déshonoré !
Malheur à lui ! mort à l'infâme !
Notre vengeance le réclame !
A nous son sang ! à Dieu son âme !
Et qu'au supplice il soit livré !

(Riccardo, que tout le monde repousse, est prêt à franchir la porte du fond ; il revient vivement vers le groupe où Zarah est assise évanouie. Fra Lorenzo l'empêche d'approcher.)

RICCARDO, de loin, étendant ses mains suppliantes vers Zarah qu'il ne voit pas.

O vous qui lisez dans mon âme,
Daignez me défendre à leurs yeux!
Rappelez-vous, ô noble dame,
Mon repentir et mes aveux.

(Se mettant à genoux.)

Grâce pour ma raison!
Pour un égarement dont je ne fus pas maître!...

ZARAH, revenant à elle, et voyant Riccardo à ses genoux.

Mon pardon!... dit-il... un pardon!
Il en est pour l'amour peut-être...
Jamais pour l'imposture et pour la trahison!...

(Elle s'éloigne sans le regarder, et rentre avec sa tante dans l'appartement à gauche.)

RICCARDO, stupéfait.

Moi... parjure... et traître!...
Quand j'ai tout dit!... quand tout lui fut connu...
Et ce billet...

ZUNIGA, à demi-voix.

Elle ne l'a pas lu!

(Le montrant et le déchirant.)

Le voici!

RICCARDO, furieux, tire son épée et s'élance sur Zuniga; il est désarmé par les autres seigneurs.

Ensemble.

RICCARDO, accablé.

Ah! c'en est fait! que sur ma vie
Tombent l'opprobre et l'infamie!
Plus d'existence!... elle est flétrie!
Tout est pour moi désespéré!
Coupable d'une indigne trame,
A ses yeux je suis un infâme!

Je suis maudit, et dans son âme
Mon nom par elle est abhòrré!...

ZUNIGA, riant.

O jour heureux, joie infinie! etc.

FRA LORENZO et LE CHŒUR.

O jour de honte et d'infamie! etc.

(Ils sortent tous en désordre, en laissant Riccardo abîmé dans sa douleur.)





ACTE TROISIÈME

Un appartement à l'hôtel de Villaréal.

SCÈNE PREMIÈRE.

RICCARDO, sortant de la chambre à gauche.

Chassé! chassé!... A ma vue elle s'est éloignée... sans vouloir m'entendre... elle m'a défendu de la suivre, et avec quel mépris! pas une parole... pas un regard!... Je n'en suis pas digne... et à qui demander raison de tant d'outrages?... Ces jeunes seigneurs ont accueilli mon défi avec des éclats de rire... don Alvar surtout!... ils sont, disent-ils, trop nobles et de trop bonnes maisons pour se battre avec moi, qui suis sans toit et sans asile... moi, chanteur des rues!... mon sang ne vaut pas la peine qu'on le répande... Ah! c'est là le comble de la honte... ne trouver personne qui veuille même de ma vie!

SCÈNE II.

RICCARDO, MARTIN DE XIMENA, qui est entré pendant la scène précédente.

MARTIN, froidement.

Je la prends!...

RICCARDO, se retournant et poussant un cri de joie.

Martin de Ximena!

MARTIN.

Qui vient réclamer ta promesse.

RICCARDO.

Je la tiendrai... Tu es mon sauveur, mon seul ami... viens, partons... il me tarde de quitter ce monde, où tout m'accable... ces grands seigneurs, dont tu me disais avec raison de me défier!... ils m'ont couvert de honte, et maintenant ils refusent de me tuer.

MARTIN.

Je sais... je sais... j'ai vu Zuniga, qui, dans la joie du triomphe, m'a tout raconté... ta lettre, ton mariage, ton affront!

RICCARDO, avec douleur.

Eh bien! ce n'est rien encore... elle refuse de me voir... elle me repousse avec mépris.

MARTIN.

Zarah!... ta femme?...

RICCARDO.

Ah! ne dis plus ce mot-là.

MARTIN.

Comment alors es-tu ici?

RICCARDO.

Sa tante m'a écrit la lettre la plus méprisante, la plus injurieuse, pour me dire que ce mariage était nul... que la famille en demandait la rupture, et qu'elle m'attendrait, moi et mes gens de loi... Je suis venu seul, sans un ami, sans un conseil.

MARTIN.

Je serai le tien... je te défendrai.

RICCARDO.

C'est inutile... je ne venais pas pour me défendre, mais pour la voir... la voir encore une fois... et puisqu'il faut renoncer à cette dernière espérance, je suis à toi, je t'appartiens!

MARTIN.

Tu es donc bien décidé à m'obéir?

RICCARDO.

Oui.

MARTIN.

A me suivre partout où j'irai?

RICCARDO.

Je le jure!

MARTIN.

C'est qu'il y a à parier que j'irai me faire tuer.

RICCARDO.

Tant mieux! c'est ce que je veux... Dispose de mes jours, je te les donne.

MARTIN, lui frappant sur l'épaule.

Et moi, mon brave, je te promets d'en faire un noble et généreux usage... Prends ces papiers... garde-les précieusement, et, quoi qu'il arrive, ne démens rien de ce qui s'y trouve écrit.

RICCARDO.

Je te le promets, dût-il m'en coûter la tête!

MARTIN.

C'est ce qui pourra bien t'arriver, ainsi qu'à moi, dont la tête du reste est déjà promise, pour aujourd'hui, au seigneur gouverneur. Mais n'importe, je comprends que tu dois avoir envie de quitter enfin la guitare.

RICCARDO.

De la briser!

MARTIN.

Eh bien! c'est l'instant d'obéir à ton père, c'est l'instant de reprendre l'épée du soldat, non pour nos oppresseurs, mais contre eux!

RICCARDO.

Commande, je suis prêt; je ne demande qu'une grâce,

c'est qu'avant ma mort, ou après, je sois justifié aux yeux de Zarah!... qu'elle sache du moins que je ne l'ai pas trompée.

MARTIN.

Elle le saura, je te le promets... Voici ces dames.

SCÈNE III.

ZARAH, MANUELA, MARTIN DE XIMENA, RICCARDO.

MANUELA, à Riccardo.

Vous comprenez bien, monsieur, que, malgré ma répugnance et celle de ma nièce à nous trouver encore avec vous, un devoir indispensable nous y oblige. Cette affaire n'a déjà eu que trop de retentissement, et c'est pour éviter un nouveau scandale que nous vous proposons de rompre sans bruit et entre nous cet acte, qui devant les tribunaux est nul de plein droit, et de toute nullité.

MARTIN.

En quoi donc, madame?

MANUELA, le lui donnant.

Vous pouvez le lire vous-même, car je n'en ai pas le courage... mais une imposture pareille!... un nom supposé, emprunter celui d'un noble seigneur... lui!

MARTIN, qui a parcouru l'acte.

Je ne vois pas cela; je lis au contraire que l'époux de Zarah de Villaréal est Josué Riccardo, de son état guitarrero.

MANUELA.

O ciel!

MARTIN.

Pour sa naissance... fils du soldat Luis Pacheco... Lisez, madame... c'est en toutes lettres.

MANUELA.

Je ne puis le croire.

MARTIN.

Don Alvar de Zuniga, par les soins de qui ce contrat a été dressé, avait trop d'intérêt à n'y laisser aucune nullité.

MANUELA, avec désespoir.

C'est vrai... ce n'est que trop vrai... ma nièce unie à tout jamais à un guitariste... à cet homme!

MARTIN.

Qu'importe... si cet homme est un homme d'honneur, s'il a agi de bonne foi, s'il ne vous a pas trompée?

ZARAH.

Lui!...

MARTIN.

Il aurait donné pour vous son sang et sa vie... et malgré son amour, décidé à vous perdre, plutôt que de vous devoir à une trahison... il vous avait prévenue de tout dans une lettre qu'il a remise à votre tante avant de marcher à l'autel!

MANUELA.

C'est vrai.

MARTIN.

Pour vous la donner, à vous, sa fiancée!

MANUELA.

C'est vrai!

ZARAH, à Manuela.

Et qui vous en a empêchée?

MANUELA.

Encore cet Alvar de Zuniga!

MARTIN, frappant sur l'épaule de Riccardo.

Qui est un fourbe... Mais celui-ci, je le jure... celui-ci, en vous épousant, croyait que son secret vous était connu, et que vous pardonniez son audace à un amour malheureux et insensé.

RICCARDO.

Qui fut mon seul crime!... le seul dont je dois être puni!

ZARAH, avec émotion.

S'il a dit vrai, monsieur... et je le crois...

ROMANCE.

Premier couplet.

De cet hymen fatal, qui tous deux nous enchaîne,
Les nœuds par moi seront à jamais respectés!...
Mais l'honneur nous sépare... et du moins sans ma haine,
Partez, monsieur, partez;
L'honneur le veut... partez !

Deuxième couplet.

Loin de moi, loin des lieux qui vous avaient vu naître,
Vont s'écouler vos jours par l'exil attristés !...
Mais avec mon pardon... et mon bonheur... peut-être...
Partez, monsieur, partez;
L'honneur le veut... partez !

MARTIN.

C'est bien, señora, ce que vous venez de dire !... c'est très-bien, et vous en serez récompensée, car bientôt celui-ci ne sera plus Josué Riccardo.

RICCARDO, MANUELA et ZARAH.

Que dites-vous ?

MARTIN.

Que ce mariage qui blessait tant votre noble famille...

MANUELA, vivement.

Sera rompu...

MARTIN.

Oui, probablement il ne durera pas longtemps; car aujourd'hui même la señora court grand risque d'être veuve !

ZARAH.

O ciel!...

MANUELA.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MARTIN.

Silence... vous allez le savoir.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; FRA LORENZO, ZUNIGA, FABIUS, OTTAVIO, SOLDATS et GENS DE JUSTICE.

FRA LORENZO s'approchant respectueusement de Riccardo et le saluant.

Monseigneur!

ZUNIGA, de même.

Monseigneur !

FABIUS, OTTAVIO et LES AUTRES, de même.

Monseigneur!

MANUELA, ZARAH et RICCARDO, étonnés.

Que disent-ils?

MARTIN, à demi-voix à Riccardo.

L'heure est venue!
De l'audace et du cœur!

FRA LORENZO, à Riccardo.

La vérité nous est enfin connue,
Et c'est avec regrets... avec douleur...
(Saluant.)
Que nous venons arrêter monseigneur!

ZUNIGA et LES AUTRES, de même.

Monseigneur!

MANUELA et ZARAH étonnées.

Monseigneur!

FRA LORENZO, s'adressant à Riccardo, et regardant Martin.

Vos complices, auxquels j'ai promis le silence,
Vous ont découvert et trahi !

MARTIN, bas, à Riccardo.

Ce complice !... c'est moi !

FRA LORENZO, montrant Riccardo.

Qu'on s'assure de lui!

ZUNIGA, à Manuela.

Sous ces grossiers habits, sous cette humble apparence,
Qui nous-mêmes nous abusa,
Il cachait ses complots!...

(Les gardes qui ont entouré Riccardo l'ont fouillé, et présentent à Fra Lorenzo les papiers qu'ils viennent de trouver sur lui.)

FRA LORENZO, en lisant l'adresse.

Eh! oui!... c'est bien cela.

(Lisant.)

« Don Emmanuel de Bragance. »

TOUS, à demi-voix.

Le fils du duc de Bragance!

MARTIN, bas à Riccardo.

Ton serment?...

RICCARDO, de même.

Comptez sur ma foi!

(A haute voix et se tournant vers Fra Lorenzo.)

Puisque vous savez tout... c'est moi!

TOUS.

Grand Dieu!

RICCARDO.

C'est moi!

Ensemble.

ZARAH.

Tremblante, j'ose croire à peine
Le témoignage de mes yeux;
Celui qu'accablait tant de haine,
C'est lui!... c'est ce nom glorieux!

FRA LORENZO.

Oui, c'est bien lui, j'en crois à peine
Et cet écrit, et ses aveux;
Par mon adresse, enfin, j'enchaîne
Ce chef terrible et dangereux.

MANUELA.

Tremblante... j'ose croire à peine

Le témoignage de mes yeux!
C'est à lui que l'hymen l'enchaine,
Elle porte un nom glorieux!

RICCARDO.

Je l'ai juré! l'honneur m'enchaine;
La mort est l'objet de mes vœux;
Je leur abandonne sans peine
Des jours, hélas! si malheureux!

ZUNIGA et SES AMIS, regardant Zarah.

Le hasard a trompé ma haine;
J'ai cru l'avilir à nos yeux;
Et c'est à lui que je l'enchaine,
Elle porte un nom glorieux!

MARTIN, regardant Riccardo.

Fidèle à l'honneur qui l'enchaine,
J'admire son cœur généreux!
Que son dévoûment nous obtienne
La liberté, prix de nos vœux!

FRA LORENZO, qui vient de parcourir l'écrit qu'on lui a donné.

La lettre est d'un nommé Pinto, le secrétaire
Du duc... un intrigant!

MARTIN, à part.

Un brave Portugais!

FRA LORENZO, lisant.

« Tout va mal! et je doute à présent du succès;
« Le duc refuse!... il faut proclamer votre père
« Roi, malgré lui!... venez... si vous étiez
« A Lisbonne!... »

MARTIN, à part.

Il y doit être à présent... j'espère!

FRA LORENZO, lisant.

« De plus, si vous nous apportiez
« Deux cent mille ducats... »

MARTIN, à part.

Il en a trois cents!... grâce

(Montrant Fra Lorenzo.)
A monseigneur!

FRA LORENZO, achevant de lire.

« Nous pourrions dès demain
« Donner au Portugal un nouveau souverain! »
(Se retournant vers Zuniga et ses amis.)
Vous voyez, messieurs, quelle audace!
(Montrant Riccardo.)
Mais nous tenons le chef!... du complot c'en est fait!
A l'instant dans ces lieux Vasconcellos m'ordonne
De le faire juger, condamner!... Ce serait
Un peu vif!... moi, qui tiens aux égards, je lui donne...

MARTIN, vivement.

Combien?

FRA LORENZO.

Une heure!...

RICCARDO, froidement.

Je suis prêt.

Ensemble.

MARTIN, à part.

O cœur magnanime!
Courage sublime!
De l'honneur victime,
Il meurt en héros!
Toi que je supplie,
Dieu de la patrie,
Arrache sa vie
Au fer des bourreaux!

RICCARDO, à Martin.

O cœur magnanime!
A toi mon estime!
J'aurais par un crime
Terminé mes maux
Et pour ma patrie,
D'une âme ravie,
Je livre ma vie
Au fer des bourreaux!

ZARAH et MANUELA.

O cœur magnanime!
Courage sublime!
Qui, pour nous victime,
Se livre aux bourreaux!
Toi, que je supplie,
Dieu de la patrie,
Protége sa vie,
Et sauve un héros!

FRA LORENZO, ZUNIGA et LE CHOEUR.

Quant à moi, j'estime
Qu'un semblable crime
Veut une victime
Pour notre repos!
Audace inouïe,
Qu'il faut qu'il expie!
Nous devons sa vie
Au fer des bourreaux.

FRA LORENZO.

Le tribunal s'assemble auprès de cette enceinte,
Je vais le présider!

(A Zuniga, lui montrant Riccardo.)

Veillez sur monseigneur.
Je vous remets sa garde!...

RICCARDO, montrant Martin.

A ce vieux serviteur
Pourrai-je dire adieu?

FRA LORENZO, bas, à Zuniga.

Permettons-le sans crainte.

(Montrant Martin.)

Il nous redira tout!

(A Riccardo, montrant Martin.)

Parlez-lui, monseigneur!

RICCARDO, à Martin, qui s'avance avec lui au bord du théâtre.

As-tu quelque ordre encore à me donner?

MARTIN, à demi-voix.

Silence!...

Pour tout le monde, et même pour Zarah,
Sois toujours le duc de Bragance!

RICCARDO, de même.

Je le promets!...

MARTIN, de même.

Tout le succès est là!
De Lisbonne en ces lieux, vingt milles de distance!...
Notre sort se décide, ami, dans ce moment!
Si le duc est triomphant,
Nous pouvons être encor sauvés!... mais s'il succombe...
(Secouant la tête.)
Toi... puis moi...

RICCARDO.

Je comprends! nous aurons même tombe!
Je t'ai promis mes jours!

MARTIN.

J'avais promis aussi
D'en faire bon usage! ai-je dit vrai?

RICCARDO, lui serrant la main.

Merci!

Ensemble.

MARTIN.

O cœur magnanime! etc.

RICCARDO.

O cœur magnanime! etc.

ZARAH et MANUELA.

O cœur magnanime! etc.

FRA LORENZO, ZUNIGA et LE CHŒUR.

Quant à moi, j'estime, etc.
(Fra Lorenzo fait signe à tout le monde de sortir.)

SCÈNE V.

MANUELA, ZARAH, RICCARDO, FRA LORENZO, MARTIN DE XIMENA.

FRA LORENZO, à Martin.

J'ai dit : Sortez tous! (Se retournant avec respect vers Manuela et Zarah.) Oui, tous!

ZARAH, avec dignité.

Excepté moi, monseigneur, moi qui suis sa femme.

FRA LORENZO, s'inclinant.

C'est juste, les égards... les convenances...

(Manuela et Martin sortent par la porte du fond; Fra Lorenzo par la porte à droite.)

SCÈNE VI.

RICCARDO et ZARAH.

DUO.

ZARAH, s'approchant avec exaltation de Riccardo, qui est assis et plongé dans ses pensées.

Oui, dès ce moment, je réclame
Le droit de partager ton sort!
Je suis à toi! je suis ta femme!
Avec toi je marche à la mort!

RICCARDO, hors de lui et se levant.

Dieu tout-puissant, qu'entends-je?

ZARAH.

Écoute-moi!
Dans mon cœur tu n'avais pu lire
Que le mépris, ou bien l'effroi...
Mais à présent je peux tout dire...

(Avec amour.)
Car je vais mourir avec toi!

COUPLETS.

Premier couplet.

Alors que ta misère
Excitait mon dédain,
Quand, orgueilleuse et fière,
Je repoussais ta main,
Et de honte et de blâme
Lorsque je t'accablais...
Eh bien! au fond de l'âme...
(Avec exaltation.)
Malgré moi je t'aimais!
Je t'aimais!

RICCARDO, à part, cherchant à contenir sa joie.
Ah! je vous rends grâces,
Moment enchanteur!
Mort qui me menaces
Et fais mon bonheur!
Que rien n'apparaisse
Pour me secourir,
Avec sa tendresse
Laissez-moi mourir!

ZARAH.

Deuxième couplet.

Pour punir ton offense,
Quand au fond de mon cœur
J'implorais la vengeance,
Le devoir et l'honneur!
Tout à l'heure... ici même...
Quand je te bannissais,
Eh bien!... ô honte extrême!
Malgré moi... je t'aimais!
Je t'aimais!
Je t'aime et pour jamais!

RICCARDO, à part.

Ah! je vous rends grâces, etc.

(On entend un grand bruit au dehors.)

ZARAH, effrayée.

Écoutez! écoutez!

RICCARDO, tranquillement.

C'est l'heure du supplice!

ZARAH, de même.

Oui!... j'entends les bourreaux venir.

RICCARDO, à part.

Qu'ils viennent!... ô destin propice!...
Sans que mon rêve finisse,
Aimé d'elle, je vais mourir...

Ensemble.

ZARAH, avec enthousiasme.

Allons! marchons! mon cœur réclame
Le droit de partager ton sort;
L'amour et m'anime et m'enflamme;
Avec toi je marche à la mort!

RICCARDO.

Espoir qui m'anime et m'enflamme,
Elle veut partager mon sort!
C'est trop de bonheur pour mon âme;
Sans regrets je marche à la mort!

SCÈNE VII.

LES MÊMES; MANUELA.

MANUELA.

Qu'est-ce qu'ils font?... qu'est-ce qu'ils font? je vous le demande! moi qui déteste les séditions... une à Lisbonne!... une ici!... le peuple soulevé, le conseil en fuite... ainsi que monseigneur! ils crient tous : « Vive Bragance! » (A ce mot, Riccardo fait un geste d'effroi, Zarah un geste de joie, et court à la fenêtre

à gauche. Manuela continuant.) C'est ce Martin de Ximena qui les excite et marche à leur tête!

FINALE.

ZARAH, courant à Riccardo et lui prenant la main.

Oui... oui... j'entends les cris du peuple soulevé!
Courage!... vous pouvez encore être sauvé!

RICCARDO, avec douleur.

C'est fait de moi! j'ai tout perdu!

MANUELA, étonnée.

Que dit-il? quand, avec la vie,
Pouvoir, honneurs... tout lui serait rendu?...

RICCARDO.

Mes jours seront sauvés!... sa tendresse ravie...
Le rêve se dissipe!... hélas! j'ai tout perdu!

ZARAH.

Quand la gloire vous environne...

RICCARDO.

J'ai tout perdu!

ZARAH.

Quand pour vous brille la couronne!...

RICCARDO.

Ah! plaignez-moi!... j'ai tout perdu!

Ensemble.

RICCARDO.

Amour, bonheur, hélas! j'ai tout perdu!

ZARAH et MANUELA.

Quel trouble règne en son cœur éperdu!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; FRA LORENZO, ZUNIGA, FABIUS, OTTAVIO.

FRA LORENZO, ZUNIGA, FABIUS et OTTAVIO, accourant avec effroi.

Protégez-nous!... Le peuple furieux
Nous poursuit jusque dans ces lieux!
Que votre bras püissant nous sauve et nous assiste!
Protégez-nous, prince, protégez-nous?

RICCARDO.

Que vois-je?... à mes genoux!
(A part, avec tristesse.)
Tous!... aux genoux du pauvre guitariste!
(A voix haute.)
Relevez-vous!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES; LE PEUPLE accourant, et avec eux MARTIN DE XIMENA.

LE CHŒUR.

Vive à jamais, vive Bragance!
A bas un pouvoir détesté!
Le ciel nous rend dans sa puissance
La victoire et la liberté!
Vive Bragance!
Vive la liberté!

MARTIN, à Fra Lorenzo et aux Espagnols.

Oui, messieurs, le Portugal est libre; Vasconcellos est en fuite... mais vous n'avez rien à craindre, le duc de Bragance est roi! la nouvelle nous en est apportée par son fils lui-même, don Emmanuel, qui dans ce moment fait son entrée dans la ville de Santarem.

FRA LORENZO, étonné, et regardant Riccardo.

Et celui-ci?

MARTIN.

Celui que vous venez d'implorer à genoux est un brave et loyal Portugais, qui par un dévouement sublime avait pris la place du prince, non pour régner, mais pour mourir. (A Zarah.) Oui, madame, pour mériter vos regrets et votre estime, pour être aimé de vous pendant une heure, il allait se faire tuer! cela mérite récompense!

ZARAH, tendant la main à Riccardo.

La voici!

MARTIN.

Et une autre encore! (A Riccardo.) Don Emmanuel te nomme comte de Santarem, et tu deviens son frère.

RICCARDO.

Moi!

MARTIN.

C'est trop juste! quand personne n'eût osé être de la famille, tu as été le fils du roi. Et maintenant, allié au sang royal, noble comte de Santarem, pour la dernière fois reprends ta guitare, et dis-nous un air de victoire.

LE CHŒUR.

Vive à jamais, vive Bragance!
A bas un pouvoir détesté!
Le ciel nous rend en sa clémence
La victoire et la liberté!
Vive Bragance!
Vive la liberté!



LES

DIAMANTS DE LA COURONNE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

En société avec M. de Saint-Georges

MUSIQUE DE D.-F.-E. AUBER.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — 6 Mars 1841.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
LE COMTE DE CAMPO MAYOR, ministre de la police.	MM.	RICQUIER.
DON HENRIQUE DE SANDOVAL, son neveu.		COUDERC.
DON SÉBASTIEN D'AVEYRO, jeune officier.		MOCKER.
REBOLLEDO, chef de faux-monnayeurs.		HENRI.
BARBARIGO, faux-monnayeurs		PALIANTI
MUGNOZ, faux-monnayeurs		SAINTE-FOY.
L'HUISSIER de la chambre.		—
DIANA, fille du comte de Campo Mayor.	Mmes	DARCIER.
LA CATARINA, nièce de Rebolledo.		ANNA THILLON.

SOLDATS. — PEUPLE. — FAUX-MONNAYEURS. — CORTÉGE de la reine. — DAMES et SEIGNEURS. — VALETS. — UN NOTAIRE. — UN COURRIER.

En 1777, en Portugal, à la fin du règne de Joseph Ier et pendant la minorité de Maria Francesca, sa fille. — En Estramadure, pendant le premier acte; dans le château de Coïmbre, au deuxième; à Lisbonne, au troisième.



LES
DIAMANTS DE LA COURONNE

ACTE PREMIER

Les ruines d'un château au milieu des montagnes. — Au fond, un escalier à moitié démoli ; à droite, l'entrée d'un souterrain, masquée par des rochers ; à gauche, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON HENRIQUE, **descendant avec précaution par l'escalier du fond.**

A force de descendre, j'arriverai peut-être !... Ah ! me voici en terre ferme, à l'abri de la pluie... car là-haut il fait un orage... impossible de continuer ma route à travers la montagne; les chevaux refusaient d'avancer... Aussi, j'ai laissé ma chaise de poste et Pedro, mon valet de chambre... pour gravir jusqu'à l'ermitage de Saint-Hubert... Je voulais demander au seigneur ermite le chemin le plus court pour arriver à Coïmbre, où l'on m'attend... ah ! bien oui, per-

sonne !... et, au milieu de l'ermitage, une trappe cachée sous des broussailles... J'ai cru que, de peur du tonnerre, le saint anachorète s'était blotti dans sa cave... J'ai descendu une marche... puis deux... puis cinquante, pour le moins, et me voilà... Où suis-je ?... je n'en sais rien !... (On entend le bruit de l'orage qui continue.) Voilà que ça recommence encore !...

COUPLETS.

Premier couplet.

Vive la pluie et les voyages,
Les aventures de romans !
Pour la jeunesse, les orages
Ont plus d'attraits que le beau temps !
Heureux quand le tonnerre gronde,
Je brave et j'aime le danger !
(Le tonnerre redouble.)
Qu'il est doux de courir le monde,
Et qu'il est beau de voyager !

Deuxième couplet.

Immobiles par caractère,
Que d'autres soient heureux chez eux !
Pour moi, le bonheur sédentaire
Me parut toujours ennuyeux.
Je déteste une paix profonde;
Le vrai plaisir est de changer !

(On entend du côté du souterrain, à droite, le bruit des marteaux. — Il écoute.)

Hein ? serait-ce quelque danger ?
Qu'il est doux de courir le monde !
Ah ! qu'il est beau de voyager !
(Écoutant.)
C'est sous mes pieds !
(Montrant la droite.)
Non ! par ici !
(S'approchant en écoutant toujours le bruit des marteaux.)
Qu'entends-je ?...

Mais d'un feu souterrain j'aperçois les lueurs !
(S'approchant des rochers à droite.)
Et par cette ouverture...
(Regardant.)
Ah ! quel spectacle étrange !
Serait-ce des brigands ou des faux-monnayeurs,
Dont les marteaux pesants retombent en cadence ?...
Mais, non... Et ces creusets d'un aspect singulier,
Ce métal inconnu, plus brillant que l'acier?...
Quel éclat merveilleux !... Allons, c'est, je le pense,
Quelque grand alchimiste ou bien quelque sorcier !
(Apercevant Rebolledo, Mugnoz et Barbarigo qui descendent l'escalier par lequel il vient d'arriver.)
Non, non, décidément sur ceux-ci je me fonde;
Ce sont de vrais bandits... gardons-nous de bouger !
Ou je suis mort !
(Reprise du premier motif.)
Qu'il est doux de courir le monde !
Ah ! qu'il est beau de voyager !
(Il se cache derrière le rocher, et, sur la ritournelle du morceau qui précède, Rebolledo, Mugnoz et Barbarigo ont achevé de descendre l'escalier. Les deux derniers portent une malle ; ils sont armés de pistolets et d'espingoles.)

SCÈNE II.

REBOLLEDO, MUGNOZ, BARBARIGO, DON HENRIQUE, caché à droite; puis une bande de FAUX-MONNAYEURS.

REBOLLEDO, descendant le premier.

Allons donc ! arrivez donc !

MUGNOZ.

Tu en parles à ton aise... toi, notre chef... qui ne portes rien... mais cette malle est pesante.

BARBARIGO.

Pas assez !

DON HENRIQUE, à part.

C'est la mienne !

BARBARIGO.

Je voudrais qu'elle le fût davantage !

REBOLLEDO, riant.

Et ce postillon... ce domestique, comme il s'est enfui à notre approche !

DON HENRIQUE, à part.

C'est le mien !

REBOLLEDO.

Un poltron !

DON HENRIQUE, à part.

Plus de doute ! c'est Pedro !

REBOLLEDO, riant.

Abandonnés à eux-mêmes, les chevaux ont été se jeter dans le précipice de la Roche-Noire.

DON HENRIQUE, à part.

C'est charmant ! me voilà à pied !

REBOLLEDO.

Tu ne les as pas vus, eux et la voiture, rouler de cent cinquante pieds de haut ?

MUGNOZ.

Non... j'étais occupé à ramasser cette malle... c'est toujours ça de sauvé !

DON HENRIQUE, à part.

Pas pour moi !

BARBARIGO, qui a ouvert la malle.

Rien, que des habits d'homme... des pourpoints de velours et de riches dentelles.

MUGNOZ.

Ça se trouve bien !... les miennes n'étaient plus à la mode.

BARBARIGO.

Un peu d'or... des papiers... des portraits de femmes...

MUGNOZ.

Et des paquets de cigarettes !...

DON HENRIQUE, *à part.*

Cigares de la Havane... Il n'y a que cela que je regrette !

REBOLLEDO, *qui s'est assis près de la table à gauche.*

On peut voir si elles sont passables...

BARBARIGO et MUGNOZ, *s'asseyant aussi.*

Nous allons t'en dire notre avis.

DON HENRIQUE, *à part.*

Faquins que vous êtes !...

(*Tous trois se sont mis à la table et fument.*)

MUGNOZ.

Voyons, d'abord, ce que contiennent ces papiers...

REBOLLEDO, *les prenant.*

Non... attendons la Catarina... je les lui remettrai.

BARBARIGO.

La Catarina !... Ah çà ! on ne peut donc plus rien faire sans elle ?

MUGNOZ.

Il faut la consulter sur toutes les expéditions...

BARBARIGO.

Et elle n'en permet aucune !... mais, en revanche, elle nous fait ici travailler nuit et jour !

REBOLLEDO.

Comme d'honnêtes gens... Ça te fatigue ?

BARBARIGO.

Dame ! quand on n'en a pas l'habitude !... Et puis, obéir à une femme, c'est humiliant !

MUGNOZ.

C'est le mot !... Et pour nous commander ainsi, quelle est-elle ?...

REBOLLEDO.

Ce qu'elle est ?... La fille de votre ancien chef... de mon frère Miguel-Salvator Rebolledo, le roi des bohémiens et des contrebandiers de l'Estramadure... celui qui, pendant vingt ans, vous a enrichis.

MUGNOZ.

C'est vrai ! c'était un homme de tête, celui-là !...

BARBARIGO.

Le génie de la contrebande !

MUGNOZ.

Et s'il vivait, nous ne nous serions pas mis fabricants !

BARBARIGO.

Il y aurait encore des coups de fusil et de l'agrément.

REBOLLEDO.

Et si, avec sa fille, il y a mieux que tout cela... s'il y a le moyen de réaliser vos bénéfices ?

MUGNOZ.

Ah bah !

REBOLLEDO.

Une liquidation honorable... comme qui dirait une pension de retraite, et l'espoir de mourir dans son lit.

BARBARIGO.

C'est bien quelque chose !... je serais le premier de ma famille... Mais qui nous l'assure ?...

REBOLLEDO.

Moi !... Antonio Rebolledo, qui ne vous ai jamais trompés... et qui vous réponds de Catarina, ma nièce, et de son pouvoir.

MUGNOZ.

Pourquoi, alors, ne la voit-on jamais?... car lorsqu'elle vient ici, c'est avec toi seul qu'elle communique.

BARBARIGO.

A toi seul qu'elle daigne donner ses ordres! Du reste, toujours absente.

REBOLLEDO.

Dans votre intérêt!... jeune et belle comme elle l'est, et surtout élevée comme une duchesse, car Salvator, mon frère, qui avait de la religion, l'avait mise dès l'âge de douze ans au couvent de la Trinidad... et, maintenant, reçue et accueillie dans les premières maisons de Lisbonne, elle nous tient au courant de tout ce qui s'y passe... elle veille sur nous et nous protége de loin, par le crédit de tous ces beaux seigneurs qui lui font la cour... et qui s'en viennent tous les soirs jouer de la guitare sous son balcon..

MUGNOZ.

C'est qu'au fait c'est une belle fille!...

REBOLLEDO.

Je m'en vante!... et j'en suis fier pour nous!... une vraie bohémienne... une fille des montagnes, qui, transplantée au milieu des salons, y éclipse toutes les beautés de la cour.

MUGNOZ.

Ça ne m'étonne pas!... elle promettait ça déjà dès l'âge de douze ans, quand elle était ici comme servante... nous versant le genièvre ou le madère.

BARBARIGO.

Ou qu'avec ses castagnettes elle nous chantait la ronde des *Enfants de la nuit.*

REBOLLEDO.

Qu'elle n'a pas oubliée... elle la fredonnait encore hier.

BARBARIGO.

Elle est donc ici?...

REBOLLEDO.

Au couvent de la Montagne, où elle est arrivée comme une grande dame, en bel équipage... et par le passage souterrain qui communique à cette voûte... elle viendra aujourd'hui...

MUGNOZ.

Aujourd'hui!...

REBOLLEDO.

Inspecter les travaux qu'elle a commandés, et donner ses ordres... Et songez-y, morbleu! si l'un de vous lui manquait, (Touchant sa ceinture.) mon arsenal ne le manquerait pas!

MUGNOZ, riant.

On dirait vraiment qu'il est amoureux de sa nièce.

REBOLLEDO.

Et pourquoi pas?... par la Madone del Pilar! si je vous disais ce qu'elle a fait pour moi!... Savez-vous que, dernièrement, en écoulant à Lisbonne les produits de nos fabriques, j'étais tombé, comme faux-monnayeur, entre les mains du grand-inquisiteur et dans celles du comte de Campo Mayor, ministre de grâce et de justice... et que le lendemain j'allais être jugé et pendu... foi d'honnête homme! c'est-à-dire, brûlé!... lorsque Catarina elle-même est descendue dans mon cachot, et à la lueur de mon bûcher qui déjà flamboyait, elle m'a enlevé à l'Inquisition, qui n'y a vu que du feu.

BARBARIGO.

Ah! s'il en est ainsi, je me fais tuer pour elle!

MUGNOZ.

Moi de même!...

REBOLLEDO.

Silence! voici l'heure où elle doit arriver... prévenons les ouvriers. (A Barbarigo.) Et toi, sonne la cloche!

DON HENRIQUE, à part.

C'est fait de moi !

MUGNOZ et REBOLLEDO, qui ont fait quelques pas vers l'entrée du souterrain, aperçoivent don Henrique qui en sort.

O ciel !

(Barbarigo sonne une cloche, et au moment où don Henrique a tiré son épée pour se défendre contre Rebolledo et Mugnoz qui lui font face, tous les faux-monnayeurs s'élancent en foule du souterrain derrière don Henrique qu'ils entourent et désarment.)

LES FAUX-MONNAYEURS.

Ah! de notre colère
Qu'il craigne les effets;
La mort au téméraire
Qui surprend nos secrets!

La mort ! la mort !

(Ils lèvent tous leurs poignards sur don Henrique qu'ils veulent frapper.)

SCÈNE III.

LES MÊMES ; CATARINA, entrant par la gauche et paraissant au milieu d'eux.

Arrêtez !...

DON HENRIQUE, jetant les yeux sur elle.

Ah ! qu'elle est belle !

REBOLLEDO, courant à elle.

Catarina ! c'est elle !

TOUS, à demi-voix, respectueusement et ôtant leurs chapeaux.

La Catarina !

CATARINA.

AIR.

Oui, c'est moi, c'est votre compagne
Dont le nom seul vous protégea !

Car la reine de la montagne,
C'est moi, c'est la Catarina!

Par le mystère et par la crainte,
Qui partout impose la loi?
C'est moi!
Quelle est la fée ou bien la sainte
Que l'on invoque avec effroi?...
C'est moi!

Oui, c'est moi, c'est votre compagne, etc.

Cette main dont l'empire
Éloigne le péril,
Ne punit que le sbire,
L'archer ou l'alguazil...
Mais le soir et dans l'ombre,
Jeune fille aux beaux yeux,
Qui dans la forêt sombre
Venez seule, ou bien deux,
Passez sans peur, couple amoureux!
Et soudain...
Le villageois ou sa compagne
M'adresse un Ave Maria,
Car la sainte de la montagne,
C'est la santa Catarina!

LES FAUX-MONNAYEURS.

Oui, la reine de la montagne,
C'est la belle Catarina!

CATARINA.

Oui, la reine de la montagne,
C'est moi, c'est la Catarina!

(A don Henrique.)

Apprends-nous comment on te nomme.

DON HENRIQUE.

Don Henrique de Sandoval,
Marquis de Santa-Cruz.

CATARINA.

Un noble et beau jeune homme,
Depuis six ans absent, je crois, du Portugal?

DON HENRIQUE, étonné.

Quoi! tu sais?

CATARINA, froidement.

Je sais tout... Pour former ta jeunesse,
Tes illustres parents t'avaient fait voyager!...
Et tu reviens, dit-on, de l'étranger,
Après avoir appris...

DON HENRIQUE.

Tout!

CATARINA.

Hormis la sagesse!

DON HENRIQUE.

Qui te l'a dit?

CATARINA.

Pour preuve je n'en veux
Que ta présence dans ces lieux.
Comment t'y trouves-tu?...

DON HENRIQUE.

Par hasard, je le jure!
Maintenant j'y viendrais exprès!

REBOLLEDO.

Sur lui voici notre capture :
Des lettres, de l'or, des portraits...

CATARINA, souriant.

De femmes, je présume!... ah! je serai discrète
Qu'on les lui rende, aussi bien que son or!

DON HENRIQUE, étonné.

D'honneur, je n'y puis croire encor!

CATARINA, à Rebolledo.

Les lettres, nous lirons à loisir!

REBOLLEDO.

C'est sa tête
Que nous voulons.

CATARINA, souriant.

Franchement,
Crois-tu qu'elle en vaille la peine?...

DON HENRIQUE, avec colère.

Ah! ce doute outrageant!...

CATARINA, à Rebolledo.

Que te disais-je? Il se fâche, à présent,
De ce qu'on n'en veut pas...

(Gravement.)

Ici qu'on le retienne
Pendant deux ou trois mois, prisonnier seulement,
Et nous verrons après...

DON HENRIQUE.

Deux ou trois mois!

REBOLLEDO.

Silence!

DON HENRIQUE.

Permettez, je réclame...

REBOLLEDO.

Silence!

DON HENRIQUE, à Catarina.

Rien qu'un instant, un instant d'audience?

CATARINA.

Soit!... et qu'il obéisse ensuite sur-le-champ!
Laissez-nous!

Ensemble.

CATARINA.

Qu'ici le respect accompagne
Les ordres que ma voix donna;
Car la reine de la montagne,
C'est moi, c'est la Catarina!

DON HENRIQUE, à part.

En honneur, le respect me gagne,
Et me voilà soumis déjà;
Car la reine de la montagne,
C'est la belle Catarina!

REBOLLEDO et LES FAUX-MONNAYEURS.

Oui, que le respect accompagne
Les ordres que sa voix donna;
Car la reine de la montagne,
C'est elle! c'est Catarina!

(Tous les faux-monnayeurs entrent dans le souterrain à droite, excepté Rebolledo.)

SCÈNE IV.

REBOLLEDO, CATARINA, DON HENRIQUE.

CATARINA, à don Henrique.

Qu'avais-tu à nous dire?... parle!

DON HENRIQUE.

Je t'ai demandé une audience particulière, à toi... (Regardant Rebolledo.) A toi seule!

REBOLLEDO, sévèrement.

On ne tutoie pas la Catarina.

DON HENRIQUE, étonné.

Ah! tant pis!... c'était plus agréable, (La regardant.) car elle est vraiment gentille.

REBOLLEDO, de même.

On ne regarde pas la Catarina.

DON HENRIQUE, avec impatience.

Encore!... (A Catarina, montrant Rebolledo.) S'il y a ici, señora, une vue dont je voudrais me priver, c'est la sienne!... car ce cavalier me déplaît souverainement.

REBOLLEDO, portant la main à son poignard.

Qu'à cela ne tienne!

DON HENRIQUE.

Ah! de grand cœur!

CATARINA.

Un instant !... je prie vos deux Seigneuries de se calmer.

DON HENRIQUE, offensé.

Nos Seigneuries !...

CATARINA.

Vos Excellences, si tu tiens aux titres.

DON HENRIQUE.

Je n'y tiens pas !... tous me sont indifférents, pourvu qu'il n'y en ait pas un seul de commun entre moi et lui.

CATARINA.

C'est fier, et digne d'un noble Portugais.

REBOLLEDO, avec une colère concentrée.

Qui fera bientôt connaissance avec la lame de mon poignard.

CATARINA.

Paix, Rebolledo !... nous imposons silence à vous et à votre poignard !... (Avec dignité, à don Henrique.) Parle, mon gentilhomme !

DON HENRIQUE.

Vous me faites l'honneur de m'inviter à passer trois mois dans ce séjour... du reste, fort agréable... et dans toute autre circonstance, trois mois, auprès de vous, j'en serais ravi et trop heureux...

REBOLLEDO, avec ironie.

En vérité !...

DON HENRIQUE, à Rebolledo.

Je n'ai parlé que de la señora et non de sa compagnie. (A Catarina.) Mais par fatalité, j'ai dans ce moment des affaires importantes et pressées... des affaires de famille qu'il était inutile de vous raconter devant tous ces braves gens.

CATARINA, souriant.

Et vous daignez me les confier à moi !... je vous en remercie... Quelles sont-elles ?...

DON HENRIQUE.

Depuis six ans, absent du royaume, comme vous le savez, je parcourais, pour mon plaisir, l'Italie, la France et l'Allemagne, lorsque je reçus une lettre, que vous pouvez lire, du comte de Campo Mayor, mon oncle.

REBOLLEDO.

Le ministre de grâce et de justice... celui qui a manqué de me faire pendre !

DON HENRIQUE.

Il ne fait jamais les choses qu'à demi, c'est son seul tort... il m'annonçait qu'à la mort de notre gracieux souverain, et pendant la minorité de la princesse Maria Francesca, nommé un des régents du royaume... il me priait, comme oncle, et m'ordonnait, comme ministre, de revenir pour conclure enfin une alliance dès longtemps projetée entre nous.

CATARINA.

Laquelle ?

DON HENRIQUE.

Un mariage entre moi et ma jeune cousine Diana de Campo Mayor, avec qui j'ai été élevé, et qui m'attend avec impatience au château de Coïmbre... où toute la famille est réunie pour notre contrat... Quarante lieues d'ici à demain ; je suis déjà en retard... et pour peu que je m'arrête, vous comprenez ?... Aussi, je vous prie de me rendre ma liberté, pour ne pas faire attendre ma cousine... pas autre chose.

CATARINA, souriant.

Vraiment !... (Se retournant vers Rebolledo qui parcourt les lettres.) Eh bien ! ces lettres ?...

REBOLLEDO, lisant les papiers.

Ce qu'il dit est vrai ! son oncle l'attend pour la noce, au château de Coïmbre... Voici de plus, pour franchir la frontière et traverser le royaume, un sauf-conduit, qui n'est pas même rempli, et que son oncle lui a adressé.

DON HENRIQUE.

En blanc et de confiance, pour moi et les amis qui m'accompagneraient... et je suis venu seul avec Pedro mon domestique, qui s'est enfui.

CATARINA, *qui a regardé le sauf-conduit.*

Oui, c'est bien la signature du ministre, d'un des régents... Bazano de Campo Mayor. (*A Rebolledo.*) Nous nous en servirons! Quant à toi, don Henrique, tu dis donc que tu veux te marier?

DON HENRIQUE.

Avec votre permission, señora... car maintenant mon mariage dépend de vous plus que de mon oncle.

CATARINA, *souriant.*

Il serait vraiment dommage de s'y opposer, car Diana de Campo Mayor est, dit-on, la plus jolie personne de l'Estramadure.

DON HENRIQUE, *avec galanterie.*

Je le croyais ce matin!

CATARINA.

Tu l'aimes?...

DON HENRIQUE.

Certainement!... je l'aime bien... mais sans en perdre la tête... parce que, vous comprenez... en pays étranger, en France surtout, on a tant de distractions... Moi, j'aurais encore attendu... mais c'est cette pauvre fille, c'est ma petite cousine qui m'attend... qui se désespère et compte les moments.

CATARINA, *avec ironie.*

Tu crois?... Il me semble, cependant... car nous autres, bohémiennes, nous sommes un peu sorcières... il me semble avoir lu...

DON HENRIQUE, *vivement.*

Dans les cartes?

CATARINA.

Ou dans les astres, si tu veux... qu'il y avait quelqu'un que ton retour chagrinait fort... un beau jeune homme qui faisait à Diana une cour assidue.

DON HENRIQUE, riant.

Vraiment!... Pauvre jeune homme, il perdra son temps!...

CATARINA.

Malgré cela, et comme il pourrait y avoir de graves dangers à différer ton retour...

DON HENRIQUE.

Vous me laissez partir!...

CATARINA.

Il se peut que j'y consente... mais à une condition.

DON HENRIQUE.

Laquelle?

CATARINA.

Je te la dirai plus tard... Voici l'heure du repas!

SCÈNE V.

LES MÊMES; MUGNOZ, BARBARIGO, TOUS LES FAUX-MONNAYEURS, *sortant du souterrain à droite.*

LES FAUX-MONNAYEURS.

Amis, dans ce manoir
Noir,
Narguant les alguazils
Vils;
Et jamais fatigués,
Gais;
Frappons, d'un même effort
Fort!
Pan! pan! pan! pan!
Oui, notre bras, et sans crainte et sans terme,

S'il faut frapper ou boire, est toujours ferme !

(On a dressé autour du souterrain des tables, où ils sont tous assis; ils boivent et trinquent.)

CATARINA, les regardant.

J'aime leurs cris joyeux, ce bruit et cet éclat!

REBOLLEDO s'approchant d'elle avec respect.

La señora veut-elle à cette table
Qu'on lui serve son chocolat?

CATARINA.

Pas maintenant; plus tard!

DON HENRIQUE, riant, à part.

C'est admirable!
Une chef de bandits qui prend du chocolat!...

LES FAUX-MONNAYEURS.

La nuit et dans l'ombre,
Toujours travaillant,
Sous la voûte sombre,
Nous allons frappant :
Pan, pan, pan, pan, pan!
Pour moi, je préfère
Au bruit des marteaux
Le doux choc du verre,
Signal du repos!

MUGNOZ, à table, buvant et élevant la voix.

Je demande, en l'honneur d'un retour qui m'enchante,
Que la Catarina nous chante
Notre air...

CATARINA.

Lequel ?

MUGNOZ.

Celui des *Enfants de la nuit !*

TOUS.

C'est dit!

CATARINA.

RONDE.

Premier couplet.

Le beau Pédrille, amoureux, pauvre et tendre,
Dans la forêt, un soir, allait se pendre!
Sans fortune ici-bas,
Il cherchait le trépas.
Quand il croit tout à coup entendre sous ses pas...

LES FAUX-MONNAYEURS, *à voix basse.*

Voici, minuit, voici minuit!
Dans l'ombre de la nuit,
Travaillons, frère!
L'or qui brille et qui luit,
Seul, nous éclaire.

CATARINA.

Brave, et sans être ému,
Pédrille s'élance...
Téméraire, où vas-tu?...
Sous la voûte immense,
Franchis avec crainte
Cette sombre enceinte,
C'est là le terrible réduit
Des enfants de la nuit.

LES FAUX-MONNAYEURS.

Dans les entrailles de la terre,
Il est un démon solitaire,
Dont le flambeau qui brille et luit
Garde les enfants de la nuit!

CATARINA.

Deuxième couplet.

Que fit Pédrille, et quel fut le mystère
Qui le retint dans le sein de la terre?
Chacun l'ignore, hélas!
Mais il ne mourut pas!
Et le soir, on l'entend qui chante aussi tout bas :

LES FAUX-MONNAYEURS.

Voici minuit!
Dans l'ombre de la nuit,
Travaillons, frère!
L'or qui brille et qui luit,
Seul, nous éclaire.

CATARINA.

Mais dès le lendemain,
O surprise extrême!
Riche, il obtient la main
De celle qu'il aime.
Et discret et sage,
Dans son doux ménage,
A chaque instant, son cœur bénit
Les enfants de la nuit!

TOUS.

Brava! brava!
La Catarina!...

(Barbarigo apporte une petite cassette, qu'il pose sur la table. Rebolledo tire de sa poche la clef qu'il présente à Catarina, qui la prend, ouvre la cassette, et examine avec attention ce qu'elle contient.)

DON HENRIQUE, les observant.

Eh quoi! le même lien rassemble
Ces traits si doux, ces cœurs de fer!
D'honneur, on croirait voir ensemble
Et le paradis et l'enfer!...

REBOLLEDO, à Catarina, qui examine ce que contient la cassette.

Êtes-vous satisfaite?

CATARINA.

C'est bien, très-bien!
(A Rebolledo.)
D'une telle conquête,
A toi l'honneur!

DON HENRIQUE, qui jette un regard sur la cassette, à part.

Oh! les beaux diamants!
Quel immense trésor! D'où vient-il? Je comprends!

Volé par ces bandits, que sa voix encourage.
Ah! quelle horreur!
(Regardant Catarina.)
Ah! quel dommage!

LES FAUX-MONNAYEURS, à table, et trinquant.

La nuit et dans l'ombre
Toujours travaillant,
Sous la voûte sombre,
Nous allons frappant :
Pan, pan, pan, pan, pan!
Pour moi, je préfère
Au bruit des marteaux
Le doux choc du verre,
Signal du repos!
Tin, tin, tin, tin, tin!
Repos et bon vin,
Voilà notre refrain!

REBOLLEDO, passant au milieu du théâtre.

Écoutez, maintenant, écoutez, mes amis!
De la Catarina voici l'avis suprême :
Les ordres sont donnés... vous êtes poursuivis;
Dans quelques jours... demain, peut-être aujourd'hui même,
Ces lieux seront cernés par de nombreux soldats.
Il faut mettre à l'abri vos trésors et vos têtes,
Chercher un autre ciel et de lointains climats
Où vous puissiez, en paix, couler des jours honnêtes;
Pour cela, compagnons, il faut fuir!

MUGNOZ.

Mais comment?

REBOLLEDO, montrant Catarina.

Préparé par ses soins, un vaisseau vous attend.

TOUS.

Viva Catarina!...

BARBARIGO.

Mais jusqu'à la frontière,
Et pour gagner le port, comment pourrons-nous faire?

REBOLLEDO.

Ne craignez rien pour nous, nos trésors et nos gens,
Le ministre nous donne un sauf-conduit.

DON HENRIQUE.

J'entends!
C'est le mien!

CATARINA, le leur donnant.

Le voilà!

TOUS.

Viva Catarina!

REBOLLEDO.

Et de peur d'accidents, partons, à tout hasard,
Dès aujourd'hui... Disposez le départ!

TOUS.

Préparons-nous pour le départ!
Allons, allons!

Ensemble.

DON HENRIQUE, à part.

Ah! c'est grand dommage!
Quoi! pour des brigands
Ce joli visage,
Ces accents charmants!
Pour moi, je préfère
Aux traits les plus beaux
Son allure fière,
Son air de héros!

LES FAUX-MONNAYEURS.

Pour nous, plus d'ouvrage;
Quels heureux instants!
Quand, après l'orage,
Brille le beau temps,
Gaîment, je préfère
Au bruit des marteaux
Le doux choc du verre,
Plaisir et repos

CATARINA et REBOLLEDO.

Ah ! quel noble ouvrage,
Changer des brigands
En honnêtes gens !
Pour eux, plus d'orage,
Chacun d'eux préfère
Au bruit des marteaux,
N'avoir rien à faire
Et vivre en repos.

(Tous les faux-monnayeurs sortent.)

SCÈNE VI.

DON HENRIQUE, CATARINA; puis REBOLLEDO.

DON HENRIQUE.

Eh bien ! señora, vous m'avez promis de me rendre ma liberté ?

CATARINA, souriant.

Et par reconnaissance, je dois tenir ma promesse... Comment te garder ici prisonnier... toi qui nous aides à partir ?

DON HENRIQUE.

Oui, je fais là une belle action... et grâce à moi, mon oncle le ministre aura signé, sans le savoir, une ordonnance...

CATARINA.

Ce n'est peut-être pas la première.

DON HENRIQUE.

C'est possible !... Mais enfin, tu as parlé de conditions... Lesquelles mets-tu à mon départ ?

CATARINA.

Une seule... difficile peut-être à exécuter.

DON HENRIQUE.

N'importe !... Laquelle ?

CATARINA.

C'est que pendant une année entière, tu te tairas sur ce que tu as vu ou entendu, que tu n'en parleras à personne!... (Geste de don Henrique.) Ah! c'est gênant!... c'est fâcheux!... car l'anecdote est piquante et originale... et pour un cavalier qui cause volontiers, et qui même, dit-on, est assez indiscret...

DON HENRIQUE, vivement.

Jamais!...

CATARINA.

Enfin, il le faut!...

DON HENRIQUE.

Je le jure!

CATARINA.

Il y va de ta vie... et de plus, si un jour, par hasard, tu me rencontrais, tu ne me reconnaîtrais pas.

DON HENRIQUE.

Voilà, señora, qui est plus difficile.

CATARINA.

Il le faut!...

DON HENRIQUE.

Je le jure sur l'honneur!...

CATARINA.

C'est bien!... Seigneur don Henrique de Sandoval, vous êtes libre... (A Rebolledo, qui paraît en ce moment.) Que l'on rende à M. le marquis de Santa-Cruz sa voiture!

DON HENRIQUE.

Impossible, señora... perdue et abîmée dans un précipice de cent cinquante pieds!

CATARINA.

C'est affreux!...

DON HENRIQUE, riant.

Du tout! Je voulais la changer.

CATARINA, à Rebolledo.

Qu'on dispose la mienne... (A don Henrique.) qui te conduira jusqu'à la première poste. (A Rebolledo.) Reviens nous avertir quand elle sera prête!

(Rebolledo sort.)

DON HENRIQUE.

Sa voiture?... En vérité, señora, c'est moi qui, maintenant, vais presque te devoir de la reconnaissance... et je voudrais te le prouver en te donnant un bon conseil... mais je n'ose...

CATARINA.

Parle!

DON HENRIQUE.

Eh bien! l'état que tu as choisi est certainement fort beau... Il a du vague, de la poésie, et, comme tel, se permet des licences souvent dangereuses...

CATARINA.

C'est son beau côté... Le danger ennoblit tout.

DON HENRIQUE.

Je le sais bien... Mais, pour toi, j'en aimerais mieux un autre... Fâche-toi, si tu veux... Malgré moi, je ne peux pas m'empêcher de prendre intérêt à ton sort... quoique...

CATARINA, riant.

Quoique je ne le mérite guère... C'est cela que tu veux dire?...

DON HENRIQUE.

Non... non... Mais, vois-tu bien, cela finira mal... Quelque jolie que tu sois, les archers et les alguazils sont peu galants de leur nature... les flammes de l'Inquisition ne respectent rien!

CATARINA.

Je le sais.

DON HENRIQUE.

Pourquoi alors t'y exposer?

CATARINA.

Peut-être y suis-je forcée... Peut-être un motif louable...

DON HENRIQUE.

Lequel?

CATARINA, souriant.

C'est mon secret.

DON HENRIQUE.

C'est juste... Mais si jamais ce secret-là te mène où je le prévois... adresse-toi à moi... au marquis de Santa-Cruz. Peut-être aurai-je encore assez de crédit pour obtenir...

CATARINA.

Une injustice?

DON HENRIQUE.

Oui, en te sauvant... Mais toi, toi seule... entends-tu bien?... car, pour les autres, si je pouvais, au contraire...

CATARINA.

Monsieur le marquis!...

DON HENRIQUE.

A commencer par ce Rebolledo.

CATARINA.

Mon oncle?...

DON HENRIQUE.

Ton oncle!... Tu en es bien sûre?

CATARINA.

Sans doute.

DON HENRIQUE.

Je craignais que ce ne fût mieux que cela... Il te surveille d'un œil si inquiet et si jaloux!

CATARINA.

Que t'importe?

DON HENRIQUE.

Rien... J'aime mieux que ce soit ton oncle.

CATARINA, riant.

Et moi aussi.

DON HENRIQUE.

Et, dis-moi... dans la vie indépendante et aventureuse que tu mènes, n'as-tu rien à craindre de ces bandits et de leurs hommages?

CATARINA, avec fierté.

La fille de leur ancien chef!.. Et puis, n'ai-je pas?...

(Elle montre un poignard qu'elle porte à sa ceinture.)

DON HENRIQUE.

Je vois bien.

CATARINA.

Qu'aucun d'eux n'oserait braver!

DON HENRIQUE.

Aucun?

CATARINA.

Sois tranquille!... Ce n'est pas là que serait le danger!

DON HENRIQUE.

Où donc serait-il?

CATARINA.

Tu es bien curieux!

DON HENRIQUE.

Non... Mais si belle et si fière... Je voudrais bien savoir si jamais ton cœur a parlé?...

CATARINA.

Don Henrique, tu es le premier qui ait osé m'adresser une pareille demande.

DON HENRIQUE.

Et tu crains d'y répondre?

CATARINA.

Peut-être!

DON HENRIQUE.

Et pourquoi donc?

SCÈNE VII.

LES MÊMES; REBOLLEDO.

REBOLLEDO.

La voiture de monsieur le marquis est prête.

DON HENRIQUE.

Déjà!

REBOLLEDO, montrant un déjeuner que l'on apporte sur une table, et que l'on place sur le devant du théâtre.

Et voici le chocolat de la señora.

DON HENRIQUE.

Il a, parbleu! bonne mine.

REBOLLEDO, à don Henrique.

La voiture...

DON HENRIQUE.

C'est bien!... Et moi qui vais me remettre en route... je me rappelle justement que je suis à jeun!

CATARINA.

Est-ce que monsieur le marquis daignerait me faire l'honneur de partager mon déjeuner?... Une tasse à monsieur le marquis!

(Le bandit qui a mis le chocolat sur la table apporte une tasse qu'il y place également.)

DON HENRIQUE.

Trop heureux d'une pareille bonne fortune!

CATARINA.

Vous qui étiez si pressé!...

DON HENRIQUE.

Je reste, señora; je reste!... (A part, s'asseyant.) C'est charmant!

DUO.

Ensemble.

DON HENRIQUE, à part.

Le doux tête-à-tête !
Le joli repas!
Ma bouche discrète
N'en parlera pas!
Mais près d'elle, à table,
Être en ce moment,
Ah! c'est admirable!
Ah! c'est ravissant!

CATARINA, à part.

L'heureuse conquête!
Le joyeux repas!
Sa bouche discrète
N'en parlera pas;
Mais, voir à ma table
Seigneur si galant,
Ah! c'est admirable!
Ah! c'est ravissant!

DON HENRIQUE, de même, la regardant.

Quel feu dans ses beaux yeux rayonne!

CATARINA, lui versant du chocolat.

Comment le trouvez-vous!

DON HENRIQUE.

Très-bon!

(A part.)

Quelque fabricant de Bayonne
Dont on pilla la cargaison.

CATARINA, lui offrant des gâteaux.

Votre Seigneurie en veut-elle?

DON HENRIQUE, à part.

Que ces doigts sont fins et jolis!
Que cette main est blanche et belle,
Pour commander à ces bandits!

CATARINA, à Rebolledo, qui lui offre une assiette.

Non, grand merci de votre zèle.
(A don Henrique.)
Vous ne mangez pas?

DON HENRIQUE.

Je fais mieux.
(A demi-voix, lui montrant Rebolledo.)
Mais cet oncle, en valet fidèle,
Ne vous quitte donc pas des yeux!

CATARINA, à Rebolledo.

Laissez-nous.

REBOLLEDO, hésitant et regardant don Henrique.

Mais... mais...

CATARINA.

Je le veux!
(Rebolledo sort.)

Ensemble.

DON HENRIQUE.

Le doux tête-à-tête!
Le joli repas!
Ma bouche discrète
N'en parlera pas!
Mais près d'elle, à table,
Narguer ce brigand,
Ah! c'est impayable!
Ah! c'est ravissant!

CATARINA.

L'heureuse conquête! etc.

DON HENRIQUE, examinant Catarina, qui regarde autour d'elle avec inquiétude.

D'où viennent le trouble et la crainte
Que je crois lire dans tes yeux?
Est-ce la force ou la contrainte
Qui te retiennent en ces lieux?
S'il est vrai, pour briser ta chaîne

Et pour t'arracher de leurs bras,
Je brave tout!

CATARINA.

T'exposer au trépas,
Pour moi, que tu connais à peine!
Que dis-je? hélas! que tu connais trop bien!

DON HENRIQUE.

Cela t'étonne?

CATARINA.

Non, d'un cœur tel que le tien;
C'est bien, c'est généreux, et je t'en remercie,
Mais...

DON HENRIQUE.

Eh bien?

CATARINA, hésitant.

Mais...

(Riant.)

Votre tasse est finie!

Ensemble.

CATARINA.

Adieu, seigneur, il faut partir
Je n'oserais vous retenir.
Votre cousine vous attend,
Et du départ voici l'instant.

DON HENRIQUE.

Eh quoi! déjà, déjà partir?
De te parler j'ai le loisir;
Il n'est pas tard, et j'ai le temps,
Encor... encor quelques instants
Oui, je veux te faire connaître
Le danger que tu cours près d'eux.

CATARINA.

Et croire à vos discours, peut-être
Serait encor plus dangereux!

DON HENRIQUE.

Moi... moi, qui voudrais te rendre
A l'honneur, à la vertu!

CATARINA.

Pensez-vous que vous entendre
En soit le moyen ?

DON HENRIQUE.

Que dis-tu?

CATARINA.

Que vous prêchez avec tant de sagesse
Que je voudrais vous écouter sans cesse!
Mais... mais...

DON HENRIQUE.

Eh bien?

CATARINA.

Mais...

Ensemble.

CATARINA, lui faisant la révérence.

Adieu, seigneur, il faut partir;
Je n'oserais vous retenir.
Votre cousine vous attend,
Et du départ voici l'instant!
Partez, partez... l'on vous attend!

DON HENRIQUE.

Eh quoi! déjà, déjà partir, etc.

SCÈNE VIII.

Les mêmes; REBOLLEDO, descendant l'escalier du fond.

FINALE.

REBOLLEDO.

Partir! c'est impossible, à présent!

DON HENRIQUE.

Que dit-il?
Impossible que je m'en aille!
Je reste alors... je passe ici la nuit,

Ou sur la terre ou sur la paille,
Sans gêne, sans façon, et comme vous voudrez!

REBOLLEDO, à Catarina.

Vous l'aviez bien prévu... nous sommes entourés...

DON HENRIQUE.

Grand Dieu!

REBOLLEDO.

Par une troupe nombreuse et fidèle.

DON HENRIQUE, courant à Catarina.

Ah! je vous défendrai... Venez...

CATARINA.

Vous, Sandoval!

DON HENRIQUE, à part.

Elle a dit vrai... M'aller battre pour elle,
Et surtout avec eux!... je suis fou... C'est égal!

CATARINA, qui a parlé bas à Rebolledo.

Tu m'entends?

REBOLLEDO, à demi-voix.

Très-bien!

DON HENRIQUE, à part.

C'est égal!

Ensemble.

DON HENRIQUE.

La piquante aventure!
Ah! dans aucun roman
Je n'ai lu, je le jure,
Pareil événement.

CATARINA et REBOLLEDO.

La fâcheuse aventure!
C'est terrible, vraiment;
Et, pour nous, je le jure,
Je crains le dénoûment!

(A la fin de cet ensemble, au moment où Mugnoz et ses compagnons descendent l'escalier du fond, Rebolledo entre dans le souterrain à droite.)

SCÈNE IX.

Les mêmes; MUGNOZ, BARBARIGO, plusieurs Faux-Monnayeurs, descendant l'escalier du fond.

LES FAUX-MONNAYEURS.

Aux armes ! aux armes !
Frayons-nous un passage à travers leurs soldats !

CATARINA.

Je le défends... point de sang, de combats !

MUGNOZ.

Je les ai vus... ce sont, dit-on, deux cents gendarmes,
Par l'ordre du ministre envoyés contre nous.

DON HENRIQUE, étourdiment.

Par mon oncle!

CATARINA, à demi-voix.

Taisez-vous

MUGNOZ.

De plus l'officier qui les guide
Est un chef jeune, intrépide,
Sébastien d'Aveyro...

DON HENRIQUE, de même.

Mon ami !

CATARINA, de même.

Taisez-vous !

Ensemble.

DON HENRIQUE.

La piquante aventure ! etc.

CATARINA.

La fâcheuse aventure ! etc.

MUGNOZ et LES FAUX-MONNAYEURS.

La terrible aventure !
C'est vraiment effrayant ;

Et je crains, je le jure,
Un fâcheux dénoûment !

MUGNOZ.

Comment donc faire ? et de cette montagne,
Par quel moyen sortir avec notre or ?

SCÈNE X.

LES MÊMES ; REBOLLEDO, puis TOUS LES FAUX-MONNAYEURS habillés en moines.

REBOLLEDO, passant au milieu d'eux.

Un bon ange vous accompagne ;
Catarina sur vous veillait encor ;
Elle avait tout prévu d'avance.
Silence ! silence !
De vous sauver voilà le seul moyen !
Silence ! silence !
Écoutez bien !

(Il parle bas aux faux-monnayeurs qui sont en scène et qui rentrent dans le souterrain ; pendant ce temps les autres faux-monnayeurs sortent du souterrain à droite, revêtus de costumes de moines, escortant une châsse.)

LES FAUX-MONNAYEURS.

C'est l'ermite de la chapelle,
Ce sont les frères du couvent.
Prosternez-vous, chrétiens fidèles,
Priez, priez, d'un cœur fervent,
Avec les moines du couvent !

REBOLLEDO, aux moines.

Gravissez ces degrés... sortez par l'ermitage,
Et tous, les yeux baissés, d'un pas tranquille et lent,
A travers les soldats passez dévotement.
Eux-mêmes s'inclinant vous livreront passage
Ainsi qu'à vos trésors, désormais à couvert
Sous la châsse de saint Hubert.

TOUS, avec force.

Viva ! viva !
Catarina !

REBOLLEDO, les faisant taire.

Silence !

TOUS, à demi-voix.

C'est l'ermite de la chapelle, etc.

REBOLLEDO, à Catarina, lui montrant le souterrain à gauche.

Nous, par la voûte souterraine,
De Lisbonne au plus tôt reprenons le chemin.

DON HENRIQUE, à Catarina, qui fait un pas pour sortir.

Me sera-t-il permis de vous offrir la main ?

CATARINA, souriant.

Non... ne prenez pas cette peine.

DON HENRIQUE, insistant.

J'y tiens !...

REBOLLEDO.

Que monseigneur ne se dérange pas !
Et pour peu qu'à ses jours il tienne,
Qu'il se garde, surtout, d'accompagner nos pas !

(Sur un geste de Rebolledo, plusieurs moines appuient sur la poitrine de don Henrique des mousquetons cachés sous leurs robes.)

DON HENRIQUE.

Quand on s'y prend ainsi, l'on n'a plus rien à dire;
Vous le voulez ?... je reste là !
Je n'irai pas plus loin ! Désolé, señora,
De ne pouvoir vous reconduire.

TOUS.

Marchons ! marchons !

REBOLLEDO et CATARINA.

Partons !

LES FAUX-MONNAYEURS, à demi-voix.

C'est l'ermite de la chapelle,
Ce sont les frères du couvent.
Prosternez-vous, chrétiens fidèles,
Priez, priez, d'un cœur fervent,
Avec les moines du couvent !

DON HENRIQUE, à part.

La piquante aventure !
Ah ! dans aucun roman,
Je n'ai lu, je le jure,
Pareil événement !
C'est charmant ! c'est charmant !

(La procession monte lentement les degrés du fond, portant la châsse. Rebolledo et Catarina sortent par le souterrain à gauche. Don Henrique, toujours couché en joue par les mousquets, salue respectueusement. Une partie des moines est sur l'escalier ; l'autre moitié se dispose à les suivre.)





ACTE DEUXIÈME

Un riche salon, dans le château de Coïmbre. — Porte au fond; deux portes latérales; fenêtre à droite. Un clavecin.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON SÉBASTIEN, DIANA, entrant ensemble.

DON SÉBASTIEN, avec dépit.

Eh bien, señora, que vous disais-je ?...

DIANA, tristement.

Eh bien, don Sébastien ?...

DON SÉBASTIEN.

Depuis deux jours, don Henrique est arrivé au château.

DIANA.

Eh ! mon Dieu ! oui.

DON SÉBASTIEN.

Et vous avez beau me dire de ne pas m'effrayer... tout se dispose pour votre mariage, votre père donne ce soir un concert et un bal, toute la noblesse des environs y est invitée... et pourquoi ?... pour signer à votre contrat !

DIANA.

Je le sais bien !... puisque me voilà en grande toilette...

DON SÉBASTIEN.

Et vous avez eu le cœur de vous parer, de vous faire belle !...

DIANA.

Par ordre de mon père !

DON SÉBASTIEN.

Et, malgré vos promesses, vous n'avez encore rien dit à votre cousin ?

DIANA.

Ce n'est pas ma faute !... il est si bon, si aimable, si confiant, que je n'ose pas... je ne sais comment lui dire : Je ne vous aime pas.

DON SÉBASTIEN.

Ah ! c'est que vous l'aimez, c'est évident !

DIANA.

Plût au ciel !... car je ne serais pas malheureuse comme je le suis... je ne me reprocherais pas ma trahison... car c'en est une, quand on a été élevés ensemble... quand on a promis de se marier... de s'aimer toujours... et que, six ans après, on n'aime plus son cousin... bien mieux, qu'on en aime un autre !... Voilà qui est affreux, voilà de ces choses qu'on n'ose s'avouer à soi-même... et vous voulez que je le dise à don Henrique !...

DON SÉBASTIEN.

Oui, sans doute... dans son intérêt... car enfin, si vous ne le lui apprenez que le lendemain de son mariage...

DIANA.

Eh bien ! monsieur, vous qui parlez, pourquoi ne pas lui confier vous-même ce qui en est ?

DON SÉBASTIEN.

Moi !... à qui deux fois il a sauvé la vie !... moi qui, officier de fortune, lui dois toute ma position... moi, enfin, en qui il a tant de confiance, qu'à son départ il m'a chargé de veiller sur vous... d'empêcher qu'on ne vous fît la cour !

DIANA.

Et vous vous en êtes si bien acquitté, que personne ne pouvait approcher de moi, excepté vous !

DON SÉBASTIEN.

Pour mon malheur !... c'est là ce qui m'a perdu... et moi qui n'ai ni fiefs, ni domaines à vous offrir, comment puis-je, aux yeux de votre père, du premier ministre, vous disputer à don Henrique, son neveu, le plus élégant, le plus aimable et surtout le plus riche seigneur du royaume ?... Si, encore, je pouvais me battre avec lui !...

DIANA.

Je vous le défends !

DON SÉBASTIEN.

Si au moins nous avions la guerre !... je me distinguerais... j'arriverais, ou je me ferais tuer ! Mais non, rien ne me réussit, pas même cette expédition dont votre père m'avait chargé contre les bandits de l'Estramadure... je n'ai pas même pu les joindre... heureusement pour eux, car dans ma colère, je n'aurais pas fait de quartier !...

DIANA.

Allons, calmez-vous... et laissez-moi vous faire part de quelque espérance !

DON SÉBASTIEN.

Dans ce moment, puis-je en avoir encore ?...

DIANA.

Oui, monsieur ! puisque j'en ai !

DUO.

DIANA.

Mon cousin, qui, dans tous les temps,
Se distinguait par sa folie,
Depuis deux jours, a des moments
De tristesse et de rêverie !

DON SÉBASTIEN.

Il rêve à vous.

DIANA.

Il le dirait peut-être...
Et n'en dit rien... jamais il ne me fait la cour !

DON SÉBASTIEN.

Est-il vrai ?

DIANA.

Pas un mot ! pas un seul mot d'amour !
Ce n'est pas naturel...

DON SÉBASTIEN.

C'est juste !

DIANA.

Il était maître
De fixer le jour de notre hymen.
Car mon père avait dit : ou ce soir ou demain !

DON SÉBASTIEN.

Il a dit aujourd'hui ?

DIANA.

Non, il a dit : demain !

DON SÉBASTIEN et DIANA.

En effet,
C'est un fait,
Un trait
Qui paraît
Parfait,
Et l'on peut concevoir
Encor quelqu'espoir !

Preuve évidente,
Qui m'enchante,
Et rend le bonheur
A mon cœur !

En effet !
C'est un fait, etc.

DON SÉBASTIEN.

Vous croyez donc que s'il est insensible...

DIANA.

C'est qu'une autre a su le charmer.

DON SÉBASTIEN.

Une autre !... oh ! non, c'est impossible !
Lui ! votre fiancé... cesser de vous aimer !

DIANA, naïvement.

Il faut bien que quelqu'un commence;
J'ai cru que c'était moi... Jugez de mon bonheur,
Si c'était lui !... par cette heureuse chance,
De mon père et de sa fureur
Je n'ai plus rien à craindre...

DON SÉBASTIEN, d'un air de doute.

Oui, oui, mais don Henrique...

DIANA.

Plus le moment approche, et plus, sur mon honneur,
Il est sombre et mélancolique.

DON SÉBASTIEN, étonné.

Sombre et mélancolique !

DIANA et DON SÉBASTIEN, avec joie.

En effet,
C'est un fait, etc.

DIANA, regardant au fond.

Tenez, tenez... il vient de ce côté, avec mon père qui lui parle, et il n'a pas l'air de l'écouter.

SCÈNE II.

Les mêmes ; LE COMTE DE CAMPO MAYOR, DON HENRIQUE.

CAMPO MAYOR.

Oui, mon neveu, il faut que nous soyons demain à Lisbonne, où ma présence est indispensable pour la cérémonie du couronnement, pour le serment que nous devons prêter... et surtout pour les comptes de régence que je dois

rendre, et dans lesquels, j'ose le dire, j'ai fait preuve d'habileté et de talent !

DON HENRIQUE, rêvant.

C'est inconcevable !

CAMPO MAYOR, étonné.

Comment cela, s'il vous plaît ?

DON HENRIQUE, sortant de sa rêverie.

Pardon, mon oncle, il ne s'agit pas de vous, mais d'une idée fixe... un rêve qui me poursuit !

CAMPO MAYOR.

C'est là ce qui te tourmente ?

DON HENRIQUE.

Oui, mon oncle... j'en suis honteux... j'en rougis... c'est absurde d'y penser, et malgré moi, ce maudit rêve me poursuit toujours... Un air fier ! des yeux superbes... un poignard... et une grâce... un charme inconnu... voilà mot pour mot l'exacte vérité !... Comprenez-vous ?

CAMPO MAYOR.

Moins qu'auparavant !... mais croyez-vous donc qu'un homme d'État tel que moi ait le temps de s'occuper de rêves !... Ce soir, le contrat... et je vous sais gré, don Sébastien, d'avoir fait diligence pour y assister... Quelle nouvelle de votre expédition ?

DON SÉBASTIEN.

J'ai battu, d'après vos ordres, toutes les montagnes de l'Estramadure... et je n'ai rien trouvé !

CAMPO MAYOR.

Ça ne m'étonne pas !... les ministres mes collègues ont fait grand bruit d'une troupe de bandits et de faux-monnayeurs... je les ai laissés dire... mais j'avais mon idée, et la voici : c'est qu'il n'y a pas de brigands... il n'y en a pas !... (A don Henrique.) Es-tu de mon avis ?

DON HENRIQUE, vivement.

Oui, mon oncle !... et si vous voyez toujours aussi juste...

CAMPO MAYOR.

Toujours !... et la preuve, c'est qu'on n'a rien trouvé !

DON SÉBASTIEN.

On m'avait surtout indiqué les environs de l'ermitage de Saint-Hubert... je m'y suis tenu en embuscade toute une journée, sans voir personne !

DON HENRIQUE.

Personne !

DON SÉBASTIEN.

Qu'une procession de pénitents blancs, qui sortaient de l'ermitage, et portaient la châsse du saint... j'ai fait porter les armes à mes soldats.

DON HENRIQUE, riant.

En vérité ?

DON SÉBASTIEN.

Et je les ai fait mettre à genoux !

DON HENRIQUE, riant.

A genoux !... celui-là est trop fort !

DON SÉBASTIEN.

Et pourquoi donc ?

DON HENRIQUE, riant.

Rien !... je ne peux pas dire... mais c'est que... des archers ou des carabiniers royaux à genoux... présentez armes !... laisse-moi rire... je t'en prie !...

DON SÉBASTIEN, bas, à Diana.

Allons ! le voilà maintenant d'une gaîté...

DON HENRIQUE.

C'est le seul parti à prendre... Ne songeons plus à cela... ne songeons qu'à la joie, au plaisir, et à ma cousine, que j'aime... que j'épouse !... (A Diana.) Oui, ma petite Diana... oui, avec la permission de mon oncle, je t'aime... je t'aime!

(A part.) A force de le lui dire, je me le persuaderai peut-être.

DON SÉBASTIEN, à demi-voix, à Diana.

Vous l'entendez ?

DON HENRIQUE.

Et puis, ce soir, un concert, un bal, du bruit, du tapage... c'est ce qu'il me faut... (A part.) Ça vous étourdit !... on n'a plus le temps de penser ! (Haut.) Et je ne sais pas pourquoi l'on ne commence pas !

CAMPO MAYOR.

Voici, grâce au ciel, tout le monde qui arrive... la noblesse de province, tous gentilshommes campagnards, qui n'ont jamais été à la cour, et sont trop heureux de venir voir le ministre dans ses terres.

SCÈNE III.

LES MÊMES; SEIGNEURS et DAMES des environs, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

LE CHŒUR.

Du plaisir qui nous appelle
C'est le rendez-vous joyeux,
Et de l'amitié fidèle
Nous vous apportons les vœux.
(A don Henrique.)
Au plus noble !
(A Diana.)
A la plus belle !
Nous venons offrir nos vœux !

CAMPO MAYOR, à Diana et à don Henrique.

Allons, ma fille, allons, mon gendre,
Par vous le concert doit s'ouvrir;
Ensemble l'on veut vous entendre.

DIANA, baissant les yeux.

Je suis prête à vous obéir !
(A don Henrique.)
Que dirons-nous ?

DON HENRIQUE.

Mon choix sera le vôtre.

DIANA, prenant un papier de musique sur le clavecin.

Ce boléro ?

DON HENRIQUE.

Très-bien ! s'il est de votre goût !
(Lisant le titre.)
Le Brigand!
(A part, avec humeur.)
Encore un !... J'en rencontre partout !...
Bien différent de Sébastien !
(Haut.)
Un autre
Ne vous conviendrait pas ?

DIANA.

J'aime mieux celui-ci.

DON HENRIQUE, lisant le titre.

Le Brigand du Rocher Noir ! C'est joli ! Voici !
(Chantant.)
Dans les défilés des montagnes,
Sous la voûte du Rocher Noir...

(Un courrier entre en ce moment, remet des dépêches au comte de Campo Mayor, et sort avec don Sébastien, qui ne le quitte pas et semble l'interroger.)

CAMPO MAYOR, ouvrant les dépêches.

De mes collègues les ministres,
Des dépêches... O ciel !

DON HENRIQUE, à Campo Mayor.

Eh ! mais, sont-elles donc
Fâcheuses et sinistres ?

CAMPO MAYOR.

Non pas !

DON HENRIQUE.

Heureuses ?

CAMPO MAYOR.

Non !

(Montrant la porte de l'appartement à gauche.)

J'entre en mon cabinet, car il faut que je donne
Des ordres... Je reviens; mais, surtout, que personne
Ne se dérange... Je le veux !

(A don Henrique et à Diana.)

Continuez !

(A part, se dirigeant vers la porte à gauche, relisant les depêches.)

Si c'est vrai, c'est affreux !...

DON HENRIQUE et DIANA.

Dans les défilés des montagnes,
Sous la voûte du Rocher Noir...

DON SÉBASTIEN, rentrant par la porte du fond et s'adressant à Campo Mayor, qui va entrer dans son cabinet.

Presque aux portes de ce domaine,
Une riche voiture est brisée...

TOUS.

Ah ! grands dieux !

DON SÉBASTIEN.

Et les voyageurs, fort en peine,
Demandent, pour une heure ou deux,
L'hospitalité.

CAMPO MAYOR.

Soit ! qu'ils viennent !... Le ministre
Lui-même aurait voulu les recevoir...

(A don Sébastien.)

Chargez-vous de ce soin.

(Don Sébastien s'incline et sort.)

CAMPO MAYOR à Diana.

Et toi, c'est ton devoir,

Ma fille, accueille-les...

(Montrant le cabinet.)

Pendant que j'administre...

(Il entre dans le cabinet.)

DON HENRIQUE, sa musique à la main.

A moins d'un coup du sort, impossible à prévoir,

(Montrant son papier.)

Des défilés de la montagne,
Nous ne sortirons pas ce soir!
Allons, ma gentille compagne...

DON HENRIQUE et DIANA.

Dans les défilés des montagnes,
Sous la voûte du Rocher Noir...
Jeunes filles de nos campagnes,
Gardez-vous de passer le soir!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES; pendant que don Henrique et Diana chantent auprès du clavecin et que tout le monde est assis autour d'eux, paraissent, à la porte du fond, en habits de voyage, REBOLLEDO, tenant sous son bras la cassette qu'on a vue au premier acte; CATARINA, à qui DON SÉBASTIEN donne la main à son entrée; les personnes qui sont assises veulent se lever. Catarina fait un geste de la main pour qu'on ne se dérange pas, et, surtout, pour qu'on n'interrompe pas les chants, et elle vient doucement se placer sur un fauteuil au bord du théâtre, à gauche : don Sébastien et Rebolledo se tiennent debout derrière elle.

DON HENRIQUE, qui chantait, l'aperçoit en ce moment en face de lui.

O ciel!...

(Balbutiant en chantant.)

Jeunes filles des campagnes...
Des campagnes...

DIANA.

Qu'avez-vous donc ?

DON HENRIQUE.

Moi ? rien ! Je n'y vois plus !
Ou j'y vois mal !

(Chantant.)

Dans les défilés des montagnes...
Des montagnes...

(S'arrêtant.)

Je m'y perds !

DIANA.

Mon cousin... c'est vous qui n'allez plus !

DON HENRIQUE, hors de lui.

Non, non, mais à mes yeux tout est trouble et confus !

Ensemble.

DON HENRIQUE, à part.

O surprise nouvelle !
Elle est là, je la voi ;
Et je frémis pour elle,
Et de trouble et d'effroi.

CATARINA et REBOLLEDO, de même.

O surprise nouvelle !
C'est lui que je revoi !
Mais, discret et fidèle,
Il gardera sa foi !

DIANA, DON SÉBASTIEN et LE CHOEUR, montrant don Henrique.

Oui, malgré tout son zèle,
Il s'embrouille, je croi.
La musique nouvelle
Lui cause cet effroi !

CATARINA, à Diana, qui veut rester près d'elle.

Non, nous serions désolés d'interrompre
Ce concert délicieux.
Continuez, de grâce !

DIANA.

Eh quoi ! près de ces lieux,
Votre chaise vient de se rompre ?...

CATARINA.

Eh ! oui, vraiment, un accident,
Qui de nos postillons prouve la maladresse.
Je voyageais avec mon intendant...

DON HENRIQUE, vivement, et montrant Rebolledo.

Ah ! monsieur est intendant ?

REBOLLEDO, saluant.

De madame la comtesse.

TOUTES LES DAMES, à demi-voix.

Ah ! c'est une comtesse ?

REBOLLEDO, élevant la voix.

La comtesse de Villa-Flor !...

DON HENRIQUE, à part.

Allons, autre mensonge encor !

CATARINA, à Diana.

Et je viens implorer la bonté protectrice...

DON HENRIQUE, à haute voix, et avec intention.

Du comte de Campo Mayor,
Du ministre de la justice...

CATARINA et REBOLLEDO, à part.

Ah ! grand Dieu !

DON HENRIQUE, de même.

C'est chez lui que vous êtes !

CATARINA, à part.

J'entends !

DON HENRIQUE, bas à Catarina.

Et si vous m'en croyez, n'y restez pas longtemps !

Ensemble.

DON HENRIQUE.

O surprise nouvelle, etc.

REBOLLEDO et CATARINA.

O surprise nouvelle ! etc.

DIANA et DON SÉBASTIEN, regardant Catarina.

Qu'elle est aimable et belle !
Ah ! chacun, je le croi,
Serait heureux, près d'elle,
De vivre sous sa loi !

DIANA, s'adressant à don Henrique.

Allons, mon cher cousin, et pour la señora...

CATARINA, à part, souriant.

Son cousin !... C'est, alors, la belle Diana.

DIANA.

Achevons donc notre romance.

CATARINA.

Que de bontés !... J'écoute.

DON HENRIQUE.

Oh ! non ! je ne pourrais...

DIANA.

Et pourquoi donc ?

DON HENRIQUE, jetant le papier sur le clavecin.

Elle est trop difficile !

CATARINA, prenant le papier qu'elle parcourt des yeux.

Eh ! mais,
Rien n'est plus simple... et, je le pense,
Tout le monde la chanterait.

DIANA, vivement.

Vous, sans doute ?

CATARINA, souriant.

Mais, oui... si j'étais nécessaire,
Mais je ne le suis pas !

DIANA.

Vous l'êtes, en effet,
Car mon cousin refuse ; et c'est là le salaire
Que j'attends de votre bonté,
Comme prix, señora, de l'hospitalité.

REBOLLEDO, voulant la retenir.

Mais, madame...

DON HENRIQUE, à part.

Elle accepte! Ah! grand Dieu! quelle audace!...
Lorsque mon oncle est là... quand on peut les saisir!
Ah! c'est d'un aplomb qui me passe,
Et, pour elle, me fait frémir!

NOCTURNE à deux voix.

CATARINA et DIANA.

Dans les défilés des montagnes,
Sous la voûte du Rocher Noir,
Jeunes filles de nos campagnes,
Gardez-vous de passer le soir!

Là, presque invisible,
Se cache, dit-on,
Un brigand terrible,
L'effroi du canton!
Qui, seul de sa bande,
Pouvant tout oser,
Jamais ne demande
Rien qu'un seul baiser!
Chacun a des doutes
Sur l'audacieux...
Mais nous disons toutes:
C'est un amoureux!
Tra la, la, la, la!

Ensemble.

DON HENRIQUE, à demi-voix, à Catarina.

Assez, assez!... mon oncle peut venir!
Assez, assez!... hâtez-vous de partir!

CATARINA.

Tra la, la, la, la!
La, la, la, la, la!

LE CHOEUR.

Douce voix qui vient nous ravir,
Ah! que de charme et de plaisir!

DON HENRIQUE, de même, à Catarina.

Ah ! c'est vouloir tenter le sort !
Assez !

DIANA, qui l'entend.

Comment, assez !

DON HENRIQUE, tout haut et feignant de se tromper.

Je voulais dire : Encor !

CATARINA et DIANA.

Oui, toujours il guette
Les minois fripons ;
Gaîment il arrête
Les jeunes tendrons ;
Et quand au passage
On vient s'exposer,
Pour droit de péage
Il veut un baiser !
Chacun a des doutes
Sur l'audacieux ;
Mais nous disons toutes :
C'est un amoureux !
Tra la, la, la, la !

DIANA, à Catarina.

Vous avez avec moi, charmante señora,
Daigné chanter, et c'est beaucoup déjà ;
Mais tant de complaisance est par vous prodiguée,
Qu'ici je voudrais bien vous entendre à présent,
Seule !

DON HENRIQUE, vivement, à Diana.

Y pensez-vous ?... C'est abuser...

CATARINA.

Non, vraiment !
Je ne suis pas du tout fatiguée !
(Elle chante seule.)
Ah ! je veux briser ma chaîne,
Disait le bel Ivan !
Tu causes trop de peine,
Amour, va-t'en !

Il s'envolait déjà,
Ivan le rappela...
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Qui le maudit toujours y reviendra...

DON HENRIQUE, bas, à Catarina.

Prenez garde ! Je frémis... c'est assez !

CATARINA, de même.

Allons, n'ayez pas peur,
Calmez votre frayeur.

DON HENRIQUE, de même.

Mais mon oncle...

CATARINA, de même.

Il ne vient pas !
(Haut.)
Tra la, la, la, la!

DON HENRIQUE, bas, à Catarina.

Mais s'il vient ?

CATARINA, de même.

Il m'applaudira !

Ensemble.

DON HENRIQUE, à Catarina.

Assez, assez !... hâtez-vous de partir !
Assez, assez !... mon oncle va venir !

CATARINA.

Tra la, la, la, la, la, la, la, la, la !

LE CHŒUR.

Douce voix qui vient nous ravir,
Quel charme heureux et quel plaisir !

DON SÉBASTIEN et LES ASSISTANTS, entourent Catarina.

C'est charmant ! c'est délicieux !

CATARINA.

Vous êtes trop bons !

DON HENRIQUE, à part.

Elle reçoit leurs compliments avec une aisance et un sang-froid...

REBOLLEDO, qui a entendu don Henrique.

Madame la comtesse y est habituée.

DIANA.

Le bal commence dans les salons à côté... et si, pendant les deux heures qu'elle nous donne, la señora voulait accepter une danse française ou une valse...

CATARINA.

Je vous remercie.

DON HENRIQUE, à part.

C'est bien heureux!... j'ai cru qu'elle allait encore accepter!

DIANA, à Rebolledo, montrant la table de jeu.

Monsieur voudrait-il jouer?... (A don Sébastien.) Don Sébastien, offrez à monsieur une carte ou des dés.

DON HENRIQUE, à part, montrant don Sébastien qui s'assied à un trictrac avec Rebolledo.

Le malheureux va se faire duper! ou s'il gagne, on le paiera en fausse monnaie... Et ne pouvoir l'avertir! n'importe! ayons l'œil sur lui.... car il y a ici tant d'or et de diamants, que cela m'effraie pour mes nouvelles connaissances!...

DIANA, à Catarina, la conduisant à une table à droite, où sont déjà des dames.

Aimez-vous mieux, ainsi que ces dames, parcourir ces gravures, ces livres et ces gazettes?

CATARINA, à Diana.

On ne m'avait pas trompée, en me parlant de la belle Diana comme de la personne la plus gracieuse et la plus aimable!

DIANA, qui a ouvert une gazette.

Ah ! mesdames, voici, dans *la Gazette de l'Estramadure*, l'aventure la plus bizarre et la plus amusante... Une histoire de voleurs !...

TOUTES LES DAMES.

De voleurs !... ah ! quel plaisir !

DON HENRIQUE, à part.

C'est comme un fait exprès !... je n'entendrai parler que de cela !

DIANA, lisant.

C'est un nommé Pedro... un domestique...

DON HENRIQUE, à part.

Le mien.

DIANA.

Qui fait un récit effroyable de ce qu'il a vu.

DON HENRIQUE.

Un poltron... un menteur...

DIANA, lisant.

Du tout... Séparé de son maître et tombé par hasard dans une caverne de brigands, près l'ermitage Saint-Hubert !...

DON SÉBASTIEN, qui joue avec Rebolledo.

Saint-Hubert... des brigands !... ce n'est pas possible !

REBOLLEDO, froidement.

Et pourquoi donc ?... ça n'est pas si rare !

DON SÉBASTIEN.

Eh bien ! monsieur, moi qui vous parle, je n'ai pas pu en rencontrer un seul...

REBOLLEDO.

C'est jouer de malheur !

DON HENRIQUE, avec intention.

C'est vrai... Car on en a souvent sous la main...

CATARINA, à don Henrique, qui se trouve près d'elle.

Seigneur cavalier... prenez garde !

DON HENRIQUE, à part.

O ciel !

CATARINA, montrant le bas de sa robe.

Vous froissiez ma robe...

DON HENRIQUE.

Pardon, señora... je ferai attention... je vous le promets !...

CATARINA, froidement.

J'y compte. (Se retournant vers Diana, qui continue de lire.) Eh bien, madame ?

DIANA.

Eh bien !... tombé dans un précipice, ce domestique, par une espèce de soupirail formé entre les rochers, a plongé dans l'intérieur de la caverne, où il ne distinguait qu'imparfaitement les objets... aussi, n'a-t-il vu qu'une partie de ces brigands... et il en a compté jusqu'à quatre mille !

REBOLLEDO, vivement.

Il n'y en a seulement pas le quart !... (Se reprenant et à don Sébastien.) je le suppose.

DIANA.

Ce n'est rien encore !... voici l'admirable, le romanesque... et ce qui va piquer votre curiosité au dernier point... Devinez quel est le chef de ces brigands !

DON SÉBASTIEN.

Quelque vieux contrebandier échappé des présides ?

DIANA.

Du tout ! (A Catarina.) Cherchez un peu.

CATARINA.

Je ne trouve jamais rien !

DON SÉBASTIEN.

C'est comme moi.

REBOLLEDO, à don Sébastien.

Ah ! vous ne trouvez rien ?

DIANA.

Eh bien ! mesdames, c'est une femme !

TOUTES LES DAMES.

Une femme !

DIANA.

Une très-jolie femme !

CATARINA.

Bah ! les voyageurs exagèrent toujours... (A don Henrique.) Qu'en dit monsieur le marquis ?

DON HENRIQUE, hors de lui.

Je dis... je dis... que c'est d'une audace à vous renverser, à vous confondre !

DON SÉBASTIEN.

Il a raison... c'est impossible !

DIANA, lisant.

Pedro l'a vue... vue de ses propres yeux ! et la preuve, c'est qu'il en donne le signalement le plus exact et le plus minutieux... il est là !

DON HENRIQUE, à part.

O ciel !... (Voulant prendre la gazette.) Donnez, ma cousine... donnez-le-moi...

DIANA, la serrant.

Du tout... je le garde pour mon père... qui peut et qui doit en tirer parti !

DON HENRIQUE.

Mais vous ne pouvez pas voir monsieur le comte, qui est renfermé là... dans son cabinet...

DIANA.

Qu'importe ?... je vais le lui porter, et lui présenter madame...

CATARINA, à part.

O ciel !... (Haut.) Pardon ! je ne suis pas en costume de bal...

DIANA.

N'est-ce que cela ?... je vais vous faire donner un appartement... le mien, si vous le voulez ?

(On entend un prélude de contredanse.)

DON SÉBASTIEN.

Une sarabande !... c'est le bal qui commence.

TOUS.

Le bal !

PLUSIEURS DAMES, à Diana.

Venez-vous, mademoiselle ?

DIANA.

Oui, mesdames... je suis invitée... (Cherchant.) par qui donc ?...

DON HENRIQUE, avec embarras.

Serait-ce par moi ?

DIANA, de même.

Je ne crois pas.

DON HENRIQUE.

Ni moi non plus !... (Bas et vivement à don Sébastien.) Dis que c'est toi !

DON SÉBASTIEN, étonné.

Pourquoi donc ?...

DON HENRIQUE, de même.

Dis toujours !

DON SÉBASTIEN, à Diana.

C'est moi, señora... c'est moi !

DIANA.

C'est vrai... je me le rappelle... et vous demande pardon de l'avoir oublié... Venez-vous ?..

DON SÉBASTIEN.

Je vous suis. (Diana sort avec tout le monde, excepté Catarina, don Sébastien et don Henrique, pendant que l'orchestre continue le prélude.

Don Sébastien se rapprochant vivement de don Henrique.) Est-ce que ce bal, est-ce que ce mariage te contrarieraient ?...

DON HENRIQUE.

Par exemple !

DON SÉBASTIEN.

Tu peux me le dire, à moi, ton ami !

DON HENRIQUE.

Du tout !... ma cousine est charmante !... (Regardant Catarina.) et ne fût-ce que pour éloigner à jamais !...

DON SÉBASTIEN.

Quoi donc ?

DON HENRIQUE.

Je te parle de la contredanse, dont je viens de me débarrasser... Mais ce mariage... il le faut !... il le faut !...

DON SÉBASTIEN.

Tu dis cela avec fureur !...

DON HENRIQUE.

C'est que je suis furieux !... c'est que je suis fou... amoureux fou de ma cousine... Va donc... va donc !... elle t'attend... et surtout ne la quitte pas !...

DON SÉBASTIEN.

Oui, mon ami, j'y vais !

(Il sort et ferme la porte du salon.)

SCÈNE V.

DON HENRIQUE, qui a reconduit don Sébastien jusqu'à la porte du salon ; CATARINA, assise à droite.

DON HENRIQUE, redescendant en scène.

Comment ! tu es encore là, tranquillement !... tu ne te hâtes pas de partir et de disparaître ?

CATARINA, froidement.

Rien ne presse !... il faut bien attendre que ma voiture soit réparée !...

DON HENRIQUE.

Tu ne sais donc pas les dangers qui te menacent?

CATARINA, *de même.*

Si vraiment!... mais où serais-je plus en sûreté que dans la maison même du ministre de la justice?...

DON HENRIQUE, *à part.*

Elle a encore raison!... (*Haut.*) Mais comment ne t'es-tu pas enfuie avec tes compagnons?... car, si je me le rappelle, ils doivent être embarqués... eux et leurs trésors!...

CATARINA.

Eh bien! alors, il n'y a plus de fausse monnaie dans le royaume!... De quoi te plains-tu?

DON HENRIQUE.

Pourquoi ne les as-tu pas suivis?... pourquoi es-tu ici?...

CATARINA.

D'abord, la question n'est pas galante!... et puis, j'avais probablement quelque affaire importante qui me retenait... quelque projet.

DON HENRIQUE.

Encore quelque projet coupable!... quelque ruse! quelque fourberie!...

CATARINA, *avec fierté.*

Sandoval!

DON HENRIQUE.

Ah! l'indignation te sied bien!... après tous les mensonges que tu m'as faits!... Ce Rebolledo, que tu disais ton oncle... et qui maintenant est ton intendant!

CATARINA, *riant.*

L'un n'empêche pas l'autre!... Si je prends mon oncle pour intendant, c'est une économie.

DON HENRIQUE.

Avoue plutôt qu'il n'est ni l'un ni l'autre!

CATARINA.

C'est possible !

DON HENRIQUE.

Quel est-il donc, alors?... ton fiancé ?... ton mari?...

CATARINA, riant.

Lequel aimes-tu le mieux ?

DON HENRIQUE, avec colère.

Ah! si je le savais!... j'irais à l'instant vous livrer tous les deux!

CATARINA, froidement.

Je t'en défie !

DON HENRIQUE.

Et qui m'en empêcherait ?

CATARINA.

Ta promesse!... tu l'as juré!... et dans le peu de temps que nous avons passé ensemble, j'ai vu sans peine que tu étais un galant homme... un homme d'honneur... et je suis tranquille!...

DON HENRIQUE.

Tranquille! dans un état pareil!... mais moi, qui n'y suis pour rien... c'est-à-dire, qui, malgré moi, suis votre con dent et votre complice... je sentais tout à l'heure comme un battement de cœur... comme une sueur froide à l'idée seule de vous voir reconnus et arrêtés devant tout ce monde!... je tremblais... je tremble encore pour vous !...

CATARINA, vivement, lui prenant la main.

C'est vrai!

DON HENRIQUE.

Oui, oui, partez! allez-vous-en!... car depuis que vous êtes ici, je n'existe plus... je ne sais ni ce que je dis, ni ce que je fais... et au trouble, à la terreur que j'éprouve, je croirais presque, si ce n'était profaner un tel nom et un tel sentiment, je croirais presque que je vous aime!

CATARINA, *froidement.*

Je l'ai bien vu !

DON HENRIQUE.

Non, non !... cela n'est pas... ce n'est pas possible... ce serait trop indigne... trop honteux !... Va-t'en, te dis-je !... va-t'en !...

CATARINA.

Tu as raison... Toi, don Henrique de Sandoval, tu ne peux pas sans rougir jeter les yeux sur moi !... ce soir, d'ailleurs, on signe ton contrat avec une personne de haute naissance... tu dois l'aimer... tu l'aimes !...

DON HENRIQUE.

Eh bien ! non... je ne l'aime pas !... c'est ce dont j'enrage... je ne l'aimerai jamais... je le sens maintenant... et l'honneur et la probité me défendent de contracter une union qui ferait mon malheur et le sien !... Écoute, Catarina, écoute-moi... nous sommes seuls, et personne ici ne peut me voir rougir... si tu veux, je te cache à tous les yeux... je t'emmène à Lisbonne... tu oublieras le passé... je l'oublierai moi-même... cet or, ces parures, ces richesses que tu aimes tant... je te les prodiguerai... à toi ma fortune entière... mon existence... mon amour !

CATARINA, *avec fierté.*

Moi ! votre maîtresse !

DON HENRIQUE.

Silence !... je veux t'arracher au châtiment... à la honte qui te menacent !... tu ne fus qu'égarée... et ma voix rappellera dans ton âme des sentiments d'honneur et de vertu que tu es faite pour connaître et pour comprendre... oui, tu abjureras tes erreurs passées... tu les oublieras... tu deviendras une honnête fille... (*Voyant qu'elle détourne la tête.*) et déjà, je le vois, tu es émue... tu pleures... (*Catarina se retourne en riant.*) Non... tu ris... tu ris de moi !... ah ! c'est indigne !... et je te déteste !...

CATARINA.

Et vous avez tort, monseigneur... Je vous remercie de vos bonnes intentions... Mais je ris de vous entendre me parler de vertu, en me proposant d'y manquer!

DON HENRIQUE.

Elle a raison!

CATARINA.

Moi, bohémienne, j'ai de l'honneur à ma manière... et jamais je ne serai votre maîtresse... passe pour être votre femme!

DON HENRIQUE, avec indignation.

Ma femme!

CATARINA.

Mais, rassurez-vous, je refuserais.

DON HENRIQUE.

Tu refuserais?

CATARINA.

Pour vous, don Henrique... pour vous, qui méritez mieux que Catarina la bohémienne... car vous êtes un bon et loyal jeune homme... que j'estime, que j'aime... autant que je puis aimer... Et si mon amitié ne vous paraissait pas trop audacieuse... ou trop indigne... je vous prierais d'en recevoir un gage... un souvenir... Cette bague...

DON HENRIQUE.

Donne!

CATARINA.

Mais votre cousine peut-être s'en offenserait?

DON HENRIQUE.

Non, non... car désormais ce mariage est impossible... Je le lui dirai. Donne, te dis-je... (Il prend la bague et aperçoit Diana, qui entre par le fond.) Dieu! c'est elle!

SCÈNE VI.

LES MÊMES; DIANA.

DIANA.

Pardon, señora, de vous avoir abandonnée aussi longtemps... je dansais, et j'espère bien que vous suivrez mon exemple... Dans mon appartement, qui vous attend, vous trouverez toutes mes parures de bal, que je mets à votre disposition.

DON HENRIQUE.

Impossible, ma cousine!... La señora me disait tout à l'heure qu'elle avait hâte de partir.

DIANA.

Je viens alors lui annoncer une mauvaise nouvelle... fort heureuse pour nous... Sa voiture ne peut être réparée que demain, très-tard.

CATARINA.

Ah! mon Dieu! Je vois alors, comme vous dites, qu'il faut me résigner...

DIANA.

Et danser?

CATARINA, *gaîment.*

Et danser!

DON HENRIQUE, *bas à Catarina.*

Quoi! vous pourriez?...

CATARINA.

Adieu, monsieur le marquis... adieu, señora. Je reviens.

SCÈNE VII.

DON HENRIQUE, DIANA.

DUO.

DIANA.

Savez-vous, mon cousin, un fait bien étonnant?
Nous n'avons pas encor dansé de la soirée.

DON HENRIQUE.

J'y pensais... j'allais vous inviter.

DIANA.

Ah ! vraiment!

DON HENRIQUE.

De tant d'adorateurs vous êtes entourée
Qu'on n'osait approcher...

DIANA.

Je suis prête... J'entends
Commencer une sarabande...
Partons.

DON HENRIQUE.

C'est, ma cousine, une faveur bien grande!

DIANA.

C'est pour moi, mon cousin, un plaisir des plus grands!

Ensemble.

DIANA.

Ah! si j'osais... Allons! du courage et du cœur!
Près d'un cousin pourquoi cette frayeur?
De la franchise... Aussi, pourquoi trembler?
Il faut tout dire... allons il faut parler!

DON HENRIQUE.

Ah! si j'osais... Allons! du courage et du cœur!
Pour un cousin pourquoi cette frayeur ?
De la franchise... Aussi pourquoi trembler?
Il faut tout dire... allons il faut parler!

DON HENRIQUE.

Vous tenez donc beaucoup à cette sarabande?

DIANA.

Et vous, mon cher cousin?

DON HENRIQUE.

Moi, je vous le demande.

DIANA.

Pas beaucoup.

DON HENRIQUE.

Moi non plus... et puis j'aurais, je croi,
A vous parler.

DIANA.

C'est comme moi.

DON HENRIQUE.

Eh bien! nous voilà seuls.

DIANA.

C'est rare... et j'ai l'idée
Qu'au lieu d'aller danser peut-être il vaudrait mieux...

DON HENRIQUE.

Rester.

DIANA.

M'y voilà décidée.

DON HENRIQUE.

Et causer.

DIANA.

Causons donc.

DON HENRIQUE.

Tous les deux.

DIANA.

Tous les deux.

Ensemble.

DIANA.

Voici l'instant! Allons! du courage et du cœur! etc.

DON HENRIQUE.

Voici l'instant ! Allons ! du courage et du cœur ! etc.

DIANA.

Allons ! dites... je vous écoute.

DON HENRIQUE.

Dites vous-même...

DIANA.

Il est plus naturel
Que ce soit vous qui commenciez...

DON HENRIQUE.

Sans doute.
Eh bien ! donc, señora, je vous adore...

DIANA, à part.

O ciel !

DON HENRIQUE.

C'est-à-dire... je vous aime
De tout mon cœur !

DIANA.

Et moi de même.

DON HENRIQUE.

Mais, voyez-vous, à part moi, je me dis
Qu'il faut, d'abord...

DIANA.

C'est aussi mon avis...

DON HENRIQUE.

Par la franchise il faut qu'on brille !

DIANA.

C'est juste !

DON HENRIQUE.

Eh bien ?

(On entend sonner chez le ministre.)

Mon oncle !

DIANA.

Ah ! Dieu, que c'est gênant !

On ne peut un instant
S'expliquer en famille !

Ensemble.

DIANA.

Ah ! quel malheur ! Allons ! du courage et du cœur ! etc.

DON HENRIQUE.

Ah ! quel malheur ! Allons ! du courage et du cœur ! etc.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; CAMPO MAYOR.

CAMPO MAYOR.

Enfin, et, grâce au ciel, mes ordres sont donnés et mes courriers expédiés dans toutes les directions... Je suis à vous maintenant pour toute la soirée !

DON HENRIQUE.

Les dépêches que vous avez reçues sont donc bien importantes ?

CAMPO MAYOR.

Plus que je ne peux te dire !... Imagine-toi que les ministres mes collègues, qui forment avec moi le conseil de régence, m'ont écrit que par un attentat audacieux, inouï, on avait enlevé à Lisbonne, et dans le palais même, tous les diamants de la couronne.

DON HENRIQUE.

Est-il possible ?

CAMPO MAYOR.

Les plus beaux diamants de l'Europe, qui de temps immémorial étaient renfermés sous triple serrure dans le coffre royal... Des sommes immenses, incalculables !

DIANA.

Et comment un pareil vol a-t-il été commis ?

CAMPO MAYOR.

C'est ce qu'on ne peut s'expliquer !... Mais les coupables ne sont point encore sortis du royaume... peut-être même n'ont-ils pas encore quitté Lisbonne... et je viens d'ordonner sur toute la route la surveillance la plus active... Défense de fournir des chevaux à personne... Défense de laisser passer aucune voiture, excepté la mienne, dont les armes sont connues ainsi que ma livrée... et pour peu que le plus léger indice nous mette seulement sur la trace...

DON HENRIQUE, serrant la main de Campo Mayor.

Disposez de moi, mon cher oncle... et comptez sur mon activité, mon zèle...

CAMPO MAYOR, lui prenant la main.

Ah ! mon Dieu ! qu'as-tu donc là ?

DON HENRIQUE.

Rien... une étincelle de peu de prix.

CAMPO MAYOR.

De peu de prix, dis-tu ?... Eh ! mais, je ne me trompe pas... je la reconnais... je ne connais que cela... C'est *la brésilienne !*

DIANA.

Que dites-vous ?

CAMPO MAYOR.

Un des diamants de la couronne... une étincelle renommée par son éclat... et qui dans la nuit éclairerait comme une escarboucle... (Voulant éteindre les bougies.) Tu vas voir.

DON HENRIQUE.

Non, non, c'est inutile, et je vous crois.

CAMPO MAYOR.

Comment est-elle en ton pouvoir ?

DON HENRIQUE.

Je ne sais... je l'ai achetée dernièrement.

CAMPO MAYOR.

D'un des voleurs... c'est certain!... Nous voilà sur la trace... Quel est-il?

DON HENRIQUE, hésitant.

C'est... c'est... un marchand de Coïmbre.

CAMPO MAYOR.

Lequel?

DON HENRIQUE.

C'est dans la grande rue qui mène au château.

CAMPO MAYOR.

Ce riche magasin... Samuel Mendoza le joaillier...

DON HENRIQUE.

C'est possible... je ne connais pas... Après cela, il se peut que lui-même ne soit pas coupable.

CAMPO MAYOR.

Eh! n'importe, on peut toujours l'arrêter.

DON HENRIQUE.

Mais, mon oncle...

CAMPO MAYOR.

Ça ne peut pas faire de mal... On arrête toujours, quitte à s'informer après... à connaître après ses vendeurs, ses affidés, ses complices... car ils doivent être une bande.

DIANA.

Ah! mon Dieu! si c'était celle de la Catarina, ces bandits de l'Estramadure?

DON HENRIQUE.

Qui n'existent pas, mon oncle le disait lui-même ce matin...

CAMPO MAYOR.

Oui, mais, depuis ce matin...

DON HENRIQUE.

Impossible!

CAMPO MAYOR.

N'importe ! il faut voir.

DIANA.

Mon père a raison... Il faut voir.

DON HENRIQUE, à Diana.

De quoi vous mêlez-vous ?... Est-ce que cela regarde les femmes, les demoiselles ?... Et cette sarabande que nous devions danser, l'avez-vous oubliée ?

DIANA.

Eh bien ! par exemple ! vous y aviez renoncé... et je veux d'abord montrer à mon père l'article du journal où l'on parle de la Catarina... où l'on donne son signalement.

DON HENRIQUE.

Est-ce que mon oncle a le temps ?... occupé comme il est... Ne parlait-il pas de prendre des informations sur Samuel Mendoza ?...

CAMPO MAYOR.

C'est juste ! je vais expédier un alguazil à cheval, pour l'arrêter.

DON HENRIQUE.

Ce n'est pas cela que je disais !

CAMPO MAYOR.

Et tu as raison de m'y faire penser !... je vais signer l'ordre... (Il s'assied, et en écrivant il dit à Diana.) Mets ce journal sur ma table, dans mon cabinet... car dans ce moment, tu vois que je n'ai pas le temps.

DON HENRIQUE, à Diana.

Il n'a pas le temps !

DIANA.

N'est-ce que cela ?... je vais vous le lire !...

DON HENRIQUE.

Pour l'empêcher d'écrire... pour le troubler... il va en faire arrêter un autre.

DIANA.

Du tout ! (Lisant.) « La Catarina est une jeune et jolie « femme, qui a des cheveux blonds et des yeux bleus !... »

DON HENRIQUE, à Campo Mayor.

Mon oncle... et Samuel Mendoza ?...

DIANA, lisant.

« Des cheveux blonds, des yeux bleus !... »

CAMPO MAYOR, distrait, à don Henrique.

Samuel Mendoza a des cheveux blonds ?...

DIANA, lisant.

« La Catarina !... »

DON HENRIQUE, à Campo Mayor.

Et votre départ pour Lisbonne, vous n'y pensez pas ?...

CAMPO MAYOR.

Ce soir, après le contrat !... Ma fille !...

DIANA, lisant toujours.

« La Catarina !... »

DON HENRIQUE, à Diana.

Écoutez donc votre père, qui vous parle...

CAMPO MAYOR.

Tu donneras des ordres... tu commanderas ma voiture et mes chevaux, pour qu'après le contrat nous partions tous les deux.

DIANA.

Oui, mon père !...

CAMPO MAYOR.

Entends-tu ?... car demain de bon matin, il faut que je sois à Lisbonne.

DIANA, parcourant le journal.

Ah ! mon Dieu ! quelle ressemblance ! quelle rencontre !... Est-ce possible ?...

DON HENRIQUE, à Campo Mayor qui s'est levé.

Venez, mon oncle... venez, je ne vous quitte pas... donnons cet ordre et d'autres encore... tous les ordres possibles.

CAMPO MAYOR.

Tu as raison !... hâtons-nous.

(Ils sortent vivement par le fond.)

SCÈNE IX.

DIANA, seule, lisant, avec effroi.

Mais oui... mais oui... c'est bien cela... tout à l'heure près de moi, je l'ai vue... voilà la peur qui me prend... et tout ce monde, ces deux ou trois cents personnes qui sont là... qui dansent, sans se douter de rien !... nous ne sommes pas en sûreté !... Au secours ! au secours !

SCÈNE X.

DIANA, DON HENRIQUE, rentrant par le fond ; puis CATARINA.

DON HENRIQUE.

Taisez-vous ! taisez-vous !

DIANA.

Ah ! mon cousin, que je suis heureuse de vous voir !... venez me sauver la vie !

DON HENRIQUE.

Silence !...

(En ce moment, Catarina entre par la droite, se place sur le canapé, derrière la table, cachée par le dossier du fauteuil, de manière à n'être pas vue de Diana et de don Henrique.)

DIANA.

Vous ne savez pas que cette Catarina, cette femme horrible... non, qu'on dit si jolie.. elle est ici !...

DON HENRIQUE.

Quelle folie !...

DIANA.

Voyez plutôt son signalement trait pour trait... c'est elle.

DON HENRIQUE.

Taisez-vous !

DIANA.

C'est elle, je vous jure.

DON HENRIQUE, lui arrachant le journal.

Ça n'est pas vrai.

DIANA, lui montrant le journal.

Mais ce papier le prouve.

DON HENRIQUE, le déchirant.

Il ne prouve rien ! car il n'existe plus.

DIANA.

Mais vous empêchez par là qu'on ne la reconnaisse... qu'on ne l'arrête.

DON HENRIQUE.

L'arrêter, dites-vous?... plutôt mourir !

DIANA.

O ciel !

DON HENRIQUE.

Et si vous m'aimez, ma cousine, si vous avez pitié de moi... vous ne direz rien. Vous garderez le silence ! je vous en prie, je vous en conjure !...

DIANA.

C'est vous qui la défendez... qui la protégez ! (Avec indignation.) Est-ce que par hasard vous l'aimeriez?...

DON HENRIQUE, hors de lui.

Vous l'avez dit !

DIANA, cachant sa tête dans ses mains.

Ah !...

DON HENRIQUE.

Il faut m'aider à l'éloigner... à la sauver... (Avec fureur, voyant qu'elle hésite.) Vous m'aiderez, ou sinon!...

DIANA, tremblante.

Eh bien! oui, mon cousin... mais à une condition.

DON HENRIQUE.

Toutes celles que vous voudrez... ma fortune, ma vie!...

DIANA.

Je n'en demande pas tant!... mais ce soir, quand il faudra signer le contrat, c'est vous qui refuserez...

DON HENRIQUE.

Je le promets!

DIANA.

Qui direz : Non !

DON HENRIQUE.

Je le jure!

DIANA.

Devant mon père... devant le notaire!...

DON HENRIQUE.

Devant le monde entier... mais vous la sauverez?...

DIANA.

Et comment?...

DON HENRIQUE.

Il faut qu'elle parte à l'instant même... et sa chaise de poste est brisée.

DIANA.

Elle ne le serait pas, que ça reviendrait au même, car toutes les voitures sont arrêtées sur la route... excepté celle du ministre.

DON HENRIQUE.

C'est celle-là qu'il faut prendre.

DIANA.

Celle de mon père ?

DON HENRIQUE.

Il le faut ! je le veux !... On vous a chargée de donner des ordres... donnez-les... que cette voiture soit prête pour elle... pour elle... entendez-vous ?... ou sinon je dis : Oui... je signe au contrat... je vous épouse !...

DIANA, *vivement.*

Tout sera prêt, mon cousin !... tout sera prêt.

DON HENRIQUE.

A la bonne heure !... Où pourra-t-elle vous attendre ?...

DIANA.

Là... dans le cabinet de mon père... personne n'y entre... il y a une seconde porte... un escalier dérobé qui donne sur la cour !...

DON HENRIQUE.

Très-bien.

DIANA.

Mais, à votre tour, songez au scandale, au danger et à la perdition de votre âme !...

DON HENRIQUE.

Mais allez donc... allez donc !... cette pauvre femme qu'il faut sauver...

DIANA.

Cette pauvre femme, dites-vous !... une femme épouvant... ah !...

(Catarina s'est levée vers la fin de cette scène et a gagné le milieu du théâtre ; Diana l'aperçoit, et reste toute tremblante, puis, sur un geste de Catarina, elle s'enfuit sans retourner la tête.)

SCÈNE XI.

DON HENRIQUE, CATARINA.

DON HENRIQUE, à Catarina.

Quoi! tu étais là... comme un espion!... il ne te manquait plus que ça!...

CATARINA.

J'ai tout entendu...

DON HENRIQUE.

Ne m'approche pas!... va-t'en!

CATARINA.

J'en suis encore émue et attendrie.

DON HENRIQUE.

Et moi, je suis indigné et furieux... je te déteste, maintenant!... j'aurais dû, peut-être... mais l'autre jour, et parmi ces brigands, tu m'as sauvé la vie... c'est la seule chose que je n'oublierai pas!... Tiens, entre dans ce cabinet, et par une porte secrète tu sortiras... tu descendras dans la cour où une voiture t'attendra, toi et ton intendant... Eh bien! m'entends-tu, Catarina?... à quoi penses-tu?

CATARINA.

A toi!... (Avec curiosité.) Je voudrais bien savoir si réellement tu refuseras, pour moi, de signer le contrat?

DON HENRIQUE.

Voici mon oncle... va-t'en, Catarina... pour toi... pour ta vie!... (Catarina reste immobile.) Eh bien! non... pour moi!...

CATARINA, avec émotion.

Je t'obéis!...

(Elle entre dans le cabinet.)

DON HENRIQUE, avec effroi refermant la porte.

Adieu!...

SCÈNE XII.

DON HENRIQUE, CAMPO MAYOR, DON SÉBASTIEN, SEIGNEURS et DAMES.

FINALE.

CAMPO MAYOR, à quelques seigneurs.

Oui, je pars cette nuit... Dans le poste où je brille,
On ne s'appartient plus... on se doit à l'État.
Mais avant tout, je veux qu'entre amis, en famille,
De ma fille, messieurs, nous signions le contrat.

DON SÉBASTIEN, à part.

Le contrat! plus d'espoir!... Dieu! voici le notaire!

(Le notaire paraît. Campo Mayor va au devant de lui. Des valets apportent au milieu du théâtre une table et tout ce qu'il faut pour écrire. Le notaire s'y installe et écoute, en écrivant, les instructions que Campo Mayor lui donne à voix basse.)

DON HENRIQUE, près du cabinet, à part.

L'on ne part pas! j'écoute et n'entends rien.

DON SÉBASTIEN, apercevant Diana qui paraît.

C'est elle!...

(Bas, à Diana.)

C'en est fait! je vous perds!

DIANA, gaîment, et regardant don Henrique.

Au contraire!

DON SÉBASTIEN, à demi-voix.

Mais voici le contrat!

DIANA, de même.

N'importe!

DON SÉBASTIEN.

Et le notaire!...

DIANA.

N'importe! tout va bien!

DON SÉBASTIEN, à part, avec colère.

Quel air de joie et de conquête!

DON HENRIQUE, à demi-voix, à Diana.

Eh bien! la voiture?

DIANA, de même.

Elle est prête.

DON HENRIQUE, de même.

Alors, Catarina peut fuir?

DIANA, de même.

Sans doute.

(Lui prenant la main.)

Allons! du cœur!

DON HENRIQUE, cherchant à se remettre.

J'en aurai!

DIANA, souriant.

Comme il tremble!

A votre tour, tenez votre serment.

(Tous deux causent à la gauche du théâtre.)

DON SÉBASTIEN, les regardant avec dépit.

C'est qu'ils ont l'air de s'adorer!

CAMPO MAYOR, d'un air de triomphe.

Vraiment

Ils en ont l'air! Allons, voici l'instant!

(Il leur montre le notaire, qui vient d'achever le contrat et qui lui présente la plume.)

Ensemble.

DON SÉBASTIEN.

Ah! je tremble, je frissonne
Rien n'égale mon tourment,
L'espérance m'abandonne.
Voici le fatal moment.

CAMPO MAYOR.

De l'époux que je lui donne.
Je suis fier, je suis content.

D'un nouvel éclat rayonne
Mon nom, déjà si brillant.

DIANA, regardant don Henrique.

A l'espoir je m'abandonne;
Oui, je crois à son serment,
Et l'effroi que je lui donne,
Ne va durer qu'un moment.

DON HENRIQUE, regardant la porte à gauche.

Il faut, son salut l'ordonne,
Qu'elle s'éloigne à l'instant!
Ah! pour elle je frissonne,
Rien n'égale mon tourment!

LE CHOEUR, montrant Campo Mayor.

Au bonheur il s'abandonne,
Par cet hymen séduisant,
D'un nouvel éclat rayonne
Son nom, déjà si brillant!

CAMPO MAYOR, présentant la plume à Diana.

A toi, ma fille!

DON SÉBASTIEN, à part.

O ciel!

DIANA, à don Sébastien, à demi-voix.

Ne craignez rien...
vous l'ai déjà dit : Tout va bien! tout va bien!

DON SÉBASTIEN, part.

Mais quelle est donc sa dernière espérance?
Je devine... Elle va refuser... Ah! grand Dieu!
Elle signe?...

CAMPO MAYOR, à don Henrique.

A vous, mon neveu.

DON SÉBASTIEN, qui s'est rapproché de Diana.

Perfide!

DIANA, souriant, à demi-voix.

Tout va bien! Un peu de patience!

CAMPO MAYOR, à don Henrique.

C'est à vous de signer.

DON SÉBASTIEN, à part.

Quel malheur est le mien!

DON HENRIQUE, jetant la plume et redescendant la scène.

Je ne le puis!

CAMPO MAYOR, et les assistants qui l'entourent.

O ciel!

(Catarina se montre à la porte du cabinet.)

DON HENRIQUE, apercevant Catarina, à demi-voix.

Encore ici?

CATARINA, de même, avec tendresse et approbation.

C'est bien! Merci! merci! merci!

DON HENRIQUE, à demi-voix, avec effroi.

Fuyez! fuyez!

(Catarina referme la porte et disparaît.)

DIANA, bas, à don Sébastien.

Je vous le disais bien...
Tout va bien! tout va bien!

(Campo Mayor et les assistants descendent la scène en désordre.)

Ensemble.

DON HENRIQUE.

Ah! j'en perdrai la tête!
Au diable le contrat!
Je brave la tempête,
Le scandale et l'éclat!
D'empêcher qu'on l'arrête
Quel est donc le moyen?
Je cherche dans ma tête,
Et je n'y trouve rien.
Ah! j'en perdrai la tête!
Quel tourment est le mien!

DON SÉBASTIEN.

C'est à perdre la tête!

Ah ! quel heureux éclat !
A sa voix tout s'arrête.
Ah ! j'étais un ingrat !
Elle fut bon prophète ;
Mais quel fut son moyen ?
Je cherche dans ma tête,
Et ne devine rien !
Je cherche dans ma tête,
Et ne devine rien !

CAMPO MAYOR.

C'est à perdre la tête !
Au moment du contrat,
Troubler de cette fête,
Et la pompe et l'éclat !
Quel scandale s'apprête ?
Quel projet est le sien ?
Je cherche dans ma tête,
Et je n'y trouve rien !
C'est à perdre la tête !
Non, je n'y comprends rien !

DIANA, *à don Sébastien.*

Ils en perdront la tête !
Il n'est plus de contrat,
Plus d'hymen, plus de fête !
Vous étiez un ingrat !
Ai-je été bon prophète ?
Tout va bien ! tout va bien !
Mais je serai discrète,
Et je ne dirai rien.
Ils en perdront la tête !
Tout va bien ! tout va bien !

LE CHŒUR.

C'est à perdre la tête !
Au moment du contrat,
Troubler de cette fête
Et la pompe et l'éclat !
Quel scandale s'apprête ?
Quel projet est le sien ?

Je cherche dans ma tête,
Et je ne trouve rien !
C'est à perdre la tête,
Ah ! je n'y comprends rien !

CAMPO MAYOR, à son neveu.

Vous parlerez... et d'une telle injure
Vous me direz le motif.

DON HENRIQUE.

Oui, plus tard!

(On entend le roulement d'une voiture.)

TOUS, écoutant.

Mais quel est donc ce bruit?

CAMPO MAYOR, courant à une fenêtre.

Comment! une voiture?
Lorsque j'ai défendu... C'est la mienne qui part!

DON HENRIQUE, à part.

Je respire! elle échappe au sort qui la menace.

CAMPO MAYOR, qui vient de sonner, à Diana.

Ma voiture qui part... que veut dire cela?

DIANA, baissant les yeux.

Je l'ai fai préparer...

CAMPO MAYOR.

Et qui donc a l'audace
De la prendre?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; PLUSIEURS VALETS.

LES VALETS.

Une jeune et belle señora,
Par l'ordre de mademoiselle.

CAMPO MAYOR, regardant Diana.

Qu'est-ce à dire?

LES VALETS.

Et, de plus, par le vôtre, dit-elle.

CAMPO MAYOR.

C'est faux!

DIANA, s'enhardissant.

Très-faux!

CAMPO MAYOR.

Ce sont d'insignes faussetés.

LES VALETS.

Elle et son compagnon lestement sont montés,
Puis elle a dit son nom en partant...

CAMPO MAYOR.

Et, de grâce,
Quelle est cette impudente et belle señora?

LES VALETS.

La Catarina.

TOUS, avec effroi.

La Catarina!

CAMPO MAYOR.

Cette chef de bandits! Oh! comble de l'audace!
Lorsque sa tête est mise à prix!
Partir dans ma voiture... à son aise, à ma place!

LES VALETS.

Avec une cassette.

CAMPO MAYOR.

Ah! grand Dieu! je frémis.
Si c'était...

DON HENRIQUE, à part.

Justement!

CAMPO MAYOR, aux valets.

Courez tous sur ses pas
A qui la saisira quinze mille ducats!

Ensemble.

CAMPO MAYOR.

C'est à perdre la tête,

Pour un homme d'État!
Quel orage s'apprête!
Quel bruit et quel éclat!
Partez, et qu'on l'arrête;
Mais, comment? quel moyen
Je cherche dans ma tête,
Et je ne trouve rien!

DON HENRIQUE.

C'est à perdre la tête,
Pour un homme d'État!
Quel orage s'apprête!
Quel bruit et quel éclat!
Il prétend qu'on l'arrête;
Mais comment? quel moyen?
Il cherche dans sa tête,
Mais il ne trouve rien!

DIANA.

Ils en perdront la tête! etc.

DON SÉBASTIEN.

C'est à perdre la tête! etc

LE CHŒUR.

C'est à perdre la tête! etc.

CAMPO MAYOR.

Mais, je l'ai dit: Quinze mille ducats
Partez! partez! suivez ses pas!

(Tout le monde sort en désordre.)





ACTE TROISIÈME

Un salon d'attente dans le palais de la reine, à Lisbonne. — Au fond, la salle du trône, séparée du salon d'attente par une colonnade; derrière les colonnes, de riches rideaux en velours, qui forment des portières à l'entrée du salon; à gauche du spectateur, trois grandes croisées, donnant sur la principale place de Lisbonne; à droite, les appartements particuliers de la reine. Une grande porte, et deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON HENRIQUE, DON SÉBASTIEN.

DON HENRIQUE.

Don Sébastien à Lisbonne... dans le palais de la reine... et, comme moi, sans doute, attendant audience de Sa Majesté?

DON SÉBASTIEN.

Eh! mon Dieu! oui... la compagnie que je commande est de service au palais... C'est aujourd'hui le couronnement de notre jeune souveraine! c'est aujourd'hui que le conseil de régence remet en ses mains le pouvoir... et, au commencement d'un règne, il est toujours facile d'obtenir...

DON HENRIQUE.

Des grâces et des faveurs!

DON SÉBASTIEN.

Je ne veux que justice...

DON HENRIQUE.

Eh, mais ! par le temps qui court, c'est déjà une grande faveur... ne l'obtient pas qui veut. A peine arrivé, il m'a été facile de voir que tout allait assez mal dans notre beau royaume du Portugal et des Algarves... des fonctionnaires qui ne reçoivent pas de traitement et vendent leur conscience... une armée qui n'est pas payée... des finances en si mauvais état que la banqueroute est immanquable... Joli commencement de règne !

DON SÉBASTIEN.

Eh, mon Dieu !... toi, qui ne pensais jamais qu'au plaisir, tu te lances dans les affaires d'État... te voilà de la fronde et de l'opposition !

DON HENRIQUE.

Oui... parce que... parce que je suis de mauvaise humeur.

DON SÉBASTIEN.

Et de quoi ?...

DON HENRIQUE.

De tout !... (Avec embarras.) Mais, dis-moi... toi, qui es venu avec mon oncle, et qui ne l'as pas quitté, tu ne pourrais pas me dire s'il a obtenu quelques renseignements sur cette femme, sur sa fuite ?...

DON SÉBASTIEN.

Qui ?... La Catarina et ses complices ?...

DON HENRIQUE.

Oui, mon ami... Est-on sur leurs traces ?... Mon oncle, qui est ministre de la police, a-t-il découvert quelque chose ?...

DON SÉBASTIEN.

Rien... absolument rien !...

DON HENRIQUE, gaîment.

Je le reconnais là !... ce n'est pas lui qu'on accusera d'attenter aux libertés publiques... il n'a jamais pu arrêter personne... Et Diana, sa fille, quelles nouvelles ?...

DON SÉBASTIEN.

Ah! mon ami! tu ne connais pas tous tes droits à mon dévouement et à ma reconnaissance... c'est par toi que j'existe encore... car, si ce mariage avait eu lieu... si tu avais épousé ta cousine... vois-tu bien, j'en serais mort!

DON HENRIQUE.

Comment! c'était cela!... Diana avait donc une inclination?...

DON SÉNTBAESI.

Oui, vraiment!

DON HENRIQUE.

Et c'était toi?...

DON SÉBASTIEN.

Cela te fâche?...

DON HENRIQUE.

Au contraire... je suis ravi... enchanté... et si je peux vous aider, toi et Diana!...

DON SÉBASTIEN.

Silence!... on vient!

DON HENRIQUE.

Quelque grand seigneur qui sollicite aussi?

DON SÉBASTIEN.

Ton oncle et ta cousine...

SCÈNE II.

LES MÊMES; CAMPO MAYOR, DIANA.

CAMPO MAYOR, *saluant, puis reconnaissant son neveu.*

Que vois-je?... Don Henrique de Sandoval, qui ose se présenter à mes yeux...

DON HENRIQUE.

Permettez, mon oncle... c'est vous qui vous présentez

devant moi... car nous étions les premiers... nous attendons audience de Sa Majesté... La cour est un terrain neutre où toutes les haines ont leurs entrées... ce qui n'empêche pas de se donner la main.

CAMPO MAYOR, le repoussant.

Jamais ! Je venais ici avec ma fille... La duchesse de Pombal, première dame d'honneur, veut bien la présenter à la reine, qui croyait la trouver mariée...

DON HENRIQUE.

Il ne tiendra qu'à vous... car voici un jeune gentilhomme qui l'aime... et qui en est aimé...

CAMPO MAYOR.

O ciel!...

DON SÉBASTIEN, à don Henrique.

Mon ami!...

DIANA, au même.

Mon cousin... (A demi-voix.) Et mon père, qui ne savait pas...

DON HENRIQUE.

Eh bien ! il le sait maintenant.

CAMPO MAYOR.

Monsieur, je ne dis pas que l'alliance de don Sébastien d'Aveyro ne soit fort honorable ; qu'il fasse fortune, qu'il monte en grade, et nous verrons... Mais, pardon, nous avons, en ce moment, des affaires tellement graves et difficiles...

DON SÉBASTIEN.

Puis-je vous y servir ?... mon sang et ma vie sont à vous.

CAMPO MAYOR.

Eh mais ! voilà une occasion d'arriver... donnez-nous les moyens de retrouver les diamants de la couronne...

DON HENRIQUE et Diana, à part.

O ciel !...

CAMPO MAYOR.

Et l'on n'aura rien ici à vous refuser.

DON SÉBASTIEN, avec joie.

Est-il possible ! et comment ?...

CAMPO MAYOR.

En arrêtant la Catarina ou ses complices...

DON HENRIQUE.

La Catarina !...

CAMPO MAYOR, à don Sébastien.

Dont l'audace passe toutes les limites... Imaginez-vous qu'en arrivant à Lisbonne, j'ai trouvé dans la cour de mon hôtel ma chaise de poste qu'elle m'avait renvoyée.

DON HENRIQUE.

En vérité !...

CAMPO MAYOR.

Avec ces mots : « Je vous remercie de votre voiture que j'ai trouvée excellente et bien meilleure que la mienne. »

DON SÉBASTIEN.

La Catarina est donc ici, à Lisbonne ?... Soyez tranquille... je pars...

DON HENRIQUE, effrayé, le retenant.

Permets donc... tu ne sais seulement pas...

DON SÉBASTIEN.

N'importe... je réussirai !... Que j'aie le moindre indice... que je sois seulement sur leurs traces...

SCÈNE III.

LES MÊMES; L'HUISSIER de la chambre.

L'HUISSIER, annonçant.

Son Excellence le comte Antonio Las Morillas de Fuentès.

(Parait Rebolledo, richement habillé, portant des plaques et des cordons.

Les acteurs sont placés dans l'ordre suivant : don Sébastien, le premier à gauche, sur le devant du théâtre ; Campo Mayor, remontant au fond, au-devant de Rebolledo, qui est placé le troisième ; Diana et don Henrique, à droite.)

QUINTETTE.

DIANA, l'apercevant.

O ciel !

DON HENRIQUE, l'apercevant.

O ciel !

(Rebolledo se retourne à gauche et salue don Sébastien.)

DON SÉBASTIEN, de même.

O ciel !

(Il le suit quelque temps des yeux avec stupéfaction, puis, voyant Campo Mayor qui lui parle à voix basse.)

Ah ! vous connaissez donc,
Vous êtes bien sûr de connaître
Le comte de Fuentès ?

CAMPO MAYOR.

En aucune façon.
Les Fuentès sont connus par eux-mêmes...

DON SÉBASTIEN, à part.

Peut-être...

CAMPO MAYOR, à Rebolledo.

Noble maison, je crois, du Beïra.

REBOLLEDO.

Oui, monseigneur.

CAMPO MAYOR.

Descendant de don Sanche ?

REBOLLEDO, froidement.

Nous sommes, nous : Fuentès de Tavira.

CAMPO MAYOR.

Alors, c'est une autre branche.
Je n'ai pas eu l'honneur de vous voir, je le crois,
A la cour.

REBOLLEDO, froidement.

M'y voici, pour la première fois...

DON SÉBASTIEN, à part, le regardant.

Plus de doute, c'est lui !

CAMPO MAYOR.

Vous y venez, je pense,
Pour le couronnement?

REBOLLEDO, de même.

Oui, j'y suis invité :
La reine, ce matin, m'attend en audience.

DON SÉBASTIEN, à part.

O ciel ! ce n'est pas lui !

DON HENRIQUE, à part, regardant Rebolledo.

D'une telle impudence,
Je ne puis revenir...

(A don Sébastien qui le tire par son habit.)

Qu'est-ce ?

DON SÉBASTIEN, à demi-voix, lui montrant Rebolledo.

De ce côté,
Regarde...

DON HENRIQUE.

Eh bien ?

DON SÉBASTIEN.

Eh bien ! cette figure,
Le comte Antonio Las Morillas Fuentès
De Tavira... ne t'offre pas les traits
D'un coquin, d'un fripon...

DON HENRIQUE, à part, avec effroi.

O ciel !

(Haut.)

Non, je te jure !

DON SÉBASTIEN, de même.

De l'intendant de la Catarina !...

DON HENRIQUE, haussant les épaules.

Allons donc !

DON SÉBASTIEN.

Mais regarde...

DON HENRIQUE.

Allons donc !

DON SÉBASTIEN.

Je t'assure

Qu'il lui ressemble.

DON HENRIQUE.

Moi, je ne vois pas cela.

DON SÉBASTIEN, s'échauffant.

Quoi ! ces traits...

DON HENRIQUE, de même.

Non, mon cher...

DON SÉBASTIEN.

Quoi ! son air, sa tournure...

DON HENRIQUE.

Pas le moindre rapport.

DON SÉBASTIEN.

C'est frappant !

DON HENRIQUE.

Nullement.

Pas le moindre rapport, et tu rêves, vraiment.

Ensemble.

DON SÉBASTIEN.

Je ne sais si je veille ;
Ressemblance pareille
Me semble une merveille,
Et tient du fabuleux;
Au trouble que j'éprouve,
C'est lui, tout me le prouve,
Et moi seul, je le trouve,
Et moi seul, j'ai des yeux.

DON HENRIQUE et DIANA.

Oui, d'honneur, il sommeille !

Tais-toi, je te conseille ;
Ressemblance pareille
Ne frappe pas mes yeux.
Ici, tout vous le prouve,
Chacun vous désapprouve,
Et personne ne trouve
Ce rapport merveilleux.

REBOLLEDO.

Oui, ce monsieur sommeille;
Insistance pareille,
Me semble une merveille
Et tient du fabuleux.
Ici, tout vous le prouve,
Chacun vous désapprouve,
Et personne ne trouve
Ce rapport merveilleux.

CAMPO MAYOR.

Quel est donc ce débat ?...

DON SÉBASTIEN.

A vous je m'en rapporte,
Ne vous semble-t-il pas que ce noble hidalgo
Ressemble, trait pour trait, et d'une étrange sorte,
A celui qui s'en vint chez vous, incognito,
Et l'autre soir vous demander asile ?

CAMPO MAYOR.

Je n'en puis pas juger... car je ne l'ai pas vu !

DON SÉBASTIEN.

C'est vrai !

CAMPO MAYOR.

Mais il est facile
A ma fille qui l'a reçu...
Et qui peut, je le pense, en parler mieux qu'un autre...

DON SÉBASTIEN.

Monseigneur a raison, oui, parlez, señora...

DON HENRIQUE, bas, à Diana.

J'ai tenu mes serments, n'oubliez pas le vôtre.

DON SÉBASTIEN, à Diana, lui montrant Rebolledo.

Qu'en dites-vous ?

DIANA, d'un air étonné.

Quoi donc ?

DON SÉBASTIEN.

Ne trouvez-vous pas là
Les traits de l'intendant de la Catarina ?

DIANA, haussant les épaules.

Allons donc !

DON SÉBASTIEN.

Regardez !

DIANA, de même.

Allons donc !

DON SÉBASTIEN.

Je vous jure...
Qu'il lui ressemble...

DIANA.

Moi, je ne vois pas cela...

DON SÉBASTIEN, s'échauffant.

Quoi ! ses traits ?...

DIANA.

Pas un seul.

DON SÉBASTIEN, de même.

Quoi ! son air, sa tournure ?

DIANA.

Pas le moindre rapport !

DON SÉBASTIEN.

C'est frappant !

DIANA.

Nullement,
Pas le moindre rapport... et vous rêvez, vraiment !

Ensemble.

DON SÉBASTIEN.

Je ne sais si je veille, etc.

DIANA et DON HENRIQUE.

Oui, d'honneur, il sommeille! etc.

REBOLLEDO et CAMPO MAYOR.

Oui, ce monsieur sommeille; etc.

DON SÉBASTIEN.

Eh! oui, morbleu! j'entre en fureur!
Chacun me traite ici d'insensé, de rêveur,
Je n'ai jamais dit que Son Excellence
Fût cet homme... j'ai dit que cette ressemblance
Était grande...

TOUS.

Allons donc!

REBOLLEDO, avec une douloureuse émotion.

C'est possible, en effet...
Permettez... n'est-ce pas un fort mauvais sujet?

DON SÉBASTIEN.

Justement... un fripon...

DON HENRIQUE.

D'une impudence extrême...

DON SÉBASTIEN.

Que nous poursuivons...

REBOLLEDO, froidement.

Moi de même!

TOUS.

Que dit-il?

REBOLLEDO.

Je venais prier Sa Majesté
Pour qu'il fût, par son ordre, au plus tôt arrêté
Et renfermé... notre honneur le commande!

CAMPO MAYOR, avec intérêt.

Quoi! vraiment?

REBOLLEDO, douloureusement.

Les plus nobles maisons
Ont souvent, par malheur, d'indignes rejetons!

CAMPO MAYOR, avec intérêt.

C'est un parent ?

REBOLLEDO.

Très-proche !

DON SÉBASTIEN.

Un frère !

REBOLLEDO.

Je demande
Qu'on brise là...

DON SÉBASTIEN.

Pardon, monsieur, je suis confus
De mon étourderie et de mon imprudence...

REBOLLEDO, avec dignité.

Je pardonne, monsieur...

DON SÉBASTIEN, à don Henrique.

Parbleu ! la ressemblanc
A présent ne m'étonne plus !

Ensemble.

DON HENRIQUE, à part.

Voilà, je l'avoue,
Un fripon hardi,
Qui de nous se joue
Et nous brave ici !
Ni ciel, ni justice
Ne le font trembler,
Et moi, son complice,
Je ne puis parler !

DIANA, de même.

Voilà, je l'avoue,
Un fripon hardi,
Qui de nous se joue
Et nous brave ici !
Ni ciel, ni justice
Ne le font trembler,

Et moi sa complice,
Je ne puis parler!

REBOLLEDO, de même.

Voilà, je l'avoue,
Un moyen hardi.
Du ciel je me loue;
Il prend mon parti !
(Regardant don Henrique.)
Oui, cet artifice
A beau le troubler,
Il est mon complice
Et ne peut parler!

CAMPO MAYOR, à Rebolledo.

Voilà, je l'avoue,
Un trait inouï,
Mais, moi, je vous loue
D'en agir ainsi!
C'est un sacrifice,
Mais, sans reculer,
C'est à la justice
Qu'il faut l'immoler!

DON SÉBASTIEN, à part.

Voilà, je l'avoue,
Un hasard maudit;
Le sort qui me joue,
Toujours me trahit!
Son nouveau caprice
Vient de m'aveugler,
Et son injustice
Semble m'accabler!

SCÈNE IV.

LES MÊMES; UN HUISSIER.

CAMPO MAYOR.

Notre reine est visible, on peut entrer, je pense?

L'HUISSIER DE LA CHAMBRE, paraissant.

Sa Majesté ne reçoit point.

DON HENRIQUE et DON SÉBASTIEN.

Nous espérions pourtant une audience.

L'HUISSIER.

Impossible, à présent!

CAMPO MAYOR, aux deux jeunes seigneurs.

Eh! oui; sur plus d'un point
Nous avons à causer...

L'HUISSIER, l'arrêtant respectueusement.

Sa Majesté la reine
Ne reçoit que le comte Antonio Morillas
De Fuentès...

DON HENRIQUE.

Qu'entends-je? Ah! j'ose y croire à peine!

TOUS.

Que dit-il ?

DON HENRIQUE.

Ah ! je reste... et je ne m'en vais pas !

TOUS.

Mais c'est manquer aux ordres de la reine !

DON HENRIQUE.

N'importe! je ne puis laisser ma souveraine
En tête-à-tête ainsi...

REBOLLEDO, froidement.

Pourquoi donc, monseigneur?

DON HENRIQUE, hors de lui.

Il le demande encor!

DON SÉBASTIEN.

Daignez nous en instruire!

DON HENRIQUE, furieux et prêt à parler.

Eh bien! c'est que... je dois...

(S'arrêtant, à part.)

Non... je n'ai rien à dire ;

Non, je ne puis parler... et ma juste fureur...

(Haut.)

Venez, venez... sortons...

(A part.)

Mais du moins, dans mon zèle,

Et proche de ces lieux, je veillerai sur elle!...

Ensemble.

DON HENRIQUE.

Voilà, je l'avoue, etc.

DIANA.

Voilà, je l'avoue, etc.

CAMPO MAYOR.

Voilà, je l'avoue, etc.

REBOLLEDO.

Voilà, je l'avoue, etc.

DON SÉBASTIEN.

Voilà, je l'avoue, etc.

(Ils sortent tous, excepté Rebolledo.)

SCÈNE V.

REBOLLEDO, L'HUISSIER.

L'HUISSIER.

Sa Majesté vous ordonne de rester dans ce salon, où elle va se rendre.

(L'huissier sort.)

REBOLLEDO, *seul.*

La reine va venir!... On a beau ne pas être poltron... cela fait quelque chose de se trouver pour la première fois face à face avec une Majesté! Allons, allons, remettons-nous... J'ai eu de plus mauvais moments dans ma vie... Et quant à ce rapport que je dois présenter à Sa Majesté avec les pièces à l'appui... il me semble que, si ce n'est le style, rien n'y manque... Je le crois, du moins... (*Relisant.*) « Rap-« port à la reine. — Madame, le 12 octobre dernier, j'étais « dans les prisons de l'Inquisition... » (*S'arrêtant.*) Était-ce bien le 12?... oui, car le lendemain 13, mauvais jour, je devais être brûlé sur la grande place de Lisbonne... Ce sont de ces détails qu'on n'oublie pas!... (*Continuant.*) « La porte de mon « cachot s'ouvrit, je vis paraître une jeune dame enveloppée « dans une mante. — Vous êtes Rebolledo le bohémien?... « — Oui, señora. — On vous offrait votre grâce, à la con-« dition de nommer vos complices, et vous avez refusé? — « Oui, señora. L'inconnue jeta alors sur moi un regard qui « semblait me dire : C'est bien!... et continua : — Rebol-« ledo, vous êtes condamné par l'Inquisition, pour avoir « fabriqué de la fausse monnaie, et, de plus, pour avoir imité « à s'y méprendre des pierreries et des diamants... le tout « par des moyens magiques et diaboliques... » (*S'interrompant.*) Tout uniment avec du génie et du strass... Ils ne connaissent pas encore ça, eux autres... (*Continuant.*) « L'incon-« nue me montra alors un diamant véritable et de la plus belle « eau. — Pourriez-vous parvenir à l'imiter? — Ici, c'est « difficile... mais dans les montagnes de l'Estramadure, où « j'ai mes ateliers et mes ouvriers, tous bohémiens comme « moi... — On vous donnera ce qu'il faut... » (*S'interrompant.*) J'ai oublié de mettre que... quelques jours après mon ouvrage était achevé... et de manière, j'ose le dire, à étonner ma protectrice, qui ne pouvait plus distinguer le modèle de la copie... (*Continuant.*) « Écoutez-moi, me dit-elle : Je suis « dame d'honneur de la princesse Maria Francesca, qui bien-« tôt sera proclamée reine... Bientôt les trois régents nom-

« més par son père lui remettront le royaume... mais en « quelle situation!... Le désordre partout et surtout dans nos « finances... Pas un maravédis dans les caisses de l'État?. . » (S'interrompant.) C'était exactement comme dans la mienne!... (Continuant.) « Alors la señora s'approcha d'un grand coffre « doré qu'elle ouvrit et dont la vue pensa m'éblouir... C'étaient « les diamants de la couronne, provenant des mines du Bré- « sil et entassés depuis des siècles par les rois de Portugal... « — Trésors inutiles, me dit ma protectrice... richesses sté- « riles qui ne servent à rien... mais dont on ne saurait faire « usage sans ravir au pays son crédit et au trône sa di- « gnité... » (S'interrompant.) Je crois bien... le peuple de Lisbonne croirait tout perdu, si l'on touchait à l'écrin de la reine... (Continuant.) « Alors seulement on m'instruisit des « projets de Sa Majesté... On m'apprit qu'une loi prescri- « vant aux reines de Portugal de rester un mois en retraite « avant leur couronnement, Votre Majesté allait se retirer « au couvent de la Trinidad, dans les montagnes de l'Estra- « madure, et que là elle surveillerait nos travaux... toujours « par l'entremise de sa dame d'honneur, qui voulut bien ac- « cepter le rôle de ma nièce la Catarina... » (S'interrompant.) Tout le reste est en règle. Et quant à la récompense honorable dont Sa Majesté m'a adressé ce matin le brevet... cette place d'intendant général de sa police secrète... vrai Dieu! elle a eu raison de me la confier... et je lui en rendrai bon compte!... Pour bien connaître les coquins, il faut avoir été des leurs... et je réunis, j'ose le dire, toutes les qualités requises... (Otant vivement son chapeau.) Dieu! l'on vient!...

L'HUISSIER, rentrant et annonçant.

La reine!

REBOLLEDO.

Allons, courage!

SCÈNE VI.

REBOLLEDO, LA REINE.

(La reine sort de l'appartement à droite; elle est vêtue en blanc et très-simplement. Elle s'avance vers Rebolledo qui se tient incliné, et qui, à son approche, met un genou en terre et baise le bas de sa robe.)

LA REINE, avec dignité.

Relève-toi, Rebolledo.

REBOLLEDO, poussant un cri de surprise.

Ah! la confidente de Sa Majesté!

LA REINE, souriant.

Sa Majesté elle-même.

REBOLLEDO.

La reine!

LA REINE, de même.

La Catarina, ta nièce!

REBOLLEDO, avec embarras et baissant les yeux.

Ah! madame, c'est trop d'honneur pour la famille, qui, vrai! ne le méritait pas.

LA REINE.

Tu m'as servie avec zèle, discrétion et courage... c'était le moyen d'expier bien des fautes.

REBOLLEDO, lui présentant le rapport.

Voici, madame, la liste exacte des trésors de votre Majesté... Tous les diamants qui m'avaient été confiés par elle ont été successivement contrefaits, et ces faux diamants remis dans votre écrin, tandis que les véritables, répandus dans toutes les places de l'Europe, et vendus par des agents fidèles, ont déjà produit des sommes immenses ignorées de vos ministres, et dont les bordereaux sont ci-joints.

LA REINE, prenant les papiers.

C'est bien... Je peux régner, maintenant, sans emprunts,

sans impôts, et sans faire tort à personne qu'à moi, la reine, qui, aujourd'hui, à mon couronnement, porterai des diamants faux... Qu'importe ? si nul ici ne s'en aperçoit ?

REBOLLEDO, avec chaleur.

Je vous en réponds d'avance !

LA REINE.

Comment cela ?

REBOLLEDO.

Ils auront beau briller sur le front de Votre Majesté... (Avec galanterie.) ce ne sont pas les diamants qu'on regardera.

LA REINE, souriant.

Ah ! Rebolledo le bohémien devient flatteur et courtisan !... Ce n'est pas là ce que je veux... (Elle lui fait signe d'avancer un siége et s'assied.) Au contraire, je t'ai fait surintendant de ma police secrète pour savoir la vérité... Parle, que dit-on, aujourd'hui ?

REBOLLEDO.

La capitale entière s'occupe de votre couronnement et de l'époux qu'on vous destine... On dit que, d'après le testament du feu roi, vous devez, avant de recevoir la couronne, accepter le mari que les États de Portugal, c'est-à-dire que le conseil de régence aura choisi pour Votre Majesté.

LA REINE, soupirant.

Oui, vraiment !... Et soupçonne-t-on les intentions des trois régents ?

REBOLLEDO.

Il paraîtrait que le duc de Pombal a reçu des sommes immenses du roi de Naples, et le marquis de Lintza de la cour d'Autriche.

LA REINE.

Et le comte de Campo Mayor ?

REBOLLEDO.

Lui seul n'est pas encore acheté.

LA REINE, avec satisfaction.

C'est bien!

REBOLLEDO.

On le marchande... Il a eu ce matin une audience secrète avec un envoyé du roi d'Espagne... (Geste d'indignation de la reine.) Et moi qui me rappelle maintenant avoir entendu plus d'une fois dire à Votre Majesté, que son rêve était d'être aimée pour elle-même...

LA REINE, soupirant.

Un rêve!... Tu dis vrai... est-ce qu'une reine est jamais aimée?... est-ce que je puis l'être?...

REBOLLEDO, gravement.

M'est-il permis de continuer mon rapport?

LA REINE.

Sans doute!

REBOLLEDO.

Eh bien! j'ai découvert qu'ici, à Lisbonne, un noble Portugais avait l'audace d'adorer Votre Majesté à en perdre la tête.

LA REINE, souriant.

En vérité!...

REBOLLEDO.

Et vous pouvez me croire!... car ce noble cavalier est peu de mes amis, et m'aurait déjà fait pendre, sans la crainte de compromettre et même de faire arrêter Votre Majesté.

LA REINE, avec émotion.

Ah! don Henrique!...

REBOLLEDO.

Lui-même!... Une passion, un amour véritable...

LA REINE, de même.

C'est bien... Je l'éloignerai... ou plutôt, pour reconnaître le dévouement dont il m'a donné tant de preuves, je le nommerai à quelque ambassade.

REBOLLEDO, lentement et la regardant.

Peut-être mériterait-il mieux que cela !

LA REINE, vivement.

Tais-toi, tais-toi !... (Avec dignité.) J'ai choisi Rebolledo, le bohémien, pour m'adresser des rapports, et non des conseils !... ce n'est pas quand tout un peuple a les yeux sur moi, au moment de monter sur le trône, qu'il faut écouter des rêves de jeune fille ou des souvenirs romanesques et impossibles...

REBOLLEDO.

On peut tout, quand on est reine !

LA REINE.

Si je l'étais !... Mais le conseil de régence ! et tout ce peuple qui lui obéit...

REBOLLEDO, s'inclinant.

C'est vrai... je conseillerai alors à Votre Majesté de redevenir la Catarina.

LA REINE, étonnée.

Et pourquoi ?...

REBOLLEDO.

Elle y gagnerait en autorité ; car, alors, elle était maîtresse chez elle... et quand elle avait dit à Rebolledo, son ministre : J'entends et je veux !... les autres avaient beau murmurer ! Rebolledo leur disait : Ce sera... car la Catarina le veut !... (Avec force.) Et c'était !...

LA REINE.

Silence !

REBOLLEDO, continuant.

C'était le bon temps !... mais, depuis que vous êtes redevenue reine, il paraît que ce sont les autres qui parlent comme la Catarina.

LA REINE, sévèrement, et se levant.

Rebolledo !...

REBOLLEDO.

Votre Majesté me paie pour lui dire la vérité... j'ai voulu gagner mes appointements.

LA REINE.

C'est assez !... laissez-moi !

REBOLLEDO, s'incline et dit, à part, en sortant.

C'est égal... Sa Majesté n'est pas fâchée !...

SCÈNE VII.

LA REINE, seule.

AIR.

Non, non, fermons l'oreille aux conseils qu'il me donne ;
Je connais les devoirs qu'impose la couronne.

A toi, j'ai recours,
Vierge, ma patronne ;
Viens à mon secours,
Et protége ici mes amours !

Tout l'éclat du trône
Vaut-il un ami ?
Pour moi, la couronne
N'est plus rien sans lui !

A toi, j'ai recours, etc.

En vain, dit-on, les reines sont ingrates,
Mon cœur ne l'est pas, je le crois !
Mais, comment donc forcer trois diplomates
A me laisser maîtresse de mon choix ?...

Je suis femme, je suis reine ;
Il n'est rien que je n'obtienne,
Et je dois sans peine
Imposer ma loi souveraine.

Il faudra
Que l'on me craigne et qu'on m'adore ;

Car je suis femme, et, mieux encore,
Je suis la Catarina !

Comme elle, avec adresse,
Employons la terreur,
Et soyons la maîtresse,
Au moins, de notre cœur !

Oui... je suis femme, je suis reine ; etc.

SCÈNE VIII.

CAMPO MAYOR, LA REINE.

LA REINE.

Qu'est-ce ?...

CAMPO MAYOR.

J'apporte à Votre Majesté la décision du conseil de régence, au sujet de votre mariage.

LA REINE.

C'est bien... Parlez !

CAMPO MAYOR.

Le choix du conseil s'est arrêté sur le prince d'Espagne, et vous savez qu'avant la cérémonie du couronnement, il faut que cette décision soit approuvée par Votre Majesté.

LA REINE, prenant le papier.

Je le sais !... (Elle s'assied à la table à droite, et écrit.) Je proposerai seulement un léger changement.

CAMPO MAYOR, s'inclinant.

Très-volontiers.

LA REINE, lui remettant le papier.

Le voici !

CAMPO MAYOR, lisant.

« Le conseil et le peuple de Lisbonne laissent la reine « maîtresse absolue de se choisir un époux... » (A part.) O ciel ! Et mes engagements avec l'Espagne... (Haut, avec embar-

ras.) Certainement, nous le voudrions, moi et mes collègues ; mais le testament de votre auguste père... et surtout les lois du royaume...

LA REINE.

Mais si elles sont exécutées, je fais, dès demain, confisquer tous les biens de vos collègues... car ils ont laissé enlever les diamants de la couronne.

CAMPO MAYOR, vivement.

Et Votre Majesté fera bien !... Ces trésors étaient confiés, à Lisbonne, à leur garde... et ils en étaient responsables... mais moi, absent, en ce moment, pour votre service... je ne suis pas coupable...

LA REINE.

Pas coupable !... N'avez-vous pas reçu dans votre château la Catarina ?

CAMPO MAYOR, à part.

O ciel ! qui a pu l'instruire ?... (Haut.) Je n'en savais rien !

LA REINE.

N'avez-vous pas favorisé son départ, en lui prêtant votre voiture ?

CAMPO MAYOR, de même.

Je n'en savais rien.

LA REINE.

D'accord, dit-on, avec votre fille et votre neveu que je vous ordonne d'arrêter !

CAMPO MAYOR, pendant qu'elle écrit.

Mon neveu ? C'est possible... je ne dis pas non, d'autant plus que, maintenant, (Montrant les bagues qu'il porte au doigt.) je me rappelle *la brésilienne*... (La reine lui remet l'ordre.) Mais ma fille, ça ne se peut pas ; je réponds d'elle comme de moi-même. La voici.

LA REINE, à part.

O ciel ! Diana !

CAMPO MAYOR, montrant sa fille, qui arrive.

La duchesse de Pombal s'était chargée de la présenter à Votre Majesté... mais je vais moi-même...

LA REINE, à part.

Que faire?... Si sa fille me reconnaît... tout est perdu!...

SCÈNE IX.

DIANA que CAMPO MAYOR a été chercher au fond du théâtre; LA REINE, assise près de la table à droite, leur tournant le dos et ayant l'air d'écrire.

TRIO.

CAMPO MAYOR.

Devant un père qu'on accuse,
Et votre reine que voici...

DIANA, au fond.

La reine! ô ciel!

CAMPO MAYOR.

Sans détour et sans ruse,
Il faut parler!...

DIANA, tremblante, à part.

Ah! j'ai frémi!

CAMPO MAYOR.

Oubliant vos devoirs de fille et de sujette,
Est-il vrai que chez moi vous ayez, en cachette,
Protégé, secondé, fait évader enfin,
D'accord avec votre cousin,
Ce serpent odieux, cette infâme vipère...
La Catarina?...

DIANA, troublée.

Dieu!...

CAMPO MAYOR, avec colère.

Répondrez-vous?

DIANA.

Mon père !

CAMPO MAYOR.

Répondez à Sa Majesté !

DIANA.

Punissez-moi, car c'est la vérité !

Ensemble.

CAMPO MAYOR.

Déshonneur de ma famille !
Je demeure confondu...
C'est par elle, par ma fille,
Qu'à jamais je suis perdu !

DIANA.

Déshonneur de ma famille !
Mon crime vous est connu...
Et c'est, hélas ! votre fille,
C'est moi qui vous ai perdu !

LA REINE, *à part.*

Oui, par l'aveu de sa fille,
Il demeure confondu !...
(Haut.)
De vous, de votre famille,
Le crime est donc reconnu !

CAMPO MAYOR, *bas, à sa fille.*

Il y va de mes jours, et ma perte est certaine,
Si vous n'obtenez de la reine
Grâce et pardon pour nous tous !

DIANA, *tombant à genoux près de la reine, toujours assise et détournant la tête.*

Ah ! j'embrasse vos genoux !
Pitié pour une coupable !
C'est moi, madame, c'est moi,
Qui voulus soustraire à la loi
Cette infâme, cette misérable...
(*Levant les yeux et regardant la reine.*)
O ciel !

LA REINE, à voix basse, et près d'elle.

Tais-toi !

DIANA, à part.

Je meurs d'effroi !

LA REINE, de même.

Tais-toi !... sur ta tête !... tais-toi !...

Ensemble.

DIANA.

Pour moi, pour mon père,
Je veux, je dois taire
Ce fatal mystère
Qui glace de peur !
(Regardant la reine.)
Pourtant son visage
Paraît sans nuage...
Je sens le courage
Renaître en mon cœur !

LA REINE, bas, à Diana.

Pour toi, pour ton père,
Songe à bien te taire !
A ce prix, espère
Toute ma faveur !
(Regardant Campo Mayor.)
Oui, prudent et sage,
Il craindra l'orage...
Courage !... courage !...
Il tremble de peur !

CAMPO MAYOR.

Dieu ! quelle colère !
Et quel air sévère !...
Un pareil mystère
Me glace de peur...
Mais, prudent et sage,
Détournons l'orage,
Ou tout me présage
Désastre et malheur !...

LA REINE, à Campo Mayor.

Quelque motif que chacun d'eux allègue,
Qu'on m'apporte à l'instant cet écrit, je le veux,
Signé par vous et par chaque collègue...
Je pardonne... ou sinon...

CAMPO MAYOR, s'inclinant.

Je remplirai vos vœux...

LA REINE, bas, à Diana.

Toi, muette avec tous, tiens-toi bien sur tes gardes ;
Pas un mot à ton père, et même à ton cousin...

DIANA.

Don Henrique...

LA REINE, de même.

A ce prix, ton hymen est certain !
Je nomme Sébastien capitaine des gardes,
Toi, ma dame d'honneur... Mais surtout pas un mot !

DIANA, de même.

Ne craignez rien, madame... on me tûrait plutôt...

Ensemble.

DIANA, gaîment.

Pour moi, pour mon père,
Je saurai me taire. .
Un pareil mystère
Ne me fait plus peur !
Oui, son doux langage
Dissipe l'orage,
Et tout me présage
Espoir et bonheur !

LA REINE.

Pour toi, pour ton père,
Promets de te taire...
A ce prix, espère
Toute ma faveur !
(A part.)
Oui, prudente et sage,
Je tiens un otage...

Courage !... courage !...
Je vois le bonheur !...

CAMPO MAYOR.

Craignons sa colère,
Et pour mieux lui plaire,
Sachons satisfaire
Le vœu de son cœur...
Oui, prudent et sage,
Détournons l'orage,
Ou tout me présage,
Désastre et malheur !...

(Campo Mayor sort par le fond.)

LA REINE, prête à partir, à Diana.

Toi, n'oublie pas mes recommandations...

DIANA, s'inclinant avec respect.

Oui, madame !... (Apercevant don Henrique.) Ah ! mon Dieu !

SCÈNE X.

DON HENRIQUE, LA REINE, DIANA.

DON HENRIQUE, entre vivement, aperçoit la reine qui allait sortir, et qui recule en le voyant. Il court à elle.

Ah ! qu'ai-je vu ?... Malheureuse !... comment te trouves-tu ici, au palais... dans les appartements de la reine ?...

DIANA, passant près de lui pour le faire taire.

Mon cousin !...

LA REINE, la retenant.

Silence !

DON HENRIQUE, avec chaleur, à la reine.

Ou plutôt, je devais m'y attendre... dès que ton complice y était... tu ne devais pas être loin... vous ne pouvez marcher l'un sans l'autre !...

DIANA, avec effroi.

Oser parler ainsi !...

DON HENRIQUE.

Oh ! et elle m'entendra !

LA REINE, avec dignité.

Monsieur !...

DON HENRIQUE.

Tu as beau prendre ton air imposant... je ne te laisse pas partir que tu ne m'aies dit où je pourrai, aujourd'hui même, te retrouver et te revoir !...

DIANA, à Henrique.

Y pensez-vous ?

DON HENRIQUE, à Diana, avec exaltation.

Oui !... oui !... je ne peux vivre sans elle !... c'est plus fort que moi !...

DIANA, à part, avec désespoir.

Oh ! mon Dieu ! oh ! mon Dieu !...

DON HENRIQUE.

Non pas que je sois sa dupe et que je ne devine ses ruses...

DIANA, voulant le faire taire.

Par exemple !...

DON HENRIQUE, continuant.

Je vois où son infernale coquetterie, où ses artifices veulent m'amener.

DIANA, joignant les mains.

Mon cousin !... au nom du ciel !

DON HENRIQUE.

N'importe !... puisqu'il n'y a pas d'autre moyen d'être à elle... j'y suis décidé... je m'y résigne... je l'épouse.

DIANA, s'appuyant sur un fauteuil.

Vous ! grand Dieu !

(Elle rencontre un regard de la reine, qui lui fait signe de se taire.)

DON HENRIQUE, à la reine, montrant Diana.

Vous le voyez !... elle est toute tremblante !... (Courant à

Diana.) Je conçois votre colère, votre indignation... mais rassurez-vous, ma cousine... je ne flétrirai ni mon nom, ni mes aïeux... je m'en irai... je me ferai passer pour mort... je le serai en effet pour ma famille, pour le monde entier... et quant à ma fortune, je vous la laisse, ma cousine, pour épouser don Sébastien.

LA REINE, avec émotion.

En vérité !...

DON HENRIQUE, avec amour et colère.

Oui... à tous les biens de la terre je préfère le bonheur, non, l'infamie d'être à toi !...

DIANA, passant entre eux deux, et lui mettant la main sur la bouche.

Ah ! c'est trop fort.

LA REINE, retenant Diana.

Silence !... (Bas, à don Henrique.) Adieu !

DON HENRIQUE, toujours retenu par Diana et parlant à la reine.

A condition que je te reverrai !...

LA REINE, s'éloignant toujours.

Je te le promets !...

DON HENRIQUE, de même.

Quand cela ?...

LA REINE, de même.

Aujourd'hui !

DON HENRIQUE, de même.

En quel lieu ?...

LA REINE, s'enfuyant par le fond.

Ici même !...

(Elle disparaît.)

DON HENRIQUE, se débattant avec sa cousine, qui le retient toujours

Ici, dit-elle !... ah ! ce n'est pas possible !... elle me trompe encore, et pour plus de sûreté...

DIANA.

Que voulez-vous faire ?...

DON HENRIQUE.

La suivre !... l'enlever.

DIANA, hors d'elle-même.

Et vous perdre à jamais.

DON HENRIQUE.

N'importe... Ciel !... mon oncle !

(Il veut sortir par le fond ; une compagnie, commandée par don Sébastien, entre par la droite.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES ; CAMPO MAYOR, DON SÉBASTIEN, SOLDATS.

CAMPO MAYOR, à don Sebastien.

Arrêtez ce gentilhomme !

DON SÉBASTIEN.

Lui, mon ami ?

CAMPO MAYOR, à don Henrique.

Votre épée, monsieur, votre épée !

DON HENRIQUE.

Et de quel droit, mon oncle ?

CAMPO MAYOR.

Par l'ordre de Sa Majesté, qui a daigné me charger de m'assurer de votre personne.

DON HENRIQUE, remettant son épée à don Sébastien.

Tiens, mon ami ! (A Campo Mayor.) Mais il y a erreur !

CAMPO MAYOR.

Non, monsieur; je ne me trompe jamais !...

DON SÉBASTIEN, à Campo Mayor.

Qu'a-t-il fait, de grâce ?...

DON HENRIQUE.

Et de quoi m'accuse-t-on?

CAMPO MAYOR.

Du crime de lèse-majesté.

DIANA, à part.

La! j'en étais sûre!

CAMPO MAYOR.

D'outrages envers la reine!...

DON HENRIQUE.

La reine!... je ne l'ai pas encore vue!

DIANA, à part.

Il croit cela!

CAMPO MAYOR.

Et de plus, de complicité avec cette indigne, cette infâme...

DIANA, vivement.

Mon père, taisez-vous!

CAMPO MAYOR, élevant la voix.

Et pourquoi donc me taire!... Cette infâme Catarina!...

DON HENRIQUE.

O ciel!...

CAMPO MAYOR.

Pour cela, monsieur, vous ne pouvez le nier... Ma fille le sait trop bien... et moi aussi... (Montrant la bague qu'il a au doigt.) C'est-à-dire... non, non... nous ne savons rien... et je vous prie de ne pas nous compromettre, quand vous serez confronté avec elle... ce qui ne peut tarder...

DON HENRIQUE, avec effroi.

Comment cela?

CAMPO MAYOR.

On est sur sa trace... car elle a osé pénétrer, dit-on, jusqu'en ce palais... et maintenant, sans doute, elle est arrêtée.

DON HENRIQUE.

Ah! voilà ce que je craignais!

DON SÉBASTIEN.

Que dit-il?... C'était donc vrai?...

DIANA.

Eh! mon Dieu! oui.

DON HENRIQUE.

Je cours aux pieds de la reine, lui demander grâce... non pas pour moi, mais pour elle!

(La marche commence en dehors.)

CAMPO MAYOR.

Écoutez... écoutez!... c'est la reine qui se rend à la salle du trône... (Regardant par la fenêtre.) Oui, voici le cortége... la maison militaire... les grands officiers!...

(Il fait signe aux soldats d'emmener don Henrique, ceux-ci descendent et l'entourent.)

FINALE.

DIANA.

Entendez-vous cette marche guerrière,
Les clairons et les cris joyeux?
Je vois briller la royale bannière,
La reine se rend en ces lieux!

DON HENRIQUE.

Moi captif, quand il faut qu'ici je la délivre!

DON SÉBASTIEN.

La reine, en ta faveur, plus tard pardonnera;
Mais son ordre est formel, ami, je dois le suivre.

Ensemble.

DON HENRIQUE.

Sainte Vierge, à qui j'ai recours!
Peu m'importent mes jours!
Pour protéger les siens,
Prenez les miens!

DIANA, à don Henrique.

Ne craignez rien de lui,
Car pour vous, mon ami

Sera votre soutien,
Votre gardien !

DON SÉBASTIEN.

A regret, j'obéis,
Mais ce sont vos amis
Qui seront vos soutiens
Et vos gardiens !

DON HENRIQUE.

O vous, qui lisez dans mon cœur
Et mon amour et ma terreur,
Sauvez Catarina !
Protégez-la !

DIANA et DON SÉBASTIEN, à don Henrique.

Allons, allons, il faut partir ;
Éloignez-vous, ils vont venir.
Je les entends déjà,
Et les voilà !

CAMPO MAYOR.

La reine va venir ;
Allons, il faut partir !

(Don Henrique sort avec les gardes, Campo Mayor et don Sébastien. pendant que le cortége commence à paraître.)

SCÈNE XII.

LE PEUPLE se précipite par la galerie du fond et descend sur le théâtre ; un instant après, les rideaux du fond s'ouvrent. On voit LA REINE sur son trône avec le manteau royal, le sceptre, la couronne, et resplendissante de diamants. Elle est entourée de ses ministres et des principaux corps de l'Etat. A gauche, CAMPO MAYOR et les membres du conseil de régence ; à droite, REBOLLEDO ; puis DON HENRIQUE et DON SÉBASTIEN.

LE CHŒUR.

Vive, vive notre Reine !
Notre jeune souveraine,
Qui d'avance nous enchaîne
Par sa grâce et sa beauté !

LA REINE, du haut du trône.

Peuple et nobles seigneurs, le conseil de régence,
Qui remet dans mes mains le sceptre de vos rois,
M'invite à proclamer un époux de mon choix ;
Mais, avant tout, je sais quel est de la puissance
Le plus noble attribut... la justice, et je dois,
D'abord, la rendre à tous...

(Elle descend du trône. — A Campo Mayor.)

Comte, que l'on amène
Votre neveu.

CAMPO MAYOR.

Madame, il n'est plus mon parent,
Après un pareil crime il n'est plus de mon sang !

(Don Henrique paraît, amené par don Sébastien et quelques soldats. Il s'incline devant la reine.)

DON HENRIQUE.

Grâce, ma souveraine !
Grâce, non pas pour moi... mais pour Catari...

(Il lève les yeux, regarde la reine, et reste frappé de surprise.)

Dieux !...

DON SÉBASTIEN, de même.

O ciel !...

DIANA.

Silence ! tous les deux !

LA REINE, se retournant vers Campo Mayor et les grands de l'État.

Puisqu'on me laisse
Reine et maîtresse
De ma tendresse,
Au lieu de prendre, aux yeux de tous,
Un étranger pour mon époux,
Parmi vous, je l'ai choisi,
Nobles seigneurs ; et le voici !...

(Elle désigne don Henrique.)

DON HENRIQUE, tombant à ses pieds.

Ah !...

LE CHOEUR.

Vive, vive notre reine ! etc.

LA REINE, qui pendant le chœur, avait fait signe à Rebolledo de tout expliquer à don Henrique, s'approche de celui-ci, l'amène sur le devant du théâtre, et lui dit à demi-voix :

Eh bien! Catarina ne vous avait-elle pas prédit que vous l'épouseriez?

DON HENRIQUE, de même.

Quoi! tout ce qu'on vient de me dire, Catarina... mon bonheur, sa tendresse, tout cela est véritable?

LA REINE, souriant.

Oui !... (Lui montrant les diamants qui brillent sur son front.) Il n'y a que cela de faux !

LE CHOEUR.

Vive, vive notre reine ! etc.



TABLE



CLICHY. — Impr. Paul Dupont, rue du Bac-d'Asnières, 12. (1703—78.)


INDE · FORTUNA · ET · LIBERTAS ·